

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GÉRARD DE NERVAL

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE ARISTIDE MARIE,
JULES MARSAN ET ÉDOUARD CHAMPION

PETITS CHATEAUX
DE BOHÈME

LA BOHÈME GALANTE

PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

ÉDOUARD CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

1926

PQ 2260.G36 1926, vol.

1 Petits chia

cen



3 0081 000 678 262

Central Library

**VANDERBILT
UNIVERSITY LIBRARY**

NASHVILLE, TENNESSEE



Pascal Pia Collection

PQ
2260
.G36
1926
v.1

106095





367
72

ŒUVRES COMPLÈTES

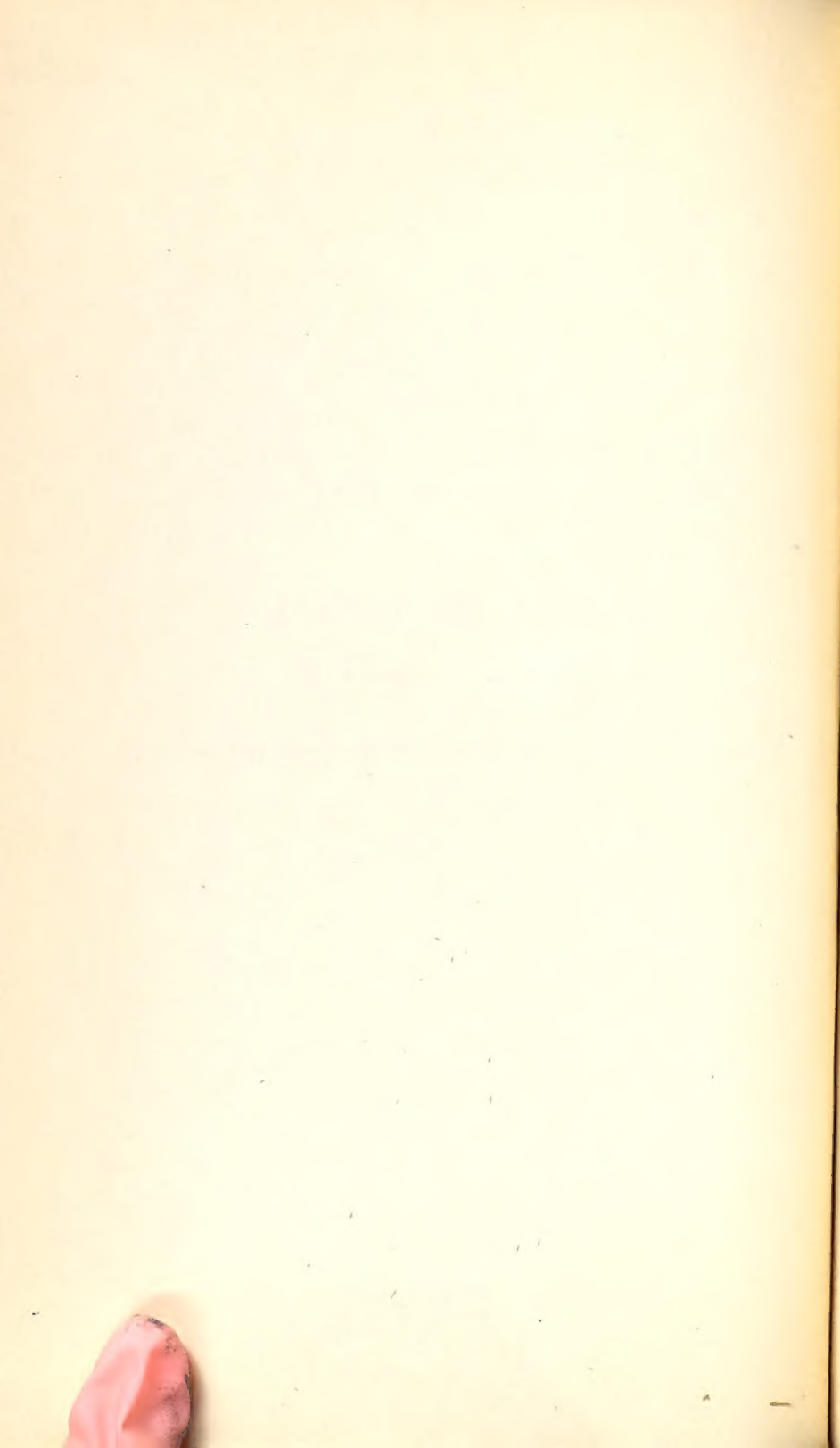
DE

GÉRARD DE NERVAL

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION

DE

ARISTIDE MARIE, JULES MARSAN ET ÉDOUARD CHAMPION



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GÉRARD DE NERVAL

PETITS CHATEAUX
DE BOHÊME

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Vingt-cinq exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 1 à 25, contenant une double suite des planches hors texte, dont une tirée sur Japon Impérial.

Cent exemplaires sur papier d'Arches, numérotés de 26 à 125, contenant une double suite des planches hors texte, dont une tirée sur Arches.

Onze cents exemplaires sur papier vélin pur fil des Papeteries Lafuma, de Voiron, numérotés de 126 à 1225.

Exemplaire N°

Exemplaire de M. M. Thiebault

REPRODUCTION INTERDITE



GÉRARD DE NERVAL

PETITS CHATEAUX

DE

BOHÈME

PROSE ET POÉSIE

PARIS

EUGÈNE DIDIER, ÉDITEUR,

6, rue des Beaux-Arts.

—
MDCCLIII

GÉRARD DE NERVAL

PETITS CHATEAUX
DE BOHÈME
LA BOHÈME GALANTE

TEXTE ÉTABLI ET ANNOTÉ

PAR

JULES MARSAN

AVEC QUATRE FAC-SIMILE HORS TEXTE



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION

5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

1926



NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Du 1^{er} juillet au 15 décembre 1852, Gérard de Nerval donne à l'*Artiste* d'Arsène Houssaye une série de souvenirs de jeunesse, *la Bohème galante*.

De son voyage en Hollande (mai 1852), il était rentré guéri, mais à court d'argent, et le prochain hiver l'effrayait un peu, après celui qu'il venait de passer. « Ayant été si dangereusement malade, écrit-il à un ami, je vois avec crainte revenir, avec la mauvaise saison, un certain état de santé¹... » Or, le secours demandé au ministère d'état se faisait attendre... Il se mit au travail avec ardeur. La *Revue des Deux Mondes*, l'*Illustration*, l'*Artiste* étaient disposés toujours à l'accueillir. A l'intention de Houssaye, il poursuivait une traduction assez pénible de *Misanthropie et Repentir*². En quelques mois, parurent coup sur coup *Lorely* (août 1852), les *Illuminés* (novembre), *Contes et facéties* (décembre), les *Petits châteaux* (janvier)... Et déjà il songeait à sa délicieuse *Sylvie*³.

1. Voy. aussi la lettre du 20 novembre 1851.

2. Lettre du 4 octobre 1852.

3. Lettre à Buloz, août 1852.

La publication de l'*Artiste* comporte une dédicace et quinze chapitres :

- 1^{er} juillet : A ARSÈNE HOUSSAYE.
 I. — *Premier château.*
 II. — *Le Théophile.*
 III. — *La reine de Saba.*
 15 juillet : IV. — *Une femme en pleurs.*
 V. — *Interruption.*
 VI. — *Les poètes du XVI^e siècle.*
 1^{er} et 15 août : VI. — *Les poètes du XVI^e siècle.*
 1^{er} septembre : VII. — *Explications. — Odelettes.*
 15 septembre : VIII. — *Musique.*
 1^{er} octobre : IX. — *Un jour à Senlis.*
 X. — *Vieilles légendes.*
 15 octobre : XI. — *Vieilles légendes (suite).*
 1^{er} novembre : XII. — *Visite à Ermenonville.*
 15 novembre : XIII. — *Ermenonville.*
 1^{er} décembre : XIV. — *Ver.*
 15 décembre : XV. — *Ver.*

Houssaye avait-il lui-même corrigé et orné le texte de son collaborateur? A sa façon ordinaire d'en user, la chose n'est pas impossible; et certes, il ne voyait à cela aucune impiété. Toujours est-il qu'à la fin de 1852, la première partie de ces souvenirs reparait dans le volume des *Petits châteaux de Bohême* (Paris, Didier, 1853. — *Journal de la librairie*, 1^{er} janvier) avec des suppressions, des titres nouveaux pour quelques chapitres et de nombreuses retouches de détail :

- A un ami.* [A ARSÈNE HOUSSAYE.]
 I. — *La rue du Doyenné.* [*Premier château.*]
 II. — *Portraits.* [*Le Théophile.*]
 III. — *La reine de Saba.*

IV. — *Une femme en pleurs.*

V. — *Primavera.* [*Explications.*] — *Odelettes.*

A n'en pas douter, nous avons ici le texte authentique, l'état définitif, voulu et reconnu par l'auteur. Dans le recueil, ces cinq chapitres forment le *Premier château*; viennent ensuite la petite pièce de *Corilla* (*Deuxième château*) et une série de pièces de vers : *Mysticisme*; *Lyrisme* (*Troisième château*).

Il semble que, pendant ces années de luttes et d'angoisses croissantes, les souvenirs d'autrefois hantent de plus en plus la pensée de Gérard. Tandis que la *Bohème galante* paraissait dans l'*Artiste*, l'*Illustration* (9, 23, 30 octobre, 6, 13 novembre 1852) avait publié les vingt-six chapitres des *Nuits d'octobre*; deux ans plus tard (30 décembre 1854, 6 janvier, 3 février 1855), elle donnait les *Promenades et Souvenirs*, suprême évocation. Même en ces moments tragiques, chargés de menaces prochaines, le poète conserve cette fraîcheur d'impressions, cette gaieté douce teintée de mélancolie. Par instants seulement, un accent plus âpre, ou, parmi les claires images, quelque vision de cauchemar. Mais il lui suffit d'évoquer le passé pour retrouver son âme d'enfant. Les paysages harmonieux de l'Ile-de-France le touchent comme autrefois; dans les prairies, au bord des étangs, passent encore, silhouettes furtives, les héroïnes de ses chimériques amours.

Et tandis que les admirateurs s'abandonnent au charme de cette prose limpide, le malheureux, dans la tristesse d'un hiver précoce, mène déjà cette existence vagabonde de ses derniers jours. Malgré lui, le D^r Blanche a dû le rendre à la liberté — l'abandonner à son destin. Par les rues silencieuses de Saint-Germain, dans les guinguettes de Montmartre ou les bouges du quartier des Halles, ce

n'est plus qu'un loqueteux qui se traîne, hâve et défait. Son père, dès longtemps, s'est détaché de lui. Ses amis ne le voient plus qu'au hasard des rencontres et ne devinent pas. Que faire d'ailleurs? Il n'est pas de ceux que l'on peut secourir...

Le dernier article de l'*Illustration*, huit jours après la mort, est accompagné de quelques lignes émuës : « Nous publions aujourd'hui la dernière page du pauvre Gérard de Nerval. C'est la suite d'un travail dont nous avons, à la fin de décembre et au commencement de janvier, donné la première partie. Nous avons interrompu cette charmante publication, afin d'en attendre la suite pour ne plus l'interrompre. Il nous faut, hélas! inscrire ici, pour la dernière fois, le nom de Gérard de Nerval, à la fin d'une page délicieuse, une des plus délicieuses qui aient été inspirées par une âme de poète... »

Le drame mystérieux du 25 janvier avait soulevé un grand mouvement de pitié. Les amis de Gérard s'empressèrent à recueillir ce qui, de lui, pouvait encore être sauvé. Les articles épars dans diverses revues donnèrent la matière de deux volumes : *le Rêve et la Vie*, Paris, Lccou, en avril; *la Bohême galante*, Paris, Michel Lévy, en novembre¹. En tête de celui-ci figurent encore, après une notice de Paul de Saint-Victor, les premiers souvenirs de Bohême de 1852. Mais Houssaye — négligence ou obstination — a repris simplement le texte de l'*Artiste*, oubliant les corrections que l'auteur y avait apportées. Le volume, d'ailleurs, se ressent de la hâte avec laquelle il a été établi; la matière en est singulièrement composite. A côté de la *Bohême galante* proprement dite, deux nouvelles : *la Main enchantée*; *le Monstre vert*. Puis

1. Quelques exemplaires de la *Bohême galante* ont une couverture datée de 1856.

des souvenirs encore : *Mes prisons* (*Artiste*, 1841); *les Nuits d'octobre* (*Illustration*, 1852); *Promenades et souvenirs* (*Illustration*, 1854). Pour terminer, une série de chroniques sur le *Théâtre contemporain* (*Artiste*, 1844-1848). Dans un article de l'*Athenaeum* (2 février 1856), Asselineau s'étonne un peu de ce mélange d'éléments disparates. « Un hasard singulier, écrit-il... » La faute n'en était pas au *hasard*.

Bien des pages, encore, restaient enfouies dans les colonnes des journaux. Gérard avait-il songé lui-même à préparer une édition de ses œuvres complètes? La note autographe publiée par Paul Lacroix (*Intermédiaire...*, 1897) le laisserait supposer; mais le temps lui manqua — ou la volonté — pour réaliser ce projet. Il faut attendre plus de dix ans pour qu'un éditeur se décide à y revenir : *Œuvres complètes de Gérard de Nerval*, 6 vol. in-18, Paris, Michel Lévy, 1867-1877. Cette édition, restée incomplète, laisse fort à désirer. Sous le titre : *la Bohême galante*, elle donne une combinaison assez arbitraire des *Petits châteaux...* et du recueil Houssaye : *la Main enchantée; le Monstre vert; Petits châteaux... Premier château* (moins les pièces de vers); *Deuxième château* (l'introduction seulement); *Troisième château* (id.); *les Poètes du XVI^e siècle; Explications; Musique; Mes prisons; les Nuits d'octobre; Promenades et souvenirs*. Aucune des fautes grossières de 1855 n'a d'ailleurs été corrigée.

Plus intéressante, la belle réimpression des éditeurs Émile-Paul : *Petits châteaux de Bohême*, 1912, in-4°. Une préface d'Anatole France, une notice substantielle de Maurice Tourneux, des bois de M. A. Prunaire « d'après les documents authentiques »... Il est fâcheux seulement que le texte n'ait pas été révisé avec plus de soin.

Quelques mots sur cette édition nouvelle. Les *Petits châteaux de Bohême* de 1852 sont ici fidèlement et intégralement reproduits. Peut-être aurait-il semblé plus logique de conserver seulement le premier et de renvoyer le second (*Corilla*) au volume du théâtre, le troisième (*Mysticisme-Lyrisme*) au volume des poésies. J'ai préféré respecter l'ordre et l'harmonie que l'auteur a voulu. Ces petites pièces de vers et cet *Intermède*, d'une grâce mélancolique, ne sont-ils pas encore pleins de souvenirs et d'aveux et n'est-ce pas le charme du recueil que cette variété même où nous reconnaissons la physionomie mobile du poète, où se révèlent les divers aspects de son charmant génie ?

Le recueil, arbitrairement composé, d'A. Houssaye, méritait moins de respect. J'ai sacrifié sans scrupule quelques morceaux qui trouveront ailleurs leur place naturelle : *la Main enchantée* et *le Monstre vert* (Contes et nouvelles) ; le mémoire sur *les Poètes du XVII^e siècle*, les articles sur *le Théâtre contemporain* (Feuilletons et chroniques littéraires). En revanche, j'ai donné comme annexes deux articles oubliés : *le Cabaret de la mère Saguet* (*Gastronome*, 1830) ; *le Bœuf gras* (*Artiste*, 1845), et une série de chroniques sur *le Boulevard du Temple* (*Artiste*, 1844) insérées sans aucune raison, en 1855, à la suite d'*Aurelia*. Ainsi se trouvent réunis à peu près tous les souvenirs de jeunesse ; cette unité de ton en fait mieux goûter le charme mélancolique et pénétrant.

Autant que cela a été possible, j'ai toujours adopté le texte primitif, celui qui appartient à Gérard seul, avant toute collaboration indiscreète : texte des *Petits châteaux*, de l'*Artiste*, de l'*Illustration*. Dans les notes et éclaircissements, j'ai relevé les variantes, corrections ou additions postérieures. Il eût été précieux de consulter les originaux ; mais on sait ce qu'il reste des manuscrits de

Gérard, écrits le plus souvent à l'aventure, à l'encre ou au crayon, sur des feuillets épars. J'ai retrouvé, cependant, quelques-uns de ces feuillets; à les regarder de près, on saisit sur le fait le travail de retouche auquel s'est livré le premier éditeur, et la comparaison ne laisse pas d'être instructive.

J. M.



PETITS CHÂTEAUX DE BOHÊME

PROSE ET POÉSIE



A UN AMI*

O primavera, gioventù dell'anno,
Bella madre di fiori,
D'erbe novelle e di novelli amori...

(*Pastor fido.*)

Mon ami, vous me demandez si je pourrais retrouver quelques-uns de mes anciens vers, et vous vous inquiétez même d'apprendre comment j'ai été poète, longtemps avant de devenir un humble prosateur.

Je vous envoie les trois âges du poète — il n'y a plus en moi qu'un prosateur obstiné. J'ai fait les premiers vers par enthousiasme de jeunesse, les seconds par amour, les derniers par désespoir. La Muse est entrée dans mon cœur comme une déesse aux paroles dorées; elle s'en est échappée comme une pythie en jetant des cris de douleur. Seulement, ses derniers accents se sont adoucis à mesure qu'elle s'éloignait. Elle s'est détournée un instant, et j'ai revu comme en un mirage les traits adorés d'autrefois!

La vie d'un poète est celle de tous. Il est inutile d'en définir toutes les phases. Et maintenant :

Rebâtissons, ami, ce château périssable
Que le souffle du monde a jeté sur le sable.
Replaçons le sopha sous les tableaux flamands*...



PREMIER CHÂTEAU

I.

LA RUE DU DOYENNÉ*.

C'était dans notre logement commun de la rue du Doyenné, que nous nous étions reconnus frères — *Arcades ambo* — dans un coin du vieux Louvre des Médicis*, — bien près de l'endroit où exista l'ancien hôtel de Rambouillet.

Le vieux salon du doyen*, aux quatre portes à deux battants, au plafond historié de rocailles et de guivres, — restauré par les soins de tant de peintres, nos amis, qui sont depuis devenus célèbres, retentissait de nos rimes galantes, traversées souvent par les rires joyeux ou les folles chansons des Cydalises.

Le bon Rogier souriait dans sa barbe, du haut d'une échelle, où il peignait sur un des trois* dessus de glace un Neptune, — qui lui ressemblait ! Puis, les deux battants d'une porte s'ouvraient avec fracas : c'était Théophile*. — On s'empressait de lui offrir un fauteuil Louis XIII, et il lisait, à son tour, ses

premiers vers, — pendant que Cydalise I^{re}, ou Lorry, ou Victorine, se balançaient nonchalamment dans le hamac de Sarah la blonde, tendu à travers l'immense salon.

Quelqu'un de nous se levait parfois, et rêvait à des vers nouveaux en contemplant, des fenêtres, les façades sculptées de la galerie du Musée, égayée de ce côté par les arbres du manège.

Vous l'avez bien dit :

Théo, te souviens-tu de ces vertes saisons
Qui s'effeuillaient si vite en ces vieilles maisons,
Dont le front s'abritait sous une aile du Louvre*?

Ou bien, par les fenêtres opposées, qui donnaient sur l'impasse, on adressait de vagues provocations aux yeux espagnols de la femme du commissaire, qui apparaissaient assez souvent au-dessus de la lanterne municipale.

Quels temps heureux! On donnait des bals, des soupers, des fêtes costumées, — on jouait de vieilles comédies, où M^{lle} Plessy, étant encore débutante, ne dédaigna pas d'accepter un rôle : c'était celui de Béatrice dans *Jodelet*. — Et que notre pauvre Edouard* était comique dans les rôles d'Arlequin!!

Nous étions jeunes, toujours gais, souvent riches*... Mais je viens de faire vibrer la corde sombre : notre palais est rasé. J'en ai foulé les débris l'automne

1. Notamment dans le *Courrier de Naples*, du théâtre des grands boulevards.

passé. Les ruines mêmes de la chapelle, qui se découpaient si gracieusement sur le vert des arbres, et dont le dôme s'était écroulé un jour, au XVIII^e siècle, sur six* malheureux chanoines réunis pour dire un office, n'ont pas été respectées. Le jour où l'on coupera les arbres du manège, j'irai relire sur la place la *Forêt coupée* de Ronsard :

Écoute, bûcheron, arrête un peu le bras :
Ce ne sont pas des bois que tu jettes à bas ;
Ne vois-tu pas le sang, lequel dégoutte à force,
Des nymphes, qui vivaient dessous la dure écorce ?

Cela finit ainsi, vous le savez :

La matière demeure et la forme se perd !

Vers cette époque, je me suis trouvé, un jour encore, assez riche pour enlever aux démolisseurs et racheter deux lots de boiseries* du salon, peintes par nos amis. J'ai les deux dessus de porte de Nanteuil, le *Watteau* de Wattier, signé ; les deux panneaux longs de Corot, représentant deux *Paysages* de Provence ; le *Moine rouge*, de Châtillon, lisant la Bible sur la hanche cambrée d'une femme nue, qui dort¹ ; les *Bacchantes*, de Chassériau, qui tiennent des tigres en laisse comme des chiens ; les deux trumeaux de Rogier, où la *Cydalise*, en costume régence — en robe de taffetas feuille-morte, — triste présage, — sourit, de ses yeux chinois, en respirant une rose,

1. Même sujet que le tableau qui se trouvait chez Victor Hugo.

en face du portrait en pied de Théophile, vêtu à l'espagnole. L'*affreux* propriétaire, qui demeurait au rez-de-chaussée, mais sur la tête duquel nous dansions trop souvent, après deux ans de souffrances qui l'avaient conduit à nous donner congé, a fait couvrir depuis toutes ces peintures d'une couche à la détrempe, parce qu'il prétendait que les nudités l'empêchaient de louer à des bourgeois. — Je bénis le sentiment d'économie qui l'a porté à ne pas employer la peinture à l'huile.

De sorte que tout cela est à peu près sauvé. Je n'ai pas retrouvé le *Siège de Lérida*, de Lorentz, où l'armée française monte à l'assaut, précédée par des violons; ni les deux petits *Paysages* de Rousseau, qu'on aura sans doute coupés d'avance; mais j'ai, de Lorentz, une *Maréchale* poudrée, en uniforme Louis XV. — Quant au lit Renaissance, à la console Médicis, au deux buffets¹, au *Ribeira*², aux tapisseries* des *Quatre éléments*, il y a longtemps que tout cela s'était dispersé. — Où avez-vous perdu tant de belles choses? me dit un jour Balzac. — Dans les malheurs! lui répondis-je, en citant un de ses mots favoris.

1. Heureusement, Alphonse Karr possède le buffet aux trois femmes et aux trois satyres avec des ovales de peintures du temps sur les portes.

2. La *Mort de saint Joseph* est à Londres, chez Gavarni.

II.

PORTRAITS*.

Reparlons de la Cydalise, ou plutôt, n'en disons qu'un mot : Elle est embaumée et conservée à jamais, dans le pur cristal d'un sonnet de Théophile — du Théo, comme nous disions.

Théophile a toujours passé pour solide* ; il n'a jamais cependant pris de ventre, et s'est conservé tel encore que nous le connaissions. Nos vêtements étriques sont si absurdes, que l'Antinoüs, habillé d'un habit, semblerait énorme, comme la Vénus, habillée d'une robe moderne : l'un aurait l'air d'un fort de la halle endimanché, l'autre d'une marchande de poisson. L'armature colossale* du corps de notre ami (on peut le dire, puisqu'il voyage en Grèce aujourd'hui) lui fait souvent du tort près des dames abonnées aux journaux de modes ; une connaissance plus parfaite lui a maintenu la faveur du sexe le plus faible et le plus intelligent ; il jouissait d'une grande réputation dans notre cercle, et ne se mourait pas toujours aux pieds chinois de la Cydalise.

En remontant plus haut dans mes souvenirs, je retrouve un Théophile maigre... Vous ne l'avez pas connu. Je l'ai vu, un jour, étendu sur un lit — long et vert — la poitrine chargée de ventouses. Il s'en allait rejoindre, peu à peu, son pseudonyme, Théophile de Viau, dont vous avez décrit les amours pan-

théistes, — par le chemin ombragé de l'*Allée de Sylvie*. Ces deux poètes, séparés par deux siècles, se seraient serré la main, aux Champs-Élysées de Virgile, beaucoup trop tôt.

Voici ce qui s'est passé à ce sujet :

Nous étions plusieurs amis, d'une société antérieure, qui menions gaiement une existence de mode alors, même pour les gens sérieux*. Le Théophile mourant nous faisait peine, et nous avions des idées nouvelles d'hygiène, que nous communiquâmes aux parents. Les parents comprirent, chose rare ; mais ils aimaient leur fils. On renvoya le médecin, et nous dûmes à Théo : « Lève-toi... et viens souper*. » La faiblesse de son estomac nous inquiéta d'abord. Il s'était endormi et senti malade à la première représentation de *Robert le Diable*.

On rappela le médecin. Ce dernier se mit à réfléchir, et, le voyant plein de santé au réveil, dit aux parents : « Ses amis ont peut-être raison. »

Depuis ce temps-là, le Théophile refleurit. — On ne parla plus de ventouses, et on nous l'abandonna. La nature l'avait fait poète, nos soins le firent presque immortel. Ce qui réussissait le plus sur son tempérament, c'était une certaine préparation de cassis sans sucre, que ses sœurs lui servaient dans d'énormes amphores en grès de la fabrique de Beauvais ; Ziégler a donné depuis des formes capricieuses à ce qui n'était alors que de simples cruches au ventre lourd. Lorsque nous nous communiquions nos inspirations

poétiques, on faisait, par précaution, garnir la chambre de matelas, afin que le *paroxysme*, dû quelquefois au Bacchus du cassis, ne compromît pas nos têtes avec les angles des meubles.

Théophile, sauvé, n'a plus bu que de l'eau rougie, et un doigt de champagne dans les petits soupers.

III.

LA REINE DE SABA.

Revenons-y. — Nous avions désespéré d'attendrir la femme du commissaire. — Son mari, moins farouche qu'elle, avait répondu, par une lettre fort polie, à l'invitation collective que nous leur avions adressée. Comme il était impossible de dormir dans ces vieilles maisons, à cause des suites chorégraphiques de nos soupers, — munis du silence com plaisant des autorités voisines, — nous invitions tous les locataires distingués de l'impasse, et nous avions une collection d'attachés d'ambassades, en habits bleus à boutons d'or, de jeunes conseillers d'État¹, de référendaires en herbe, dont la nichée d'hommes déjà sérieux, mais encore aimables, se développait dans ce pâté de maisons, en vue des Tuileries et des ministères voisins. Ils n'étaient reçus qu'à condition d'amener des femmes du monde, protégées, si elles y tenaient, par des dominos et des loups.

1. L'un d'eux s'appelait Van Daël, jeune homme charmant, mais dont le nom a porté malheur à notre château.

Les propriétaires et les concierges étaient seuls condamnés à un sommeil troublé — par les accords d'un orchestre de guinguette choisi à dessein, et par les bonds éperdus d'un galop monstre, qui, de la salle aux escaliers et des escaliers à l'impasse, allait aboutir nécessairement à une petite place entourée d'arbres, — où un cabaret s'était abrité sous les ruines imposantes de la chapelle du Doyenné. Au clair de lune, on admirait encore les restes de la vaste coupole italienne qui s'était écroulée, au xviii^e siècle, sur les six* malheureux chanoines, — accident duquel le cardinal Dubois* fut un instant soupçonné.

Mais vous me demanderez d'expliquer encore, en pâle prose, ces quatre vers de votre pièce intitulée : *Vingt ans*.

D'où vous vient, ô Gérard, cet air académique ?
 Est-ce que les beaux yeux de l'Opéra-Comique
 S'allumeraient ailleurs ? *La reine du Sabbat*,
 Qui, depuis deux hivers, dans vos bras se débat,
 Vous échapperait-elle ainsi qu'une chimère ?
 Et Gérard répondait : « Que la femme est amère* ! »

Pourquoi *du Sabbat*... mon cher ami ? Et pourquoi jeter maintenant de l'absinthe dans cette coupe d'or, moulée sur un beau sein ?

Ne vous souvenez-vous plus des vers de ce* *Cantique des Cantiques*, où l'Ecclésiaste nouveau s'adresse à cette même reine du matin :

La grenade qui s'ouvre au soleil d'Italie



Les Ruines de l'Eglise Saint-Thomas du Louvre.

Tableau de M^{lle} LINA JAUNEZ. (Salon de 1833.)

Au Musée Carnavalet.



N'est pas si gaie encore, à mes yeux enchantés,
Que ta lèvre entr'ouverte, ô ma belle folie,
Où je bois à longs flots le vin des voluptés*.

La reine de Saba, c'était bien celle, en effet, qui me préoccupait alors, — et doublement. — Le fantôme éclatant de la fille des Hémiarites tourmentait mes nuits sous les hautes colonnes de ce grand lit sculpté, acheté en Touraine, et qui n'était pas encore garni de sa brocatelle rouge à ramages. Les salamandres de François I^{er} me versaient leur flamme du haut des corniches, où se jouaient des amours imprudents. ELLE m'apparaissait radieuse, comme au jour où Salomon l'admira, s'avancant vers lui dans les splendeurs pourprées du matin*. Elle venait me proposer l'éternelle énigme que le Sage ne put résoudre, et ses yeux, que la malice animait plus que l'amour, tempéraient seuls la majesté de son visage oriental. — Qu'elle était belle! non pas plus belle cependant qu'une autre reine du matin, dont l'image tourmentait mes journées.

Cette dernière réalisait vivante mon rêve idéal et divin. Elle avait, comme l'immortelle Balkis, le don communiqué par la huppe miraculeuse. Les oiseaux se taisaient en entendant ses chants, — et l'auraient certainement suivie à travers les airs.

La question était de la faire débiter à l'Opéra. Le triomphe de Meyerbeer devenait le garant d'un nouveau succès. J'osai en entreprendre le poème. J'aurais réuni ainsi dans un trait de flamme les deux

moitiés de mon double amour. — C'est pourquoi, mon ami, vous m'avez vu si préoccupé dans une de ces nuits splendides où notre Louvre était en fête. — Un mot de Dumas m'avait averti que Meyerbeer nous attendait à sept heures du matin.

IV.

UNE FEMME EN PLEURS.

Je ne songeais qu'à cela au milieu du bal. Une femme, que vous vous rappelez sans doute, pleurait à chaudes larmes dans un coin du salon, et ne voulait, pas plus que moi, se résoudre à danser. Cette belle éplorée ne pouvait parvenir à cacher ses peines. Tout à coup, elle me prit le bras et me dit : « Ramez-moi, je ne puis rester ici. »

Je sortis en lui donnant le bras. Il n'y avait pas de voiture sur la place. Je lui conseillai de se calmer et de sécher ses yeux, puis de rentrer ensuite dans le bal; elle consentit seulement à se promener sur la petite place.

Je savais ouvrir une certaine porte en planches qui donnait sur le manège, et nous causâmes longtemps au clair de la lune, sous les tilleuls. Elle me raconta longuement tous ses désespoirs.

Celui qui l'avait amenée s'était épris d'une autre; de là une querelle intime; puis elle avait menacé de s'en retourner seule, ou accompagnée; il lui avait

répondu qu'elle pouvait bien agir à son gré. De là les soupirs, de là les larmes.

Le jour ne devait pas tarder à poindre. La grande sarabande commençait. Trois ou quatre peintres d'histoire, peu danseurs de leur nature, avaient fait ouvrir le petit cabaret et chantaient à gorge déployée : *Il était un raboureur*, ou bien : *C'était un calonnier qui revenait de Flandre*, souvenir des réunions joyeuses de la mère Saguet*. — Notre asile fut bientôt troublé par quelques masques qui avaient trouvé ouverte la petite porte. On parlait d'aller déjeuner à Madrid — au Madrid du bois de Boulogne — ce qui se faisait quelquefois. Bientôt le signal fut donné, on nous entraîna, et nous partîmes à pied*, escortés par trois gardes-françaises, dont deux étaient simplement MM. d'Egmont et de Beauvoir; — le troisième, c'était Giraud*, le peintre ordinaire des gardes-françaises.

Les sentinelles des Tuileries ne pouvaient comprendre cette apparition inattendue qui semblait le fantôme d'une scène d'il y a cent ans, où des gardes-françaises auraient mené au violon une troupe de masques tapageurs. De plus, l'une des deux petites marchandes de tabac si jolies, qui faisaient l'ornement de nos bals, n'osa se laisser emmener à Madrid sans prévenir son mari, qui gardait la maison.

Nous l'accompagnâmes à travers les rues. Elle frappa à sa porte. Le mari parut à une fenêtre* de

l'entresol. Elle lui cria : « Je vais déjeuner avec ces messieurs. » Il répondit : « Va-t'en au diable!... C'était bien la peine de me réveiller pour cela! »

La belle désolée faisait une résistance assez faible pour se laisser entraîner à Madrid, et moi je faisais mes adieux à Rogier en lui expliquant que je voulais aller travailler à mon *scenario*. — Comment! tu ne nous suis pas; cette dame n'a plus d'autre cavalier que toi... et elle t'avait choisi pour la reconduire. — Mais j'ai rendez-vous à sept heures chez Meyerbeer, entends-tu bien?

Rogier fut pris d'un fou rire. Un de ses bras appartenait à la Cydalise*; il offrit l'autre à la belle dame, qui me salua d'un petit air moqueur. J'avais servi du moins à faire succéder un sourire à ses larmes.

J'avais quitté la proie pour l'ombre... comme toujours*!

V.

PRIMAVERA*.

En ce temps, je ronsardisais, — pour me servir d'un mot de Malherbe. Il s'agissait alors pour nous, jeunes gens, de rehausser la vieille versification française, affaiblie par les langueurs du xvm^e siècle, troublée par les brutalités des novateurs trop ardents; mais il fallait aussi maintenir le droit antérieur de la littérature nationale dans ce qui se rapporte à l'invention et aux formes générales.*

Mais, me direz-vous, il faut enfin montrer ces premiers vers, ces *juvenilia*. « Sonnez-moi ces sonnets, » comme disait Dubellay.

Eh bien ! étant admise l'étude assidue de ces vieux poètes, croyez bien que je n'ai nullement cherché à en faire le pastiche, mais que leurs formes de style m'impressionnaient malgré moi, comme il est arrivé à beaucoup de poètes de notre temps.

Les *odelettes*, ou petites odes de Ronsard, m'avaient servi de modèle. C'était encore une forme classique, imitée par lui d'Anacréon, de Bion, et, jusqu'à un certain point, d'Horace. La forme concentrée de l'odelette ne me paraissait pas moins précieuse à conserver que celle du sonnet, où Ronsard s'est inspiré si heureusement de Pétrarque, de même que, dans ses élégies, il a suivi les traces d'Ovide ; toutefois, Ronsard a été généralement plutôt grec que latin : c'est là ce qui distingue son école de celle de Malherbe*.

* Vous verrez, mon ami, si ces poésies déjà vieilles ont encore conservé quelque parfum. — J'en ai écrit de tous les rythmes, imitant plus ou moins, comme l'on fait quand on commence*.

L'ode sur les papillons est encore une coupe à la Ronsard, et cela peut se chanter sur l'air du cantique de Joseph. Remarquez une chose, c'est que les odelettes se chantaient et devenaient même populaires, témoin cette phrase du *Roman comique* : « Nous en-

tendîmes la servante, qui, d'une bouche imprégnée d'ail, chantait l'ode du vieux Ronsard :

« Allons de nos voix
Et de nos luths d'ivoire
Ravir les esprits ! »

Ce n'était, du reste, que renouvelé des odes antiques, lesquelles se chantaient aussi. J'avais écrit les premières sans songer à cela, de sorte qu'elles ne sont nullement lyriques. La dernière* : « Où sont nos amoureuses ? » est venue, malgré moi, sous forme de chant ; j'en avais trouvé en même temps les vers et la mélodie, que j'ai été obligé de faire noter, et qui a été trouvée très concordante aux paroles*.

ODELETTES

A ARSÈNE HOUSSAYE

AVRIL*.

Déjà les beaux jours, la poussière,
Un ciel d'azur et de lumière,
Les murs enflammés, les longs soirs ;
Et rien de vert : à peine encore
Un rellet rougeâtre décore
Les grands arbres aux rameaux noirs !

Ce beau temps me pèse et m'ennuie,
Ce n'est qu'après des jours de pluie
Que doit surgir, en un tableau,
Le printemps verdissant et rose,
Comme une nymphe fraîche éclore,
Qui, souriante, sort de l'eau.

FANTAISIE*.

Il est un air pour qui je donnerais
Tout Rossini, tout Mozart et tout Weber ;
Un air très vieux, languissant et funèbre,
Qui, pour moi seul, a des charmes secrets.

Or, chaque fois que je viens à l'entendre,
De deux cents ans mon âme rajeunit :
C'est sous Louis treize... Et je crois voir s'étendre
Un coteau vert que le couchant jaunit,

Puis un château de brique à coins de pierre,
Aux vitraux teints de rougeâtres couleurs,
Ceint de grands parcs, avec une rivière
Baignant ses pieds, qui coule entre des fleurs.

Puis une dame, à sa haute fenêtre,
Blonde aux yeux noirs, en ses habits anciens...
Que, dans une autre existence peut-être,
J'ai déjà vue! — et dont je me souviens!

LA GRAND'MÈRE*.

Voici trois ans qu'est morte ma grand'mère,
— La bonne femme, — et, quand on l'enterra,
Parents, amis, tout le monde pleura
D'une douleur bien vraie et bien amère.

Moi seul j'errais dans la maison, surpris
Plus que chagrin; et, comme j'étais proche
De son cercueil, — quelqu'un me fit reproche
De voir cela sans larmes et sans cris.

Douleur bruyante est bien vite passée.
Depuis trois ans, d'autres émotions,
Des biens, des maux, — des révolutions, —
Ont dans les cœurs sa mémoire effacée.

Moi seul j'y songe, et la pleure souvent;
Depuis trois ans, par le temps prenant force,
Ainsi qu'un nom gravé dans une écorce,
Son souvenir se creuse plus avant!

LA COUSINE.

L'hiver a ses plaisirs; et souvent, le dimanche,
Quand un peu de soleil jaunit la terre blanche,

Avec une cousine on sort se promener...

— Et ne vous faites pas attendre pour dîner,

Dit la mère. Et quand on a bien, aux Tuileries,
Vu sous les arbres noirs les toilettes fleuries,
La jeune fille a froid... et vous fait observer
Que le brouillard du soir commence à se lever.

Et l'on revient, parlant du beau jour qu'on regrette,
Qui s'est passé si vite... et de flamme discrète :
Et l'on sent en rentrant, avec grand appétit,
Du bas de l'escalier, — le dindon qui rôtit.

PENSÉE DE BYRON.

Par mon amour et ma constance
J'avais cru fléchir ta rigueur,
Et le souffle de l'espérance
Avait pénétré dans mon cœur ;
Mais le temps qu'en vain je prolonge
M'a découvert la vérité,
L'espérance a fui comme un songe...
Et mon amour seul m'est resté !

Il est resté comme un abîme
Entre ma vie et le bonheur,
Comme un mal dont je suis victime,
Comme un poids jeté sur mon cœur !
Dans le chagrin qui me dévore,
Je vois mes beaux jours s'envoler...
Si mon œil étincelle encore,
C'est qu'une larme en va couler !

GAÏETÉ.

Petit *piqueton* de Mareuil,
Plus clair et qu'un vin d'Argenteuil,
Que ta saveur est souveraine !
Les Romains ne t'ont pas compris
Lorsqu'habitait l'ancien Paris
Ils te préféreraient le Surène.

Ta liqueur rose, ô joli vin !
Semble faite du sang divin
De quelque nymphe bocagère ;
Tu perles au bord désiré
D'un verre à côtes, coloré
Par les teintes de la fougère.

Tu me guéris, pendant l'été,
De la soif qu'un vin plus vanté
M'avait laissé depuis la veille¹ ;
Ton goût suret, mais doux aussi,
Happant mon palais épaissi,
Me rafraîchit quand je m'éveille.

Eh quoi ! si gai dès le matin,
Je foule d'un pied incertain
Le sentier où verdit ton pampre !.
— Et je n'ai pas de Richelet
Pour finir ce docte couplet...
Et trouver une rime en *ampre*².

1. Il y a une faute, mais dans le goût *du temps*.

2. Richelet. AMPRE : pampre — pas de rime.

POLITIQUE*.

1832.

Dans Sainte-Pélagie,
Sous ce règne élargie,
Où, rêveur et pensif,
Je vis captif,

Pas une herbe ne pousse
Et pas un brin de mousse
Le long des murs grillés
Et frais taillés.

Oiseau qui fends l'espace...
Et toi, brise qui passe
Sur l'étroit horizon
De la prison,

Dans votre vol superbe
Apportez-moi quelque herbe,
Quelque gramen, mouvant
Sa tête au vent!

Qu'à mes pieds tourbillonne
Une feuille d'automne
Peinte de cent couleurs
Comme les fleurs!

Pour que mon âme triste
Sache encor qu'il existe
Une nature, un Dieu
Dehors ce lieu.

Faites-moi cette joie,
Qu'un instant je revoie
Quelque chose de vert
Avant l'hiver!

LE POINT NOIR*.

Quiconque a regardé le soleil fixement
Croit voir devant ses yeux voler obstinément
Autour de lui, dans l'air, une tache livide.

Ainsi tout jeune encore et plus audacieux,
Sur la gloire un instant j'osai fixer les yeux :
Un point noir est resté dans mon regard avide.

Depuis, mêlée à tout comme un signe de deuil,
Partout, sur quelque endroit que s'arrête mon œil,
Je la vois se poser aussi, la tache noire!

Quoi, toujours? Entre moi sans cesse et le bonheur!
Oh! c'est que l'aigle seul,—malheur à nous, malheur!—
Contemple impunément le Soleil et la Gloire.

LES PAPILLONS*.

I.

Le papillon! fleur sans tige,
Qui voltige,
Que l'on cueille en un réseau;
Dans la nature infinie
Harmonie
Entre la plante et l'oiseau!...

Quand revient l'été superbe,
Je m'en vais au bois tout seul :
Je m'étends dans la grande herbe,
Perdu dans ce vert linceul.
Sur ma tête renversée,
Là, chacun d'eux à son tour
Passe, comme une pensée
De poésie ou d'amour!

Voici le papillon *Faune*,
 Noir et jaune ;
 Voici le *Mars* azuré,
 Agitant des étincelles
 Sur ses ailes,
 D'un velours riche et moiré.

Voici le *Vulcain* rapide,
 Qui vole comme un oiseau :
 Son aile noire et splendide
 Porte un grand ruban ponceau.
 Dieux ! le *Soufré*, dans l'espace,
 Comme un éclair a relui...
 Mais le joyeux *Nacré* passe,
 Et je ne vois plus que lui !

II.

Comme un éventail de soie
 Il déploie
 Son manteau semé d'argent ;
 Et sa robe bigarrée
 Est dorée
 D'un or verdâtre et changeant.

Voici le *Machaon-Zèbre*,
 De fauve et de noir rayé ;
 Le *Deuil*, en habit funèbre,
 Et le *Miroir* bleu strié ;
 Voici l'*Argus*, feuille-morte,
 Le *Morio*, le *Grand-Bleu*,
 Et le *Paon-de-Jour* qui porte
 Sur chaque aile un œil de feu !

Mais le soir brunit nos plaines ;
 Les *Phalènes*
 Prennent leur essor bruyant,

Et les *Sphinx* aux couleurs sombres
Dans les ombres
Voltigent en tournoyant.

C'est le *Grand-Paon*, à l'œil rose
Dessiné sur un fond gris,
Qui ne vole qu'à nuit close,
Comme les chauves-souris ;
Le *Bombice* du troène,
Rayé de jaune et de vert,
Et le papillon du chêne,
Qui ne meurt pas en hiver!...

III.

Malheur, papillons que j'aime,
Doux emblème,
A vous pour votre beauté!...
Un doigt de votre corsage,
Au passage,
Froisse, hélas! le velouté!...

Une toute jeune fille,
Au cœur tendre, au doux souris,
Perçant vos cœurs d'une aiguille,
Vous contemple, l'œil surpris :
Et vos pattes sont coupées
Par l'ongle blanc qui les mord,
Et vos antennes crispées
Dans les douleurs de la mort!...

NI BONJOUR, NI BONSOIR*.

(*Sur un air grec.*)

Νῆ καλῆμέρα, νῆ ὥρα καλή.

Le matin n'est plus ! le soir pas encore :
Pourtant de nos yeux l'éclair a pâli.

Νῆ καλῆμέρα, νῆ ὥρα καλή.

Mais le soir vermeil ressemble à l'aurore,
Et la nuit, plus tard, amène l'oubli !

LES CYDALISES*.

Où sont nos amoureuses ?
Elles sont au tombeau :
Elles sont plus heureuses
Dans un séjour plus beau !

Elles sont près des anges,
Dans le fond du ciel bleu,
Et chantent les louanges
De la Mère de Dieu !

O blanche fiancée !
O jeune vierge en fleur !
Amante délaissée,
Que flétrit la douleur :

L'éternité profonde
Souriait dans vos yeux...
Flambeaux éteints du monde
Rallumez-vous aux cieux !



SECOND CHÂTEAU

Celui-là fut un château d'Espagne, construit avec des châssis, des *fermes* et des praticables... Vous en dirai-je la radieuse histoire, poétique et lyrique à la fois? Revenons d'abord au rendez-vous donné par Dumas*, et qui m'en avait fait manquer un autre.

J'avais écrit avec tout le feu de la jeunesse un scénario fort compliqué, qui parut faire plaisir à Meyerbeer. J'emportai avec effusion l'espérance qu'il me donnait; seulement un autre opéra, les *Frères Corses*, lui était déjà destiné par Dumas, et le mien n'avait qu'un avenir assez lointain. J'en avais écrit un acte lorsque j'apprends, tout d'un coup, que le traité fait entre le grand poète et le grand compositeur se trouve rompu, je ne sais pourquoi. — Dumas partait pour son voyage de la Méditerranée, Meyerbeer avait déjà repris la route de l'Allemagne. La pauvre *Reine de Saba*, abandonnée de tous, est devenue depuis un simple conte oriental qui fait partie des *Nuits du Rhamazan*.

C'est ainsi que la poésie tomba dans la prose et mon château théâtral dans le *troisième* dessous. — Toutefois, les idées scéniques et lyriques s'étaient

éveillées en moi, j'écrivis en prose un acte d'opéra-comique, me réservant d'y intercaler, plus tard, des morceaux. Je viens d'en retrouver le manuscrit primitif, qui n'a jamais tenté les musiciens auxquels je l'ai soumis. Ce n'est donc qu'un simple proverbe, que je n'insère ici qu'à titre d'épisode de ces petits mémoires littéraires.

CORILLA *

FABIO. — MARCELLI. — MAZETTO, garçon de théâtre.
CORILLA, prima dona.

Le boulevard de Sainte-Lucie, près de l'Opéra, à Naples *.

FABIO, MAZETTO.

FABIO. — Si tu me trompes, Mazetto, c'est un triste métier que tu fais là...

MAZETTO. — Le métier n'en est pas meilleur; mais je vous sers fidèlement. Elle viendra ce soir, vous dis-je; elle a reçu vos lettres et vos bouquets.

FABIO. — Et la chaîne d'or, et l'agrafe de pierres fines?

MAZETTO. — Vous ne devez pas douter qu'elles ne lui soient parvenues aussi, et vous les reconnaîtrez peut-être à son cou et à sa ceinture; seulement, la façon de ces bijoux est si moderne qu'elle n'a trouvé encore aucun rôle où elle pût les porter comme faisant partie de son costume.

FABIO. — Mais, m'a-t-elle vu seulement? M'a-t-elle remarqué à la place où je suis assis tous les soirs pour l'admirer et l'applaudir, et puis-je penser que mes présents ne seront pas la seule cause de sa démarche?

MAZETTO. — Fi, monsieur ! ce que vous avez donné n'est rien pour une personne de cette volée ; et, dès que vous vous connaîtrez mieux, elle vous répondra par quelque portrait entouré de perles qui vaudra le double. Il en est de même des dix ducats* que vous m'avez remis déjà, et des vingt autres que vous m'avez promis dès que vous aurez l'assurance de votre premier rendez-vous ; ce n'est qu'argent prêté, je vous l'ai dit, et ils vous reviendront un jour avec de gros intérêts.

FABIO. — Va, je n'en attends rien.

MAZETTO. — Non, monsieur, il faut que vous sachiez à quelles gens vous avez affaire et que, loin de vous ruiner, vous êtes ici sur le vrai chemin de votre fortune ; veuillez donc me compter la somme convenue, car je suis forcé de me rendre au théâtre pour y remplir mes fonctions de chaque soir.

FABIO. — Mais pourquoi n'a-t-elle pas fait de réponse et n'a-t-elle pas marqué de rendez-vous ?

MAZETTO. — Parce que, ne vous ayant encore vu que de loin, c'est-à-dire de la scène aux loges, comme vous ne l'avez vue vous-même que des loges à la scène, elle veut connaître avant tout votre tenue et vos manières, entendez-vous ? votre son de voix, que sais-je* ! Voudriez-vous que la première* cantatrice de San-Carlo acceptât les hommages du premier venu sans plus d'information ?

FABIO. — Mais l'oserai-je aborder seulement ? et dois-je m'exposer, sur ta parole, à l'affront d'être

rebuté ou d'avoir, à ses yeux, la mine d'un galant de carrefour?

MAZETTO. — Je vous répète que vous n'avez rien à faire qu'à vous promener le long de ce quai, presque désert à cette heure ; elle passera, cachant son visage baissé sous la frange de sa mantille ; elle vous adressera la parole elle-même et vous indiquera un rendez-vous pour ce soir, car l'endroit est peu propre à une conversation suivie. Serez-vous content?

FABIO. — O Mazetto ! si tu dis vrai, tu me sauves la vie !

MAZETTO. — Et, par reconnaissance, vous me prêtez les vingt louis convenus.

FABIO. — Tu les recevras quand je lui aurai parlé.

MAZETTO. — Vous êtes méfiant ; mais votre amour m'intéresse, et je l'aurais servi par pure amitié, si je n'avais à nourrir ma famille. Tenez-vous là comme rêvant en vous-même et composant quelque sonnet ; je vais rôder aux environs pour prévenir toute surprise. (*Il sort.*)

FABIO, *seul.*

Je vais la voir ! la voir, pour la première fois, à la lumière du ciel ; entendre, pour la première fois, des paroles qu'elle aura pensées ! Un mot d'elle va réaliser mon rêve, ou le faire envoler pour toujours ! Ah ! j'ai peur de risquer ici plus que je ne puis gagner ; ma passion était grande et pure, et rasait le monde sans le toucher, elle n'habitait que des palais

radieux et des rives enchantées; la voici ramenée à la terre et contrainte à cheminer comme toutes les autres. Ainsi que Pygmalion, j'adorais la forme extérieure d'une femme; seulement la statue se mouvait tous les soirs sous mes yeux avec une grâce divine, et, de sa bouche, il ne tombait que des perles de mélodie. Et maintenant voici qu'elle descend à moi. Mais l'amour qui a fait ce miracle est un honteux valet de comédie, et le rayon qui fait vivre pour moi cette idole adorée est de ceux que Jupiter versait au sein de Danaé!... Elle vient, c'est bien elle; oh! le cœur me manque, et je serais tenté de m'enfuir si elle ne m'avait aperçu déjà!

FABIO, UNE DAME *en mantille*.

LA DAME, *passant près de lui*. — Seigneur cavalier, donnez-moi le bras, je vous prie, de peur qu'on ne nous observe, et marchons naturellement. Vous m'avez écrit...

FABIO. — Et je n'ai reçu de vous aucune réponse...

LA DAME. — Tiendriez-vous plus à mon écriture qu'à mes paroles?

FABIO. — Votre bouche ou votre main m'en voudrait si j'osais choisir.

LA DAME. — Que l'une soit le garant* de l'autre : vos lettres m'ont touchée, et je consens à l'entrevue que vous me demandez. Vous savez pourquoi je ne puis vous recevoir chez moi?

FABIO. — On me l'a dit.

LA DAME. — Je suis très entourée, très gênée dans toutes mes démarches. Ce soir, à cinq heures* de la nuit, attendez-moi au rond-point de la Villa-Reale, j'y viendrai sous un déguisement, et nous pourrons avoir quelques instants d'entretien.

FABIO. — J'y serai.

LA DAME. — Maintenant, quittez mon bras, et ne me suivez pas, je me rends au théâtre. Ne paraissez pas dans la salle ce soir... Soyez discret et confiant (*Elle sort.*)

FABIO, *seul*. — C'était bien elle!... En me quittant, elle s'est toute révélée dans un mouvement, comme la Vénus de Virgile. J'avais à peine reconnu son visage, et pourtant l'éclair de ses yeux me traversait le cœur, de même qu'au théâtre, lorsque son regard vient croiser le mien dans la foule. Sa voix ne perd pas de son charme en prononçant de simples paroles; et, cependant, je croyais jusqu'ici qu'elle ne devait avoir que le chant, comme les oiseaux! Mais ce qu'elle m'a dit vaut tous les vers de Métastase, et ce timbre si pur, et cet accent si doux n'empruntent rien, pour séduire, aux mélodies de Paesiello ou de Cimarosa! Ah! toutes ces héroïnes que j'adorais en elle, Sophonisbe, Alcime, Herminie, et même cette blonde Molinara, qu'elle joue à ravir avec des habits* moins splendides, je les voyais toutes enfermées à la fois sous cette mantille* coquette, sous cette coiffe de satin... Encore Mazetto!

FABIO, MAZETTO.

MAZETTO. — Eh bien ! seigneur, suis-je un fourbe, un homme sans parole, un homme sans honneur ?

FABIO. — Tu es le plus vertueux des mortels ! Mais, tiens, prends cette bourse, et laisse-moi seul.

MAZETTO. — Vous avez l'air contrarié.

FABIO. — C'est que le bonheur me rend triste ; il me force à penser au malheur qui le suit toujours de près.

MAZETTO. — Peut-être avez-vous besoin de votre argent pour jouer au lansquenet cette nuit ? Je puis vous le rendre, et même vous en prêter d'autre.

FABIO. — Cela n'est point nécessaire. Adieu.

MAZETTO. — Prenez garde à la *jettatura*, seigneur Fabio ! (*Il sort.*)

FABIO, *seul.*

Je suis fatigué de voir la tête de ce coquin faire ombre sur mon amour ; mais, Dieu merci, ce messenger va me devenir inutile. Qu'a-t-il fait, d'ailleurs, que de remettre adroitement mes billets et mes fleurs, qu'on avait longtemps repoussés ? Allons, allons, l'affaire a été habilement* conduite et touche à son dénouement... Mais pourquoi suis-je donc si morose ce soir, moi qui devrais nager dans la joie et frapper ces dalles d'un pied triomphant ? N'a-t-elle pas cédé un peu vite, et surtout depuis l'envoi de mes présents ?... Bon, je vois les choses trop en noir,

et je ne devrais songer plutôt qu'à préparer ma rhétorique amoureuse. Il est clair que nous ne nous contenterons pas de causer amoureusement sous les arbres, et que je parviendrai bien à l'emmener souper dans quelque hôtellerie de Chiaia ; mais il faudra être brillant, passionné, fou d'amour, monter ma conversation au ton de mon style, réaliser l'idéal que lui ont présenté mes lettres et mes vers... et c'est à quoi je ne me sens nulle chaleur et nulle énergie... J'ai envie d'aller me remonter l'imagination avec quelques verres de vin d'Espagne*.

FABIO, MARCELLI.

MARCELLI. — C'est un triste moyen, seigneur Fabio ; le vin est le plus traître des compagnons ; il vous prend dans un palais et vous laisse dans un ruisseau.

FABIO. — Ah ! c'est vous, seigneur Marcelli ; vous m'écoutez ?

MARCELLI. — Non, mais je vous entendais.

FABIO. — Ai-je rien dit qui vous ait déplu.

MARCELLI. — Au contraire ; vous vous disiez triste et vous vouliez boire, c'est tout ce que j'ai surpris de votre monologue. Moi, je suis plus gai qu'on ne peut dire. Je marche le long de ce quai comme un oiseau ; je pense à des choses folles, je ne puis demeurer en place, et j'ai peur de me fatiguer. Tenons-nous compagnie l'un à l'autre un instant ; je vaudrais bien une bouteille pour l'ivresse, et cependant je ne suis rem-

pli que de joie ; j'ai besoin de m'épancher comme un flacon de sillery, et je veux jeter dans votre oreille un secret étourdissant.

FABIO. — De grâce, choisissez un confident moins préoccupé de ses propres affaires. J'ai la tête prise, mon cher ; je ne suis bon à rien ce soir, et, eussiez-vous à me confier que le roi Midas a des oreilles d'âne, je vous jure que je serais incapable de m'en souvenir demain pour le répéter.

MARCELLI. — Et c'est ce qu'il me faut, vrai Dieu ! un confident muet comme une tombe.

FABIO. — Bon ! ne sais-je pas vos façons?... Vous voulez publier une bonne fortune, et vous m'avez choisi pour le héraut de votre gloire.

MARCELLI. — Au contraire, je veux prévenir une indiscretion, en vous confiant bénévolement certaines choses que vous n'avez pas manqué* de soupçonner.

FABIO. — Je ne sais ce que vous voulez dire.

MARCELLI. — On ne garde pas un secret surpris, au lieu qu'une confidence engage.

FABIO. — Mais je ne soupçonne rien qui vous puisse concerner.

MARCELLI. — Il convient alors* que je vous dise tout.

FABIO. — Vous n'allez donc pas au théâtre ?

MARCELLI. — Non, pas ce soir ; et vous ?

FABIO. — Moi, j'ai quelque affaire en tête, j'ai besoin de me promener seul.

MARCELLI. — Je gage que vous composez un opéra?

FABIO. — Vous avez deviné.

MARCELLI. — Et qui s'y tromperait? Vous ne manquez pas une seule des représentations de San-Carlo; vous arrivez dès l'ouverture, ce que ne fait aucune personne du bel air; vous ne vous retirez pas au milieu du dernier acte, et vous restez seul dans la salle avec le public du parquet. Il est clair que vous étudiez votre art avec soin et persévérance. Mais une seule chose m'inquiète : êtes-vous poète ou musicien?

FABIO. — L'un et l'autre.

MARCELLI. — Pour moi, je ne suis qu'amateur et n'ai fait que des chansonnettes. Vous savez donc très bien que mon assiduité dans cette salle, où nous nous rencontrons continuellement depuis quelques semaines, ne peut avoir d'autre motif qu'une intrigue amoureuse...

FABIO. — Dont je n'ai nulle envie d'être informé.

MARCELLI. — Oh! vous ne m'échapperez point par ces faux-fuyants, et ce n'est que quand vous saurez tout que je me croirai certain du mystère dont mon amour a besoin.

FABIO. — Il s'agit donc de quelque actrice... de la Borsella?

MARCELLI. — Non, de la nouvelle cantatrice espagnole, de la divine Corilla!... Par Bacchus! vous avez bien remarqué les furieux clins d'œil que nous nous lançons?

FABIO, *avec humeur*. — Jamais!

MARCELLI. — Les signes convenus entre nous à de certains instants où l'attention du public se porte ailleurs?

FABIO. — Je n'ai rien vu de pareil.

MARCELLI. — Quoi! vous êtes distrait à ce point? J'ai donc eu tort de vous croire informé d'une partie de mon secret; mais la confidence étant commencée...

FABIO, *vivement*. — Oui, certes! vous me voyez maintenant curieux d'en connaître la fin.

MARCELLI. — Peut-être n'avez-vous jamais fait grande attention à la signora Corilla? Vous êtes plus occupé, n'est-ce pas, de sa voix que de sa figure? Eh bien! regardez-la*, elle est charmante!

FABIO. — J'en conviens.

MARCELLI. — Une blonde d'Italie ou d'Espagne, c'est toujours une espèce de beauté fort singulière et qui a du prix par sa rareté.

FABIO. — C'est également mon avis.

MARCELLI. — Ne trouvez-vous pas qu'elle ressemble à la Judith de Caravaggio, qui est dans le Musée royal?

FABIO. — Eh! monsieur, finissez. En deux mots, vous êtes son amant, n'est-ce pas?

MARCELLI. — Pardon; je ne suis encore que son amoureux.

FABIO. — Vous m'étonnez.

MARCELLI. — Je dois vous dire qu'elle est fort sévère.

FABIO. — On le prétend.

MARCELLI. — Que c'est une tigresse, une Bradamante...

FABIO. — Une Alcimadure.

MARCELLI. — Sa porte demeurant fermée à mes bouquets, sa fenêtre à mes sérénades, j'en ai conclu qu'elle avait des raisons pour être insensible... chez elle, mais que sa vertu devait tenir pied moins solidement sur les planches d'une scène d'opéra... Je sondai le terrain, j'appris qu'un certain drôle nommé Mazetto avait accès près d'elle, en raison de son service au théâtre...

FABIO. — Vous confiâtes vos fleurs et vos billets à ce coquin.

MARCELLI. — Vous le saviez donc?

FABIO. — Et aussi quelques présents qu'il vous conseilla de faire.

MARCELLI. — Ne disais-je pas bien que vous étiez informé de tout?

FABIO. — Vous n'avez pas reçu de lettres d'elle?

MARCELLI. — Aucune.

FABIO. — Il serait trop singulier que la dame elle-même, passant près de vous dans la rue, vous eût, à voix basse, indiqué un rendez-vous...

MARCELLI. — Vous êtes le diable, ou moi-même!

FABIO. — Pour demain?

MARCELLI. — Non, pour aujourd'hui.

FABIO. — A cinq heures de la nuit?

MARCELLI. — A cinq heures*.

FABIO. — Alors, c'est au rond-point de la Villa-Reale?

MARCELLI. — Non! devant les bains de Neptune.

FABIO. — Je n'y comprends plus rien.

MARCELLI. — Pardieu! vous voulez tout deviner, tout savoir mieux que moi. C'est particulier. Maintenant que j'ai tout dit, il est de votre honneur d'être discret.

FABIO. — Bien. Écoutez-moi, mon ami... nous sommes joués l'un ou l'autre.

MARCELLI. — Que dites-vous?

FABIO. — Ou l'un et l'autre, si vous voulez. Nous avons rendez-vous de la même personne, à la même heure : vous, devant les bains de Neptune; moi, à la Villa-Reale!

MARCELLI. — Je n'ai pas le temps d'être stupéfait : mais je vous demande raison de cette lourde plaisanterie.

FABIO. — Si c'est la raison qui vous manque, je ne me charge pas de vous en donner; si c'est un coup d'épée qu'il vous faut, dégainez la vôtre.

MARCELLI. — Je fais une réflexion : vous avez sur moi tout avantage en ce moment.

FABIO. — Vous en convenez.

MARCELLI. — Pardieu! vous êtes un amant malheureux, c'est clair; vous alliez vous jeter du haut de

cette rampe, ou vous pendre aux branches de ces tilleuls, si je ne vous eusse rencontré. Moi, au contraire, je suis reçu, favorisé, presque vainqueur; je soupe ce soir avec l'objet de mes vœux. Je vous rendrais service en vous tuant; mais, si c'est moi qui suis tué, vous conviendrez qu'il serait dommage que ce fût avant*, et non après. Les choses* ne sont pas égales; remettons l'affaire à demain.

FABIO. — Je fais exactement la même réflexion que vous, et pourrais vous répéter vos propres paroles. Ainsi, je consens à ne vous punir que demain de votre folle vanterie. Je ne vous croyais qu'indiscret.

MARCELLI. — Bon! séparons-nous sans un mot de plus. Je ne veux point vous contraindre à des aveux humiliants, ni compromettre davantage une dame qui n'a pour moi que des bontés. Je compte sur votre réserve et vous donnerai demain matin des nouvelles de ma soirée.

FABIO. — Je vous en promets autant; mais ensuite nous ferraillerons de bon cœur. A demain donc.

MARCELLI. — A demain, seigneur Fabio*.

[Une terrasse près du palais*.]

FABIO, *seul*.

Je ne sais quelle inquiétude m'a porté à le suivre de loin, au lieu d'aller de mon côté. Retournons! (*Il fait quelques pas*). Il est impossible de porter plus

loin* l'assurance, mais aussi ne pouvait-il guère revenir sur sa prétention et me confesser son mensonge. Voilà de nos jeunes fous à la mode; rien ne leur fait obstacle, ils sont les vainqueurs et les préférés de toutes les femmes, et la liste de don Juan ne leur coûterait que la peine de l'écrire. Certainement, d'ailleurs, si cette beauté nous trompait l'un pour l'autre, ce ne serait pas à la même heure. Allons, je crois que l'instant approche, et que je ferais bien de me diriger du côté de la Villa-Reale, qui doit être déjà débarrassée de ses promeneurs et rendue à la solitude. Mais, en vérité, n'aperçois-je pas là-bas Marcelli qui donne le bras à une femme?... Je suis fou véritablement; si c'est lui, ce ne peut être elle... Que faire? Si je vais de leur côté, je manque l'heure de mon rendez-vous... et, si je n'éclaircis pas le soupçon qui me vient, je risque, en me rendant là-bas, de jouer le rôle d'un sot. C'est là une cruelle incertitude. L'heure se passe, je vais et reviens, et ma position est la plus bizarre du monde. Pourquoi faut-il que j'aie rencontré cet étourdi, qui s'est joué de moi peut-être? Il aura su mon amour par Mazetto, et tout ce qu'il m'est venu conter tient à quelque obscure fourberie que je saurai bien démêler. — Décidément, je prends mon parti, je cours à la Villa-Reale. (*Il revient.*) Sur mon âme, ils approchent; c'est la même mantille garnie de longues dentelles; c'est la même robe de soie grise... en deux pas ils vont être ici. Oh! si c'est elle, si je suis trompé... je

n'attendrai pas à demain pour me venger de tous les deux!... Que vais-je faire? un éclat ridicule... retirons-nous derrière ce treillis pour mieux nous assurer que ce sont bien eux-mêmes.

FABIO, *caché*; MARCELLI;
la signora CORILLA lui *donnant le bras*.

MARCELLI. — Oui, belle dame, vous voyez jusqu'où va la suffisance de certaines gens. Il y a par la ville un cavalier qui se vante d'avoir aussi obtenu de vous une entrevue pour ce soir. Et, si je n'étais sûr de vous avoir maintenant à mon bras, fidèle à une douce promesse trop longtemps différée...

CORILLA. — Allons, vous plaisantez, seigneur Marcelli. Et ce cavalier si avantageux... le connaissez-vous?

MARCELLI. — C'est à moi justement qu'il a fait des confidences...

FABIO, *se montrant*. — Vous vous trompez, seigneur, c'est vous qui me faisiez les vôtres... Madame, il est inutile d'aller plus loin; je suis décidé à ne point supporter un pareil manège de coquetterie. Le seigneur Marcelli peut vous reconduire chez vous, puisque vous lui avez donné le bras; mais ensuite, qu'il se souvienne bien que je l'attends, moi.

MARCELLI. — Écoutez, mon cher, tâchez, dans cette affaire-ci, de n'être que ridicule.

FABIO. — Ridicule, dites-vous?

MARCELLI. — Je le dis. S'il vous plaît de faire du

bruit, attendez que le jour se lève ; je ne me bats pas sous les lanternes, et je ne me soucie point de me faire arrêter par la garde de nuit.

CORILLA. — Cet homme est fou ; ne le voyez-vous pas ? Éloignons-nous.

FABIO. — Ah ! madame ! il suffit... ne brisez pas entièrement cette belle image que je portais pure et sainte au fond de mon cœur. Hélas ! content de vous aimer de loin, de vous écrire... j'avais peu d'espérance, et je demandais moins que vous ne m'avez promis !

CORILLA. — Vous m'avez écrit ? à moi !...

MARCELLI. — Eh ! qu'importe ? ce n'est pas ici le lieu d'une telle explication...

CORILLA. — Et que vous ai-je promis, monsieur ?... je ne vous connais pas et ne vous ai jamais parlé.

MARCELLI. — Bon ! quand vous lui auriez dit quelques paroles en l'air, le grand mal ! Pensez-vous que mon amour s'en inquiète ?

CORILLA. — Mais quelle idée avez-vous aussi, seigneur ? Puisque les choses sont allées si loin, je veux que tout s'explique à l'instant. Ce cavalier croit avoir à se plaindre de moi : qu'il parle et qu'il se nomme avant tout ; car j'ignore ce qu'il est et ce qu'il veut.

FABIO. — Rassurez-vous, madame ! j'ai honte d'avoir fait cet éclat et d'avoir cédé à un premier mouvement de surprise. Vous m'accusez d'imposture, et votre belle bouche ne peut mentir. Vous l'avez dit, je suis fou, j'ai rêvé. Ici même, il y a une heure, quelque chose comme votre fantôme passait,

m'adressait de douces paroles* et promettait de revenir... Il y avait de la magie, sans doute, et cependant tous les détails restent présents à ma pensée. J'étais là, je venais de voir le soleil se coucher derrière le Pausilippe, en jetant sur Ischia le bord de son manteau rougeâtre, la mer noircissait dans le golfe, et les voiles blanches se hàtaient vers la terre comme des colombes attardées... Vous voyez, je suis un triste rêveur, mes lettres ont dû vous l'apprendre, mais vous n'entendrez plus parler de moi, je le jure, et vous dis adieu.

CORILLA. — Vos lettres... Tenez, tout cela a l'air d'un imbroglio de comédie, permettez-moi de ne m'y point arrêter davantage*; seigneur Marcelli, veuillez reprendre mon bras et me reconduire en toute hâte chez moi. (*Fabio salue et s'éloigne.*)

MARCELLI. — Chez vous, madame?

CORILLA. — Oui, cette scène m'a bouleversée!... Vit-on jamais rien de plus bizarre? Si la place du Palais n'est pas encore déserte, nous trouverons bien une chaise, ou tout au moins un falot. Voici justement les valets du théâtre qui sortent; appelez un d'entre eux...

MARCELLI. — Holà! quelqu'un! par ici... Mais, en vérité, vous sentez-vous malade?

CORILLA. — A ne pouvoir marcher plus loin...

FABIO, MAZETTO, LES PRÉCÉDENTS.

FABIO, entraînant Mazetto. — Tenez, c'est le ciel qui nous l'amène; voilà le traître qui s'est joué de moi.

MARCELLI. — C'est Mazetto ! le plus grand fripon des Deux-Siciles. Quoi ! c'était aussi votre messager ?

MAZETTO. — Au diable ! vous m'étouffez.

FABIO. — Tu vas nous expliquer...

MAZETTO. — Et que faites-vous ici, seigneur ? je vous croyais en bonne fortune ?

FABIO. — C'est la tienne qui ne vaut rien. Tu vas mourir, si tu ne confesses pas toute ta fourberie.

MARCELLI. — Attendez, seigneur Fabio, j'ai aussi des droits à faire valoir sur ses épaules. A nous deux, maintenant.

MAZETTO. — Messieurs, si vous voulez que je comprenne, ne frappez pas tous les deux à la fois. De quoi s'agit-il ?

FABIO. — Et de quoi peut-il être question, misérable ? Mes lettres, qu'en as-tu fait ?

MARCELLI. — Et de quelle façon as-tu compromis l'honneur de la signora Corilla ?

MAZETTO. — Messieurs, l'on pourrait nous entendre.

MARCELLI. — Il n'y a ici que la signora elle-même et nous deux, c'est-à-dire deux hommes qui vont s'entre-tuer demain à cause d'elle, ou à cause de toi.

MAZETTO. — Permettez : ceci dès lors est grave, et mon humanité me défend de dissimuler davantage.

FABIO. — Parle.

MAZETTO. — Au moins, remettez vos épées.

FABIO. — Alors, nous prendrons des bâtons.

MARCELLI. — Non ; nous devons le ménager s'il dit la vérité tout entière, mais à ce prix-là seulement.

CORILLA. — Son insolence m'indigne au dernier point.

MARCELLI. — Le faut-il assommer avant qu'il ait parlé ?

CORILLA. — Non ; je veux tout savoir, et que, dans une si noire aventure, il ne reste, du moins, aucun doute sur ma loyauté.

MAZETTO. — Ma confession est votre panégyrique, madame ; tout Naples connaît l'austérité de votre vie. Or, le seigneur Marcelli, que voilà, était passionnément épris de vous ; il allait jusqu'à promettre de vous offrir son nom, si vous vouliez quitter le théâtre ; mais il fallait qu'il pût, du moins, mettre à vos genoux l'hommage de son cœur, je ne dis pas de sa fortune ; mais vous en avez bien pour deux, on le sait, et lui aussi.

MARCELLI. — Faquin !...

FABIO. — Laissez-le finir.

MAZETTO. — La délicatesse du motif m'engagea dans son parti. Comme valet du théâtre, il m'était aisé de mettre ses billets sur votre toilette. Les premiers furent brûlés ; d'autres, laissés ouverts, reçurent un meilleur accueil. Le dernier vous décida à accorder un rendez-vous au seigneur Marcelli, lequel m'en a fort bien récompensé !...

MARCELLI. — Mais qui te demande tout ce récit ?

FABIO. — Et moi, traître ! âme à double face ! comment m'as-tu servi ? Mes lettres, les as-tu remises ? Quelle est cette femme voilée que tu m'as envoyée tantôt, et que tu m'as dit être la signora Corilla elle-même ?

MAZETTO. — Ah ! seigneurs, qu'eussiez-vous dit de moi et quelle idée madame en eût-elle pu concevoir, si je lui avais remis des lettres de deux écritures différentes et des bouquets de deux amoureux ? Il faut de l'ordre en toute chose, et je respecte trop madame pour lui avoir supposé la fantaisie de mener de front deux amours. Cependant le désespoir du seigneur Fabio, à mon premier refus de le servir, m'avait singulièrement touché. Je le laissai d'abord épancher sa verve en lettres et en sonnets que je feignis de remettre à la signora, supposant que son amour pourrait bien être de ceux qui viennent si fréquemment se brûler les ailes aux flammes de la rampe ; passions d'écoliers et de poètes, comme nous en voyons tant... Mais c'était plus sérieux, car la bourse du seigneur Fabio s'épuisait à fléchir ma résolution vertueuse...

MARCELLI. — En voilà assez ! Signora, nous n'avons point affaire, n'est-ce pas, de ces divagations...

CORILLA. — Laissez-le dire, rien ne nous presse, monsieur.

MAZETTO. — Enfin, j'imaginai que le seigneur Fabio étant épris par les yeux seulement, puisqu'il

n'avait jamais pu réussir à s'approcher de madame et n'avait jamais entendu sa voix qu'en musique, il suffirait de lui procurer la satisfaction d'un entretien avec quelque créature de la taille et de l'air de la signora Corilla... Il faut dire que j'avais déjà remarqué une petite bouquetière qui vend ses fleurs le long de la rue de Tolède ou devant les cafés de la place du Môle. Quelquefois, elle s'arrête un instant et chante des chansonnettes espagnoles avec une voix d'un timbre fort clair...

MARCELLI. — Une bouquetière qui ressemble à la signora; allons donc! ne l'aurais-je point aussi remarquée*?

MAZETTO. — Seigneur, elle arrive tout fraîchement par le galion de Sicile, et porte encore le costume de son pays.

CORILLA. — Cela n'est pas vraisemblable, assurément.

MAZETTO. — Demandez au seigneur Fabio si, le costume aidant, il n'a pas cru tantôt voir passer madame elle-même?

FABIO. — Eh bien! cette femme...

MAZETTO. — Cette femme, seigneur, est celle qui vous attend à la Villa-Reale, ou plutôt qui ne vous attend plus, l'heure étant de beaucoup passée.

FABIO. — Peut-on imaginer une plus noire complication d'intrigues?

MARCELLI. — Mais non; l'aventure est plaisante. Et, voyez, la signora elle-même ne peut s'empêcher

d'en rire... Allons, beau cavalier, séparons-nous sans rancune, et corrigez-moi ce drôle d'importance... Ou plutôt, tenez, profitez de son idée : la nuée qu'embrassait Ixion valait bien, pour lui, la divinité dont elle était l'image, et je vous crois assez poète pour vous soucier peu des réalités. — Bonsoir, seigneur Fabio*!

FABIO, MAZETTO.

FABIO, *à lui-même*. — Elle était là! et pas un mot de pitié, pas un signe d'attention! Elle assistait, froide et morne, à ce débat qui me couvrait de ridicule, et elle est partie dédaigneusement sans dire une parole, riant seulement, sans doute, de ma maladresse et de ma simplicité!... Oh! tu peux te retirer, va, pauvre diable si inventif*, je ne maudis plus que ma mauvaise étoile*, et je vais rêver le long de la mer à mon infortune, car je n'ai plus même l'énergie d'être furieux.

MAZETTO. — Seigneur, vous feriez bien d'aller rêver du côté de la Villa-Reale. La bouquetière vous attend peut-être encore*...

[Une allée de la Villa-Reale*.]

FABIO, *seul*.

En vérité, j'aurais été curieux de rencontrer cette créature et de la traiter comme elle le mérite. Quelle femme est-ce donc que celle qui se prête à une telle

manœuvre? Est-ce une niaise enfant à qui l'on fait la leçon, ou quelque effrontée qu'on n'a eu que la peine de payer et de mettre en campagne? Mais il faut l'âme d'un plat valet pour m'avoir jugé digne de donner dans ce piège un instant. Et pourtant elle ressemble à celle que j'aime... et moi-même, quand je la rencontrai voilée, je crus reconnaître et sa démarche et le son si pur de sa voix... Allons, il est bientôt six heures de nuit, les derniers promeneurs s'éloignent vers Sainte-Lucie et vers Chiaia, et les terrasses des maisons se garnissent de monde... A l'heure qu'il est, Marcelli soupe gaiement avec sa conquête facile. Les femmes n'ont d'amour que pour ces débauchés sans cœur.

FABIO, UNE BOUQUETIÈRE.

FABIO. — Que me veux-tu, petite?

LA BOUQUETIÈRE. — Seigneur, je vends des roses, je vends des fleurs du printemps. Voulez-vous acheter tout ce qui me reste pour parer la chambre de votre amoureuse? On va bientôt fermer le jardin, et je ne puis remporter cela chez mon père; je serais battue. Prenez le tout pour trois carlins.

FABIO. — Crois-tu donc que je sois attendu ce soir, et me trouves-tu la mine d'un amant favorisé?

LA BOUQUETIÈRE. — Venez ici à la lumière. Vous m'avez l'air d'un beau cavalier, et, si vous n'êtes pas attendu, c'est que vous attendez... Ah! mon Dieu!

FABIO. — Qu'as-tu, ma petite? Mais vraiment,

cette figure... Ah! je comprends tout maintenant : tu es la fausse Corilla!... A ton âge, mon enfant, tu entames un vilain métier!

LA BOUQUETIÈRE. — En vérité, seigneur, je suis une honnête fille, et vous allez me mieux juger. On m'a déguisée en grande dame, on m'a fait apprendre des mots par cœur*; mais, quand j'ai vu que c'était une comédie pour tromper un honnête gentilhomme, je me suis échappée et j'ai repris mes habits de pauvre fille, et je suis allée, comme tous les soirs, vendre mes fleurs sur la place du Môle et dans les allées du jardin royal.

FABIO. — Cela est-il bien vrai?

LA BOUQUETIÈRE. — Si vrai, que je vous dis adieu, seigneur; et puisque vous ne voulez pas de mes fleurs, je les jetterai dans la mer en passant; demain elles seraient fanées.

FABIO. — Pauvre fille, cet habit te sied mieux que l'autre, et je te conseille de ne plus le quitter. Tu es, toi, la fleur sauvage des champs; mais qui pourrait se tromper entre vous deux? Tu me rappelles, sans doute, quelques-uns de ses traits, et ton cœur vaut mieux que le sien, peut-être. Mais qui peut remplacer dans l'âme d'un amant la belle image qu'il s'est plu tous les jours à parer d'un nouveau prestige? Celle-là n'existe plus, en réalité, sur la terre; elle est gravée seulement au fond du fond du cœur fidèle, et nul portrait ne pourra jamais rendre son impérissable beauté.

LA BOUQUETIÈRE. — Pourtant on m'a dit que je la valais bien, et, sans coquetterie, je pense qu'étant parée comme la signora Corilla, aux feux des bougies, avec l'aide du spectacle * et de la musique, je pourrais bien vous plaire autant qu'elle, et cela sans blanc de perle et sans carmin.

FABIO. — Si ta vanité se pique, petite fille, tu m'ôteras même le plaisir que je trouve à te regarder un instant. Mais, vraiment, tu oublies qu'elle est la perle de l'Espagne et de l'Italie, que son pied est le plus fin et sa main la plus royale * du monde. Pauvre enfant ! la misère n'est pas la culture qu'il faut à des beautés si accomplies, dont le luxe et l'art prennent soin tour à tour.

LA BOUQUETIÈRE. — Regardez mon pied sur ce banc de marbre ; il se découpe encore assez bien dans sa chaussure brune. Et ma main, l'avez-vous seulement touchée ?

FABIO. — Il est vrai que ton pied est charmant, et ta main... Dieu ! qu'elle est douce !... Mais, écoute, je ne veux pas te tromper, mon enfant, c'est bien elle seule que j'aime, et le charme qui m'a séduit n'est pas né dans une soirée. Depuis trois mois que je suis à Naples, je n'ai pas manqué de la voir un seul jour d'opéra. Trop pauvre pour briller près d'elle, comme tous les beaux cavaliers qui l'entourent aux promenades, n'ayant ni le génie des musiciens, ni la renommée des poètes qui l'inspirent et qui la servent dans son talent, j'allais, sans espérance, m'enivrer de sa

vue et de ses chants, et prendre ma part dans ce plaisir de tous, qui, pour moi seul, était le bonheur et la vie. Oh ! tu la vaux bien peut-être, en effet... mais as-tu cette grâce divine qui se révèle sous tant d'aspects ? As-tu ces pleurs et ce sourire ? As-tu ce chant divin, sans lequel une divinité n'est qu'une belle idole ? Mais alors, tu serais à sa place, et tu ne vendrais pas des fleurs aux promeneurs de la Villa-Reale...

LA BOUQUETIÈRE. — Pourquoi donc la nature, en me donnant son apparence, aurait-elle oublié la voix ? Je chante fort bien, je vous jure ; mais les directeurs de San-Carlo n'auraient jamais l'idée d'aller ramasser une prima donna sur la place publique... Écoutez ces vers d'opéra que j'ai retenus pour les avoir entendus seulement au petit théâtre de la Fenice. (*Elle chante*).

Air italien.

Qu'il m'est doux de conserver la paix du cœur, le calme de la pensée.

Il est sage d'aimer dans la plus belle saison de l'âge ; plus sage de n'aimer pas...

FABIO, *tombant à ses pieds*. — Oh ! madame, qui vous méconnaîtrait maintenant ? Mais cela ne peut être... Vous êtes une déesse véritable, et vous allez vous envoler ! Mon Dieu ! qu'ai-je à répondre à tant de bontés ? Je suis indigne de vous aimer, pour ne vous avoir point d'abord reconnue !

CORILLA. — Je ne suis donc plus la bouquetière?... Eh bien! je vous remercie; j'ai étudié, ce soir, un nouveau rôle, et vous m'avez donné la réplique admirablement.

FABIO. — Et Marcelli?

CORILLA. — Tenez, n'est-ce pas lui que je vois errer tristement le long de ces berceaux, comme vous faisiez tout à l'heure?

FABIO. — Évitions-le, prenons une allée*.

CORILLA. — Il nous a vus, il vient à nous.

FABIO, CORILLA, MARCELLI.

MARCELLI. — Hé! seigneur Fabio, vous avez donc trouvé la bouquetière? Ma foi, vous avez bien fait, et vous êtes plus heureux que moi ce soir.

FABIO. — Eh bien! qu'avez-vous donc fait de la signora Corilla? vous alliez souper ensemble gaiement*.

MARCELLI. — Ma foi, l'on ne comprend rien aux caprices des femmes. Elle s'est dite malade, et je n'ai pu que la reconduire chez elle; mais demain...

FABIO. — Demain ne vaut pas ce soir, seigneur Marcelli.

MARCELLI. — Voyons donc cette ressemblance tant vantée... Elle n'est pas mal, ma foi!... Mais ce n'est rien; pas de distinction, pas de grâce. Allons, faites-vous illusion à votre aise... Moi, je vais penser à la prima donna* de San-Carlo, que j'épouserai dans huit jours.

CORILLA, *reprenant son ton naturel*. — Il faudra réfléchir là-dessus, seigneur Marcelli. Tenez, moi, j'hésite beaucoup à m'engager. J'ai de la fortune, je veux choisir. Pardonnez-moi d'avoir été comédienne en amour comme au théâtre, et de vous avoir mis à l'épreuve tous deux. Maintenant, je vous l'avouerai, je ne sais trop si aucun de vous m'aime, et j'ai besoin de vous connaître davantage. Le seigneur Fabio n'adore en moi que l'actrice peut-être, et son amour a besoin de la distance et de la rampe allumée; et vous, seigneur Marcelli, vous me paraissez vous aimer avant tout le monde, et vous émouvoir difficilement dans l'occasion. Vous êtes trop mondain, et lui trop poète. Et maintenant, veuillez tous deux m'accompagner. Chacun de vous avait gagé de souper avec moi; j'en avais fait la promesse à chacun de vous; nous souperons tous ensemble*; Mazetto nous servira.

MAZETTO, *paraissant et s'adressant au public*. — Sur quoi, messieurs, vous voyez que cette aventure scabreuse va se terminer le plus moralement du monde. Excusez les fautes de l'auteur*.

TROISIÈME CHÂTEAU

Château de cartes, château de Bohême, château en Espagne, — telles sont les premières stations à parcourir pour tout poète. Comme ce fameux roi dont Charles Nodier a raconté l'histoire *, nous en possédons au moins sept de ceux-là, pendant le cours de notre vie errante, — et peu d'entre nous arrivent à ce fameux château de briques et de pierre, rêvé dans la jeunesse, — d'où quelque belle aux longs cheveux nous sourit amoureusement à la seule fenêtre ouverte, tandis que les vitrages treillissés reflètent les splendeurs du soir.

En attendant, je crois bien que j'ai passé une fois par le château du diable. Ma cydalise, à moi, perdue, à jamais perdue!... Une longue histoire, qui s'est dénouée dans un pays du nord *, — et qui ressemble à tant d'autres! Je ne veux ici que donner le motif des vers suivants, conçus dans la fièvre et dans l'insomnie. Cela commence par le désespoir et cela finit par la résignation.

Puis, revient un souffle épuré de la première jeunesse, et quelques fleurs poétiques s'entr'ouvrent encore, dans la forme de l'odelette aimée, — sur le rythme sautillant d'un orchestre d'opéra.

MYSTICISME *

LE CHRIST AUX OLIVIERS*.

Dieu est mort! le ciel est vide...
Pleurez! enfants, vous n'avez plus de père!
(Jean PAUL.)

I.

Quand le Seigneur, levant au ciel ses maigres bras,
Sous les arbres sacrés, comme font les poètes,
Se fut longtemps perdu dans ses douleurs muettes,
Et se jugea trahi par des amis ingrats;

Il se tourna vers ceux qui l'attendaient en bas,
Rêvant d'être des rois, des sages, des prophètes...
Mais engourdis, perdus dans le sommeil des bêtes,
Et se prit à crier : « Non, Dieu n'existe pas ! »

Ils dormaient. « Mes amis, savez-vous *la nouvelle*?
J'ai touché de mon front à la voûte éternelle;
Je suis sanglant, brisé, souffrant pour bien des jours!

Frères, je vous trompais : Abîme! abîme! abîme!
Le dieu manque à l'autel, où je suis la victime...
Dieu n'est pas! Dieu n'est plus! » Mais ils dormaient
[toujours!

II.

Il reprit : « Tout est mort! J'ai parcouru les mondes;
Et j'ai perdu mon vol dans leurs chemins lactés,

Aussi loin que la vie, en ses veines fécondes,
Répand des sables d'or et des flots argentés :

Partout le sol désert côtoyé par des ondes,
Des tourbillons confus d'océans agités...
Un souffle vague émeut les sphères vagabondes,
Mais nul esprit n'existe en ces immensités.

En cherchant l'œil de Dieu, je n'ai vu qu'un orbite
Vaste, noir et sans fond, d'où la nuit qui l'habite
Rayonne sur le monde et s'épaissit toujours ;

Un arc-en-ciel étrange entoure ce puits sombre,
Seuil de l'ancien chaos dont le néant est l'ombre,
Spirale, engloutissant les Mondes et les Jours !

III.

« Immobile Destin, muette sentinelle,
Froide Nécessité!... Hasard qui t'avancant,
Parmi les mondes morts sous la neige éternelle,
Refroidis, par degrés, l'univers pâlisant,

Sais-tu ce que tu fais, puissance originelle,
De tes soleils éteints, l'un l'autre se froissant...
Es-tu sûr de transmettre une haleine immortelle,
Entre un monde qui meurt et l'autre renaissant?... »

O mon père ! est-ce toi que je sens en moi-même ?
As-tu pouvoir de vivre et de vaincre la mort ?
Aurais-tu succombé sous un dernier effort

De cet ange des nuits que frappa l'anathème...
Car je me sens tout seul à pleurer et souffrir,
Hélas ! et si je meurs, c'est que tout va mourir ! »

IV.

Nul n'entendait gémir l'éternelle victime,
Livrant au monde en vain tout son cœur épanché ;
Mais prêt à défaillir et sans force penché,
Il appela le *seul* — éveillé dans Solyme :

« Judas ! lui cria-t-il, tu sais ce qu'on m'estime,
Hâte-toi de me vendre, et finis ce marché :
Je suis souffrant, ami ! sur la terre couché...
Viens ! ô toi qui, du moins, as la force du crime ! »

Mais Judas s'en allait, mécontent et pensif,
Se trouvant mal payé, plein d'un remords si vif
Qu'il lisait ses noirceurs sur tous les murs écrites...

Enfin Pilate seul, qui veillait pour César,
Sentant quelque pitié, se tourna par hasard :
« Allez chercher ce fou ! » dit-il aux satellites.

V.

C'était bien lui, ce fou, cet insensé sublime...
Cet Icare oublié qui remontait aux cieux,
Ce Phaéton perdu sous la foudre des dieux,
Ce bel Atys meurtri que Cybèle ranime !

L'augure interrogeait le flanc de la victime,
La terre s'enivrait de ce sang précieux...
L'univers étourdi penchait sur ses essieux,
Et l'Olympe, un instant, chancela vers l'abîme :

« Réponds ! criait César à Jupiter Ammon,
Quel est ce nouveau dieu qu'on impose à la terre ?
Et si ce n'est un dieu, c'est au moins un démon... »

Mais l'oracle invoqué pour jamais dut se taire ;

Un seul pouvait au monde expliquer ce mystère :
 — Celui qui donna l'âme aux enfants du limon.

DAPHNÉ*.

Jam redit et virgo...

La connais-tu, Daphné, cette ancienne romance,
 Au pied du sycomore, ou sous les mûriers blancs,
 Sous l'olivier, le myrte, ou les saules tremblants,
 Cette chanson d'amour, qui toujours recommence !

Reconnais-tu le Temple au péristyle immense,
 Et les citrons amers où s'imprimaient tes dents,
 Et la grotte, fatale aux hôtes imprudents,
 Où du dragon vaincu dort l'antique semence ?...

Ils reviendront, ces dieux que tu pleures toujours...
 Le temps va ramener l'ordre des anciens jours,
 La terre a tressailli d'un souffle prophétique :

Cependant la sibylle, au visage latin,
 Est endormie encor sous l'arc de Constantin...
 Et rien n'a dérangé le sévère Portique.

VERS DORÉS*.

Eh quoi ! tout est sensible !

[PYTHAGORE.]

Homme, libre penseur ! te crois-tu seul pensant
 Dans ce monde où la vie éclate en toute chose ?
 Des forces que tu tiens ta liberté dispose,
 Mais de tous tes conseils l'univers est absent.

Respecte dans la bête un esprit agissant :
Chaque fleur est une âme à la Nature éclosé ;
Un mystère d'amour dans le métal repose ;
« Tout est sensible ! » Et tout sur ton être est puissant.

Grains, dans le mur aveugle, un regard qui t'épie :
A la matière même un verbe est attaché...
Ne la fais pas servir à quelque usage impie !

Souvent dans l'être obscur habite un dieu caché ;
Et, comme un œil naissant couvert par ses paupières,
Un pur esprit s'accroît sous l'écorce des pierres !

LYRISME*

ESPAGNE*.

Mon doux pays des Espagnes
Qui voudrait fuir ton beau ciel,
Tes cités et tes montagnes,
Et ton printemps éternel?

Ton air pur qui nous enivre,
Tes jours, moins beaux que tes nuits,
Tes champs, où Dieu voudrait vivre
S'il quittait son paradis?

Autrefois ta souveraine,
L'Arabie, en te fuyant,
Laissa sur ton front de reine
Sa couronne d'Orient!

Un écho redit encore
A ton rivage enchanté
L'antique refrain du Maure :
Gloire, amour et liberté!

CHŒUR D'AMOUR.

Ici l'on passe
Des jours enchantés!
L'ennui s'efface

Aux cœurs attristés,
Comme la trace
Des flots agités.

Heure frivole
Et qu'il faut saisir,
Passion folle
Qui n'est qu'un désir,
Et qui s'envole
Après le plaisir!

Piquillo (avec Dumas). — Musique de Monpou.

CHANSON GOTHIQUE.

Belle épousée
J'aime tes pleurs!
C'est la rosée
Qui sied aux fleurs.

Les belles choses
N'ont qu'un printemps,
Semons de roses
Les pas du Temps!

Soit brune ou blonde,
Faut-il choisir?
Le Dieu du monde,
C'est le plaisir.

Les Monténégrins. — Musique de Limnander.

LA SÉRÉNADE*

(d'Uhland).

— Oh! quel doux chant m'éveille?

— Près de ton lit je veille,

Ma fille! et n'entends rien...

Rendors-toi, c'est chimère!

— J'entends dehors, ma mère,

Un chœur aérien!...

— Ta fièvre va renaître.

— Ces chants de la fenêtre

Semblent s'être approchés.

— Dors, pauvre enfant malade,

Qui rêves sérénade...

Les galants sont couchés!

— Les hommes! que m'importe?

Un nuage m'emporte...

Adieu le monde, adieu!

Mère, ces sons étranges

C'est le concert des anges

Qui m'appellent à Dieu!

Musique du prince Poniatowski.



LA BOHÈME GALANTE*



... Il est difficile de devenir un bon prosateur si l'on n'a pas été poète — ce qui ne signifie pas que tout poète puisse devenir un prosateur. Mais comment s'expliquer la séparation qui s'établit presque toujours entre ces deux talents? Il est rare qu'on les accorde tous les deux au même écrivain : du moins, l'un prédomine l'autre. Pourquoi aussi notre poésie n'est-elle pas populaire comme celle des Allemands? C'est, je crois, qu'il faut distinguer toujours ces deux styles et ces deux genres, chevaleresque et gauchois, dans l'origine, qui, en perdant leurs noms, ont conservé leur division générale. On parle en ce moment d'une collection de chants nationaux recueillis et publiés à grands frais*. Là, sans doute, nous pourrions étudier les rythmes anciens conformes au génie primitif de la langue, et peut-être en sortira-t-il quelque moyen d'assouplir et de varier ces coupes belles mais monotones que nous devons à la réforme classique. La rime riche est une grâce, sans doute, mais elle ramène trop souvent les mêmes formules. Elle rend le récit poétique ennuyeux et lourd le plus souvent, et est un grand obstacle à la popularité des poèmes.

Je voudrais citer quelques chants d'une province où j'ai été élevé et qu'on appelle spécialement « la France ». C'était, en effet, l'ancien domaine des empereurs et des rois, aujourd'hui découpé en mille possessions diverses. Permettez-moi d'abord de fixer le lieu de la scène, en citant un fragment de lettre que j'écrivais l'an dernier.

UN JOUR A SENLIS*.

Ceux qui ne sont pas chasseurs ne comprennent point assez la beauté des paysages d'automne. — En ce moment, malgré la brume du matin, j'aperçois des tableaux dignes des grands maîtres flamands. Dans les châteaux et dans les musées, on retrouve encore l'esprit des peintres du Nord. Toujours des points de vue aux teintes roses ou bleuâtres dans le ciel, aux arbres à demi effeuillés, — avec des champs dans le lointain, ou, sur le premier plan, des scènes champêtres.

Le *Voyage à Cythère*, de Watteau, a été conçu dans les brumes transparentes et colorées de ce pays. C'est une Cythère calquée sur quelque îlot de ces étangs créés par les débordements de l'Oise et de l'Aisne, — ces rivières si calmes et si paisibles en été.

Le lyrisme de ces observations ne doit pas vous étonner; — fatigué des querelles vaines et des stériles agitations de Paris, je me repose en revoyant

ces campagnes si vertes et si fécondes ; — je reprends des forces sur cette terre maternelle.

Quoi qu'on puisse dire philosophiquement, nous tenons au sol par bien des liens. On n'emporte pas les cendres de ses pères à la semelle de ses souliers, — et le plus pauvre garde quelque part un souvenir sacré qui lui rappelle ceux qui l'ont aimé. Religion ou philosophie, tout indique à l'homme ce culte éternel des souvenirs.

C'est le jour des Morts que je vous écris ; — pardon de ces idées mélancoliques. Arrivé à Senlis la veille, j'ai passé par les paysages les plus beaux et les plus tristes qu'on puisse voir dans cette saison. La teinte rougeâtre des chênes et des trembles sur le vert foncé des gazons, les troncs blancs des bouleaux se détachant du milieu des bruyères et des broussailles, — et surtout la majestueuse longueur de cette route de Flandre, qui s'élève parfois de façon à vous faire admirer un vaste horizon de forêts brumeuses, — tout cela m'avait porté à la rêverie. En arrivant à Senlis, j'ai vu la ville en fête. Les cloches, — dont Rousseau aimait tant le son lointain, — résonnaient de tous côtés ; — les jeunes filles se promenaient par compagnies dans la ville, ou se tenaient devant les portes des maisons en souriant et caquetant. Je ne sais si je suis victime d'une illusion : je n'ai pu rencontrer encore une fille laide à Senlis... celles-là peut-être ne se montrent pas !

Non ; — le sang est beau généralement, ce qui

tient sans doute à l'air pur, à la nourriture abondante, à la qualité des eaux. Senlis est une ville isolée de ce grand mouvement du chemin de fer du Nord qui entraîne les populations vers l'Allemagne.

Il est naturel, un jour de fête à Senlis, d'aller voir la cathédrale. Elle est fort belle, et nouvellement restaurée, avec l'écusson semé de fleurs de lis qui représente les armes de la ville, et qu'on a eu soin de replacer sur la porte latérale. L'évêque officiait en personne, — et la nef était remplie des notabilités châtelaines et bourgeoises qui se rencontrent encore dans cette localité.

En sortant, j'ai pu admirer, sous un rayon de soleil couchant, les vieilles tours des fortifications romaines, à demi démolies et revêtues de lierre. — En passant près du péricuré, j'ai remarqué un groupe de petites filles qui s'étaient assises sur les marches de la porte.

Elles chantaient sous la direction de la plus grande, qui, debout devant elles, frappait des mains en réglant la mesure.

— Voyons, mesdemoiselles, recommençons; les petites ne vont pas!... Je veux entendre cette petite-là qui est à gauche, la première sur la seconde marche : — Allons, chante toute seule.

Et la petite se met à chanter avec une voix faible, mais bien timbrée :

Les canards dans la rivière... etc.

Encore un air avec lequel j'ai été bercé. Les souvenirs d'enfance se ravivent quand on atteint la moitié de la vie. — C'est comme un manuscrit palimpseste dont on fait reparaitre les lignes par des procédés chimiques.

Les petites filles reprirent ensemble une autre chanson, — encore un souvenir :

Trois filles dedans un pré...

Mon cœur vole! (*bis*)

Mon cœur vole à votre gré!

— Scélérats d'enfants, dit un brave paysan qui s'était arrêté près de moi, à les écouter... Mais vous êtes trop gentilles!... Il faut danser à présent.

Les petites filles se levèrent de l'escalier et dansèrent une danse singulière qui m'a rappelé celle des filles grecques dans les îles.

Elles se mettent toutes, — comme on dit chez nous, — à *la queue leu leu*; puis un jeune garçon prend les mains de la première et la conduit en reculant, pendant que les autres se tiennent les bras, que chacune saisit derrière sa compagne. Cela forme un serpent qui se meut d'abord en spirale et ensuite en cercle, et qui se resserre de plus en plus autour de l'auditeur, obligé d'écouter le chant et, quand la ronde se finit, d'embrasser les pauvres enfants, qui font cette gracieuseté à l'étranger qui passe.

Je n'étais pas un étranger, mais j'étais ému jusqu'aux larmes en reconnaissant, dans ces petites voix,

des intonations, des roulades, des finesses d'accent, autrefois entendues, — et qui, des mères aux filles, se conservent les mêmes...

La musique, dans cette contrée, n'a pas été gâtée par l'imitation des opéras parisiens, des romances de salon ou des mélodies exécutées par les orgues. On en est encore, à Senlis, à la musique du *xvi^e* siècle, conservée traditionnellement depuis les Médicis. L'époque de Louis XIV a aussi laissé des traces. Il y a, dans les souvenirs des filles de la campagne, des complaintes — d'un mauvais goût ravissant. On trouve là des restes de morceaux d'opéras du *xvi^e* siècle, peut-être, — ou d'oratorios du *xvii^e*.

J'ai assisté autrefois à une représentation donnée à Senlis dans une pension de demoiselles.

On jouait un mystère, — comme aux temps passés. — La vie du Christ avait été représentée dans tous ses détails, et la scène dont je me souviens était celle où l'on attendait la descente du Christ dans les enfers.

Une très belle fille blonde parut avec une robe blanche, une coiffure de perles, une auréole et une épée dorée, sur un demi-globe, qui figurait un astre éteint.

Elle chantait :

Anges ! descendez promptement
Au fond du purgatoire !...

Et elle parlait de la gloire du Messie, qui allait visiter ces sombres lieux. — Elle ajoutait :

Vous le verrez distinctement
Avec une couronne...
Assis *dessus* un trône !

VIEILLES LÉGENDES*.

On voit que les rimes riches n'appartiennent pas à la poésie populaire. Ecoutez un chant sublime de ce pays, — tout en assonances dans le goût espagnol.

Le duc Loys est sur *son pont*¹ — Tenant sa fille en son giron. — Elle lui demande un cavalier — Qui n'a pas vaillant six deniers ! — « Oh ! oui, mon père, je l'aurai — Malgré ma mère qui m'a portée. — Aussi malgré tous mes parents, — Et vous, mon père... que j'aime tant ! »

C'est le caractère des filles dans cette contrée. — Le père répond :

« — Ma fille, il faut changer d'amour, — Ou vous entrerez dans la tour... »

Réplique de la demoiselle :

« — J'aime mieux rester dans la tour, — Mon père ! que de changer d'amour ! »

1. Les anciens seigneurs se tenaient le soir devant la porte de leur château, c'est-à-dire *sur le pont*, et recevaient là les honneurs de leurs vassaux. Leur famille les entourait.

Le père reprend :

« — Vite... où sont mes estafiers, — Aussi bien que mes gens de pied? — Qu'on mène ma fille à la tour, — Elle n'y verra jamais le jour! »

L'auteur de la romance ajoute :

Elle y resta sept années passées — Sans que personne pût la trouver : — Au bout de la septième année, — Son père vint la visiter.

« — Bonjour, ma fille!... comme vous en va? — Ma foi, mon père,... ça va bien mal; — J'ai les pieds pourris dans la terre, — Et les côtés mangés des vers.

« — Ma fille, il faut changer d'amour... — Ou vous resterez dans la tour. — J'aime mieux rester dans la tour, — Mon père, que de changer d'amour! »

Il est malheureux de ne pouvoir vous faire entendre les airs, — qui sont aussi poétiques que ces vers sont musicalement rythmés.

En voici une autre :

Dessous le rosier blanc — La belle se promène... — Blanche comme la neige, — Belle comme le jour.

On a gâté depuis cette légende en y refaisant des vers, et en prétendant qu'elle était du Bourbonnais. On l'a même dédiée, avec de jolies illustrations, à l'ex-reine des Français... Je ne puis vous la donner entière; voici encore les détails dont je me souviens :

Les trois capitaines passent à cheval près du rosier blanc :

Le plus jeune des trois — La prit par sa main blanche :
« — Montez, montez, la belle, — Dessus mon cheval blanc... »

On voit encore par ces quatre vers qu'il est possible de ne pas rimer en poésie ; — c'est ce que savent les Allemands, qui, dans certaines pièces, emploient seulement les longues et les brèves, à la manière antique.

Les trois cavaliers et la jeune fille, montée en croupe derrière le plus jeune, arrivent à Senlis. Aussitôt arrivés, l'hôtesse la regarde :

« — Entrez, entrez, la belle ; — Entrez sans plus de bruit. — Avec trois capitaines — Vous passerez la nuit ! »

Quand la belle comprend qu'elle a fait une démarche un peu légère, — après avoir présidé au souper, — elle *fait la morte*, et les trois cavaliers sont assez naïfs pour se prendre à cette feinte. — Ils se disent : « Quoi ! notre mie est morte ! » et se demandent où il faut la reporter :

« — Au jardin de son père ! »

dit le plus jeune ; — et c'est sous le rosier blanc qu'ils s'en vont déposer le corps.

Le narrateur continue :

Et au bout des trois jours — La belle ressuscite !... — Ouvrez, ouvrez, mon père, — Ouvrez, sans plus tarder ; — Trois jours j'ai fait la morte, — Pour mon honneur garder !

Le père est en train de souper avec toute la famille. On accueille avec joie la jeune fille dont l'absence avait beaucoup inquiété ses parents depuis trois

jours, — et il est probable qu'elle se maria plus tard fort honorablement*...

VISITE A ERMENONVILLE*.

Mais nous trouverons d'autres chansons encore en allant réveiller les souvenirs des vieilles paysannes, des bûcherons et des vanneurs. — J'ai rencontré à Senlis un ancien compagnon de jeunesse. Il s'appelle Sylvain de son petit nom. C'est un garçon, — je veux dire un homme, car il ne faut pas trop nous rajeunir, — qui a toujours mené une vie assez sauvage, comme son nom. Il vit de je ne sais quoi dans des maisons qu'il se bâtit lui-même, à la manière des cyclopes, avec ces grès de la contrée qui apparaissent à fleur de sol entre les pins et les bruyères. L'été, sa maison de grès lui semble trop chaude, et il se construit des huttes en feuillage au milieu des bois. Un petit revenu qu'il a de quelques morceaux de terre lui procure du reste une certaine considération près des gardes, auxquels il paye quelquefois à boire. On l'a souvent suspecté de braconnage; mais le fait n'a jamais pu être démontré. C'est donc un homme que l'on peut voir. — Du reste, s'il n'a pas de profession bien définie, il a des idées sur tout, comme plusieurs gens de ce pays, où l'on a, dit-on, inventé jadis les tournebroches. — Lui, s'est essayé plusieurs fois à composer des montres ou des boussoles. Ce qui le gêne dans la montre, c'est la

chaîne qui ne peut se prolonger assez... Ce qui le gêne dans la boussole, c'est que cela fait seulement reconnaître que l'aimant polaire du globe attire forcément les aiguilles ; — mais que sur le reste, — sur la cause — et les moyens de s'en servir, les documents sont imparfaits.

Je quitte Senlis à regret ; — mais mon ami le veut pour me faire obéir à la pensée que j'avais manifestée imprudemment d'aller, le jour des Morts, voir la tombe de Rousseau ; — les amis sont comme les enfants, — *ce sont des tourments* ; — c'est encore une locution du pays.

Je me plaisais tant dans cette ville, où la renaissance, le moyen âge et l'époque romaine se retrouvent çà et là — au détour d'une rue, dans un jardin, dans une écurie, dans une cave ! — Je vous parlais « de ces tours des Romains recouvertes de lierre ! » — L'éternelle verdure dont elles sont vêtues fait honte à la nature inconstante de nos pays froids. — En Orient, les bois sont toujours verts ; — chaque arbre a sa saison de mue ; mais cette saison varie selon la nature de l'arbre. C'est ainsi que j'ai vu, au Caire, les sycomores perdre leurs feuilles en été. En revanche, ils étaient verts au mois de janvier.

Les allées qui entourent Senlis et qui remplacent les antiques fortifications romaines, — restaurées plus tard, par suite du long séjour des rois carlovingiens*, — n'offrent plus aux regards que des feuilles rouillées d'ormes et de tilleuls. Cependant la vue est

encore belle aux alentours, par un beau coucher de soleil. — Les forêts de Chantilly, de Compiègne et d'Ermenonville; — les bois de Châalis et de Pont-Armé se dessinent avec leurs masses rougeâtres sur le vert clair des prairies qui les séparent. Des châteaux lointains élèvent encore leurs tours, — solidement bâties en pierres de *Senlis*, et qui, généralement, ne servent plus que de pigeonniers.

Les clochers aigus, hérissés de saillies régulières, qu'on appelle dans le pays des *ossements* (je ne sais pourquoi), retentissent encore de ce bruit de cloches qui portait une douce mélancolie dans l'âme de Rousseau...

Accomplissons le pèlerinage que nous nous sommes promis de faire, non pas près de ses cendres, qui reposent au Panthéon, — mais près de son tombeau, situé à Ermenonville, dans l'île dite des Peupliers.

La cathédrale de Senlis; l'église Saint-Pierre, qui sert aujourd'hui de caserne aux cuirassiers; le château de Henri IV, adossé aux vieilles fortifications de la ville; les cloîtres byzantins de Charles le Gros et de ses successeurs n'ont rien qui doive nous arrêter... C'est encore le moment de parcourir les bois, malgré la brume obstinée du matin.

Nous sommes partis de Senlis à pied, à travers les bois, aspirant avec bonheur la brume d'automne. En regardant les grands arbres qui ne conservaient au sommet qu'un bouquet de feuilles jaunies, mon ami Sylvain me dit :

— Te souviens-tu du temps où nous parcourions

ces bois, quand tes parents te laissaient venir chez nous, où tu avais d'autres parents?... Quand nous allions tirer les écrevisses des pierres, sous les ponts de la Nonette et de l'Oise... tu avais soin d'ôter tes bas et tes souliers, et on t'appelait petit Parisien.

— Je me souviens, lui dis-je, que tu m'as abandonné une fois dans le danger. C'était à un remous de la Thève, vers Neufmoulin; — je voulais absolument passer l'eau pour revenir par un chemin plus court chez ma nourrice. Tu me dis : On peut passer. Les longues herbes et cette écume verte qui surnage dans les coudes de nos rivières me donnèrent l'idée que l'endroit n'était pas profond. Je descendis le premier. Puis je fis un plongeon dans sept pieds d'eau. Alors tu t'enfuis, craignant d'être accusé d'avoir laissé se *nayer* le *petit Parisien*, et résolu à dire, si l'on t'en demandait des nouvelles, qu'il était allé *où il avait voulu*. — Voilà les amis !

Sylvain rougit et ne répondit pas.

— Mais ta sœur, ta sœur qui nous suivait, — pauvre petite fille ! — pendant que je m'abîmais les mains en me retenant, après mon plongeon, aux feuilles coupantes des iris, se mit à plat ventre sur la rive et me tira par les cheveux de toute sa force.

— Pauvre Sylvie ! dit en pleurant mon ami.

— Tu comprends, répondis-je, que je ne te dois rien...

— Si ; je t'ai appris à monter aux arbres. Vois ces nids de pies qui se balancent encore sur les peupliers et sur les châtaigniers, — je t'ai appris à les aller

chercher, — ainsi que ceux des piverts, — situés plus haut au printemps. — Comme Parisien, tu étais obligé d'attacher à tes souliers des *griffes* en fer, tandis que moi je montais avec mes pieds nus!

— Sylvain, dis-je, ne nous livrons pas à des récriminations. Nous allons voir la tombe où manquent les cendres de Rousseau. Soyons calmes. — Les souvenirs qu'il a laissés ici valent bien ses restes.

Nous avons parcouru une route qui aboutit aux bois et au château de Mont-l'Évêque. — Des étangs brillaient çà et là à travers les feuilles rouges relevées par la verdure sombre des pins. Sylvain me chanta ce vieil air du pays :

Courage! mon ami, courage!
Nous voici près du village.
A la première maison,
Nous nous rafraîchirons!

On buvait dans le village un petit vin qui n'était pas désagréable pour des voyageurs. L'hôtesse nous dit, voyant nos barbes : — Vous êtes des artistes... vous venez donc pour voir Châalis?

Châalis, — à ce nom je me ressouvins d'une époque bien éloignée... celle où l'on me conduisait à l'abbaye, une fois par an, pour entendre la messe et pour voir la foire qui avait lieu près de là.

— Châalis, dis-je... Est-ce que cela existe encore?

— Mais, mon enfant, on a vendu le château, l'abbaye, les ruines, tout! Seulement, ce n'est pas à des personnes qui voudraient les détruire... Ce sont des

gens de Paris qui ont acheté le domaine, — et qui veulent faire des réparations. La dame a déclaré qu'elle dépenserait quatre cent mille francs !

Nous avons voulu voir en détail le domaine avant qu'il soit restauré. Il y a d'abord une vaste enceinte entourée d'ormes ; puis on voit à gauche un bâtiment dans le style du xvi^e siècle, restauré sans doute plus tard selon l'architecture lourde du petit château de Chantilly.

Quand on a vu les offices et les cuisines, l'escalier suspendu du temps de Henri vous conduit aux vastes appartements des premières galeries, — grands appartements et petits appartements donnant sur les bois. Quelques peintures enchâssées, le grand Condé à cheval et des vues de la forêt, voilà tout ce que j'ai remarqué. Dans une salle basse, on voit un portrait de Henri IV à trente-cinq ans.

C'est l'époque de Gabrielle, — et probablement ce château a été témoin de leurs amours. — Ce prince, qui, au fond, m'est peu sympathique, demeura longtemps à Senlis, surtout dans la première époque du siège, et l'on y voit, au-dessus de la porte de la mairie et des trois mots : *liberté, égalité, fraternité*, son portrait en bronze avec une devise gravée, dans laquelle il est dit que son premier bonheur fut à Senlis, — en 1590. — Ce n'est pourtant pas là que Voltaire a placé la scène principale, imitée de l'Arioste, de ses amours avec Gabrielle d'Estrées.

C'était le fils du garde qui nous faisait voir le chà-

teau, — abandonné depuis longtemps. — C'est un homme qui, sans être lettré, comprend le respect que l'on doit aux antiquités. Il nous fit voir dans une des salles un *moine* qu'il avait découvert dans les ruines. A voir ce squelette couché dans une auge de pierre, j'imaginai que ce n'était pas un moine, mais un guerrier celte ou franc couché, selon l'usage, — avec le visage tourné vers l'Orient, dans cette localité où les noms d'Erman ou d'Armen¹ sont communs dans le voisinage, sans parler même d'Ermenonville, située près de là, — et qu'on appelle dans le pays Arme-Nonville ou Nonval, qui est le terme ancien.

Pendant que j'en faisais l'observation à Sylvain, nous nous dirigions vers les ruines. Un passant vint dire au fils du garde qu'un cygne venait de se laisser tomber dans un fossé. — Va le chercher. — Merci!... pour qu'il me donne un mauvais coup!

Sylvain fit cette observation qu'un cygne n'était pas bien redoutable.

— Messieurs, dit le fils du garde, j'ai vu un cygne casser la jambe à un homme d'un coup d'aile.

Sylvain réfléchit et ne répondit pas.

Le pâté des ruines principales forme les restes de l'ancienne abbaye, bâtie probablement vers l'époque de Charles VII, dans le style du gothique fleuri, sur des voûtes carlovingiennes aux piliers lourds, qui recouvrent les tombeaux. Le cloître n'a laissé qu'une

1. Hermann, Arminius ou peut-être Hermès.

longue galerie d'ogives qui relie l'abbaye à un premier monument, où l'on distingue encore des colonnes byzantines taillées à l'époque de Charles le Gros et engagées dans de lourdes murailles du xvi^e siècle.

— On veut, nous dit le fils du garde, abattre le mur du cloître pour que, du château, l'on puisse avoir une vue sur les étangs. C'est un conseil qui a été donné à madame.

— Il faut conseiller, dis-je, à votre dame de faire ouvrir seulement les arcs des ogives qu'on a remplis de maçonnerie, et alors la galerie se découpera sur les étangs, ce qui sera beaucoup plus gracieux.

Il a promis de s'en souvenir.

La suite des ruines amenait encore une tour et une chapelle. Nous montâmes à la tour. De là, l'on distinguait toute la vallée, coupée d'étangs et de rivières, avec les longs espaces dénudés qu'on appelle le désert d'Ermenonville, et qui n'offrent que des grès de teinte grise, entremêlés de pins maigres et de bruyères.

Des carrières rougeâtres se dessinaient encore çà et là à travers les bois effeuillés et ravivaient la teinte verdâtre des plaines et des forêts, — où les bouleaux blancs, les troncs tapissés de lierre et les dernières feuilles d'automne se détachaient encore sur les masses rougeâtres des bois encadrés des teintes bleuâtres de l'horizon.

Nous redescendîmes pour voir la chapelle; c'est

une merveille d'architecture. L'élançement des piliers et des nervures, l'ornement sobre et fin des détails révélaient l'époque intermédiaire entre le gothique fleuri et la renaissance. Mais, une fois entrés, nous admirâmes les peintures, — qui m'ont semblé être de cette dernière époque.

— Vous allez voir des saintes un peu décolletées, nous dit le fils du garde. En effet, on distinguait une sorte de Gloire peinte en fresque du côté de la porte, parfaitement conservée, malgré ses couleurs pâlies, sauf la partie inférieure, couverte de peintures à la détrempe, mais qu'il ne sera pas difficile de restaurer.

Les bons moines de Châalis auraient voulu supprimer quelques nudités trop voyantes du *style Médicis*. — En effet, tous ces anges et toutes ces saintes faisaient l'effet d'amours et de nymphes aux gorges et aux cuisses nues. L'abside de la chapelle offre, dans les intervalles de ses nervures, d'autres figures mieux conservées encore et du style allégorique usité postérieurement à Louis XII. En nous retournant pour sortir, nous remarquâmes, au-dessus de la porte, des armoiries qui devaient indiquer l'époque des dernières ornementsations*.

Il nous fut difficile de distinguer les détails de l'écusson écartelé, qui avait été repeint postérieurement en bleu et en blanc. Au 1 et au 4, c'étaient d'abord des oiseaux que le fils du garde appelait des cygnes, — disposés par 2 et 1 ; — mais ce n'étaient pas des cygnes.

Sont-ce des aigles éployées, des merlettes ou des alérions, ou des ailettes attachées à des foudres?

Au 2 et au 3, ce sont des fers de lance ou des fleurs de lis, ce qui est la même chose. Un chapeau de cardinal recouvrait l'écusson et laissait tomber des deux côtés ses résilles triangulaires ornées de glands; mais, n'en pouvant compter les rangées parce que la pierre était fruste, nous ignorions si ce n'était pas un chapeau d'abbé.

Je n'ai pas de livres ici : mais il me semble que ce sont là les armes du cardinal de Lorraine, écartelées de celles de France. Seraient-ce les armes du cardinal de Lorraine, qui fut proclamé roi dans ce pays, sous le nom de Charles X, ou celles de l'autre cardinal, qui aussi était soutenu par la ligue?...

Je m'y perds, n'étant encore, je le reconnais, qu'un bien faible historien...

ERMENONVILLE*.

En quittant Châalis, il y a encore à traverser quelques bouquets de bois; puis nous entrons dans le désert. Il y a là assez de désert pour que, du centre, on ne voie point d'autre horizon, — pas assez pour qu'en une demi-heure de marche on n'arrive au paysage le plus calme, le plus charmant du monde... une nature suisse, découpée au milieu du bois, par suite de l'idée qu'a eue René de Girardin d'y transplanter l'image du pays dont sa famille était originaire.

Quelques années avant la Révolution, le château d'Ermenonville était le rendez-vous des *illuminés* qui préparaient silencieusement l'avenir. Dans les *soupers* célèbres d'Ermenonville, on a vu successivement le comte de Saint-Germain, Mesmer et Cagliostro, développant, dans des causeries inspirées, des idées et des paradoxes dont l'école dite de Genève hérita plus tard. Je crois bien que M. de Robespierre, le fils du fondateur de la loge écossaise d'Arras, — tout jeune encore, — peut-être encore plus tard Senan-court, Saint-Martin, Dupont de Nemours et Cazotte vinrent exposer, soit dans ce château, soit dans celui de Le Pelletier de Mortfontaine, les idées bizarres qui se proposaient les réformes d'une société vieillie, — laquelle, dans ses modes mêmes, avec cette poudre qui donnait aux plus jeunes fronts un faux air de la vieillesse, — indiquait la nécessité d'une complète transformation.

Saint-Germain appartient à une époque antérieure, mais il est venu là. — C'est lui qui avait fait voir à Louis XV, dans un miroir d'acier, son petit-fils sans tête, comme Nostradamus avait fait voir à Marie de Médicis les rois de sa race, — dont le quatrième était également décapité.

Ceci est de l'enfantillage. Ce qui relève les mystiques, c'est le détail rapporté par Beaumarchais* (le village de *Beaumarchais* est situé à une lieue d'Ermenonville, — pays de légendes), que les Prussiens, arrivés jusqu'à trente lieues de Paris, se reprièrent

tout à coup d'une manière inattendue, d'après l'effet d'une apparition dont leur roi fut surpris, — et qui lui fit dire : « N'allons pas outre ! », comme en certains cas disaient les chevaliers.

Les *illuminés* français et allemands s'entendaient par des rapports d'affiliation. Les doctrines de Weishaupt et de Jacob Bœhm avaient pénétré chez nous, dans les anciens pays francs et bourguignons, — par l'antique sympathie et les relations séculaires des races de même origine. Le premier ministre du neveu de Frédéric II était lui-même un *illuminé*. — Beaumarchais suppose qu'à Verdun, sous couleur d'une séance de magnétisme, on fit apparaître devant Frédéric-Guillaume son oncle, qui lui aurait dit : « Retourne ! » — comme le fit un fantôme à Charles VI.

Ces données bizarres confondent l'imagination ; — seulement Beaumarchais, qui était un sceptique, a prétendu que, pour cette scène de fantasmagorie, on fit venir de Paris l'acteur Fleury, qui avait joué précédemment aux Français le rôle de Frédéric II, — et qui aurait ainsi fait illusion au roi de Prusse, — lequel depuis se retira, comme on sait, de la confédération des rois ligués contre la France.

Un détail plus important à recueillir, c'est que le général prussien qui, dans nos désastres de la Restauration, prit possession du pays, — ayant appris que la tombe de Jean-Jacques Rousseau se trouvait à Ermenonville, exempta toute la contrée, depuis Com-

piègne, des charges de l'occupation militaire. — C'était, je crois, le prince d'Anhalt : — souvenons-nous au besoin de ce trait.

Rousseau n'a séjourné que peu de temps à Ermenonville. S'il y a accepté un asile, — c'est que, depuis longtemps, dans les promenades qu'il faisait en partant de l'*Ermitage* de Montmorency, il avait reconnu que cette contrée présentait à un herboriseur des variétés de plantes remarquables dues à la variété des terrains.

Nous sommes allés descendre à l'auberge de la Croix-Blanche, où il demeura lui-même quelque temps à son arrivée. Ensuite, il logea encore de l'autre côté du château, dans une maison occupée aujourd'hui par un épicier. — M. René de Girardin* lui offrit un pavillon inoccupé, faisant face à un autre pavillon qu'occupait le concierge du château. — Ce fut là qu'il mourut.

En nous levant, nous allâmes parcourir les bois encore enveloppés des brouillards d'automne, — que peu à peu nous vîmes se dissoudre, en laissant reparaître le miroir azuré des lacs ; — j'ai vu de pareils effets de perspective sur des tabatières du temps... — l'île des Peupliers, au delà des bassins qui surmontent une grotte factice, sur laquelle l'eau tombe, — quand elle tombe... — Sa description pourrait se lire dans les idylles de Gessner.

Les rochers qu'on rencontre en parcourant les bois sont couverts d'inscriptions poétiques. Ici :

Sa masse indestructible a fatigué le temps.

Ailleurs :

Ce lieu sert de théâtre aux courses valeureuses
Qui signalent du cerf les fureurs amoureuses.

Ou encore, avec un bas-relief représentant des
druides qui coupent le *gui* :

Tels furent nos aïeux dans leurs bois solitaires !

Ces vers ronflants me semblent être de Roucher...
— Delille les aurait faits moins solides.

M. René de Girardin faisait aussi des vers. —
C'était en outre un homme de bien. Je pense qu'on
lui doit les vers suivants, sculptés sur une fontaine
d'un endroit voisin, que surmontaient un Neptune
et une Amphitrite, — légèrement *décolletés*, comme
les anges et les saints de Châalis :

Des bords fleuris où j'aimais à répandre
Le plus pur cristal de mes eaux,
Passant, je viens ici me rendre
Aux désirs, aux besoins de l'homme et des troupeaux.
En puisant les trésors de mon urne féconde,
Songe que tu les dois à des soins bienfaisants
Puissé-je n'abreuver du tribut de mes ondes
Que des mortels paisibles et contents !

Je ne m'arrête pas à la forme des vers ; — c'est la
pensée d'un honnête homme que j'admire. — L'in-
fluence de son séjour est profondément sentie dans
le pays. Là, ce sont des salles de danse, — où l'on
remarque encore le *banc des vieillards* ; là, des tirs à
l'arc, avec la tribune d'où l'on distribuait les prix...
Au bord des eaux, des temples ronds, à colonnes de

marbre, consacrés soit à Vénus génitrice, soit à Hermès consolateur. — Toute cette mythologie avait alors un sens philosophique et profond.

La tombe de Rousseau est restée telle qu'elle était, avec sa forme antique et simple, et les peupliers, effeuillés, accompagnent encore d'une manière pittoresque le monument, qui se reflète dans les eaux dormantes de l'étang. Seulement, la barque qui y conduisait les visiteurs est aujourd'hui submergée. Les cygnes, je ne sais pourquoi, au lieu de nager gracieusement autour de l'île, préfèrent se baigner dans un ruisseau d'eau vive, qui coule, dans un rebord, entre des saules aux branches rougeâtres, et qui aboutit à un lavoir situé devant le château.

Nous sommes revenus au château. — C'est encore un bâtiment de l'époque de Henri IV, refait vers Louis XIV, et construit probablement sur des ruines antérieures, — car on a conservé une tour crénelée qui jure avec le reste, et les fondements massifs sont entourés d'eau, avec des poternes et des restes de pont-levis.

Le concierge ne nous a pas permis de visiter les appartements, parce que les maîtres y résidaient. — Les artistes ont plus de bonheur dans les châteaux princiers, dont les hôtes sentent qu'après tout ils doivent quelque chose à la nation.

On nous laissa seulement parcourir les bords du grand lac, dont la vue, à gauche, est dominée par la tour dite de Gabrielle, reste d'un ancien château.

Un paysan qui nous accompagnait nous dit : « Voici la tour où était enfermée la belle Gabrielle... Tous les soirs, Rousseau venait pincer de la guitare sous sa fenêtre, et le roi, qui était jaloux, le guettait souvent, et a fini par le faire mourir. »

Voilà pourtant comment se forment les légendes. Dans quelques centaines d'années, on croira cela. — Henri IV, Gabrielle et Rousseau sont les grands souvenirs du pays. On a confondu déjà, — à deux cents ans d'intervalle, — les deux souvenirs, et Rousseau devient peu à peu le contemporain d'Henri IV. Comme la population l'aime, elle suppose que le roi a été jaloux de lui et trahi par sa maîtresse — en faveur de l'homme sympathique aux races souffrantes. Le sentiment qui a dicté cette pensée est peut-être plus vrai qu'on ne croit. — Rousseau, qui a refusé cent louis de madame de Pompadour, — a ruiné profondément l'édifice royal fondé par Henri. Tout a croulé. — Son image immortelle demeure debout sur les ruines.

Quant à ses chansons, dont nous avons vu les dernières à Compiègne, elles célébraient d'autres que Gabrielle. Mais le type de la beauté n'est-il pas éternel comme le génie?

En sortant du parc, nous nous sommes dirigés vers l'église, située sur la hauteur. Elle est fort ancienne, mais moins remarquable que la plupart de celles du pays. Le cimetière était ouvert; nous y avons vu principalement le tombeau de de Vic, —

ancien compagnon d'armes de Henri IV, — qui lui avait fait présent du domaine d'Ermenonville. C'est un tombeau de famille dont la légende s'arrête à un abbé. — Il reste ensuite des filles qui s'unissent à des bourgeois. — Tel a été le sort de la plupart des anciennes maisons. Deux tombes plates d'abbés, très vieilles, dont il est difficile de déchiffrer les légendes, se voient encore près de la terrasse. Puis, près d'une allée, une pierre simple sur laquelle on trouve inscrit : Ci-git *Almazor*. Est-ce un fou? — est-ce un laquais? — est-ce un chien? La pierre ne dit rien de plus.

Du haut de la terrasse du cimetière, la vue s'étend sur la plus belle partie de la contrée; les eaux miroitent à travers les grands arbres roux, les pins et les chênes verts. Les grès du désert prennent à gauche un aspect druidique. La tombe de Rousseau se dessine à droite, et, plus loin, sur le bord, le temple de marbre d'une déesse absente, — qui doit être la Vérité.

Ce dut être un beau jour que celui où une députation, envoyée par l'Assemblée nationale, vint chercher les cendres du philosophe pour les transporter au Panthéon. — Lorsqu'on parcourt le village, on est étonné de la fraîcheur et de la grâce des petites filles; — avec leurs grands chapeaux de paille, elles ont l'air de Suissesses... Les idées sur l'éducation de l'auteur d'*Émile* semblent avoir été suivies; les exercices de force et d'adresse, la danse, les travaux

de précision, encouragés par des fondations diverses, ont donné sans doute à cette jeunesse la santé, la vigueur et l'intelligence des choses utiles.

VER*.

J'aime beaucoup cette chaussée, — dont j'avais conservé un souvenir d'enfance, — et qui, passant devant le château, rejoint les deux parties du village, ayant quatre tours basses à ses deux extrémités.

Sylvain me dit :

— Nous avons vu la tombe de Rousseau ; il faudrait maintenant gagner Dammartin. Nous allons nous informer du chemin aux laveuses qui travaillent devant le château.

— Allez tout droit par la route à gauche, nous dirent-elles, ou également par la droite... Vous arriverez, soit à *Ver*, soit à *Ève*, — vous passerez par *Othis*, et, en deux heures de marche, vous serez à Dammartin.

Ces jeunes filles fallacieuses nous firent faire une route bien étrange ; — il faut ajouter qu'il pleuvait.

— Les premiers que nous rencontrerons dans le bois, dit Sylvain (avec plus de raison que de français), nous les consulterons encore...

La route était fort dégradée, avec des ornières pleines d'eau, qu'il fallait éviter en marchant sur les gazons. D'énormes chardons, qui nous venaient

à la poitrine, — chardons à demi gelés, mais encore vivaces, nous arrêtaient quelquefois.

Ayant fait une lieue, nous comprîmes que, ne voyant ni *Ver*, ni *Ève*, ni *Othis*, ni seulement la plaine, nous pouvions nous être fourvoyés.

Une éclaircie se manifesta tout à coup à notre droite, — quelqu'une de ces coupes sombres qui éclaireissent singulièrement les forêts...

Nous aperçûmes une hutte fortement construite en branches réchampies de terre, avec un toit de chaume tout à fait primitif. Un bûcheron fumait sa pipe devant la porte.

— Pour aller à Ver?...

— Vous en êtes bien loin... En suivant la route, vous arriverez à Montaby.

— Nous demandons Ver ou Ève...

— Eh bien! vous allez retourner... vous ferez une demi-lieue (on peut traduire cela, si l'on veut, en mètres, à cause de la loi), puis, arrivés à la place où l'on tire l'arc, vous prendrez à droite. Vous sortirez des bois, vous trouverez la plaine, et ensuite *tout le monde* vous indiquera Ver.

Nous avons retrouvé la place du tir, avec sa tribune et son hémicycle destiné aux sept vieillards. Puis nous nous sommes engagés dans un sentier, qui doit être fort beau quand les arbres sont verts. Nous chantions encore, pour aider la marche et peupler la solitude, une chanson du pays, qui a dû bien des fois réjouir les compagnons :

Après ma journée faite... — Je m'en fus promener!

— En mon chemin rencontre — Une fille à mon gré. — Je la pris par sa main blanche... — Dans les bois, je l'ai menée.

Quand elle fut dans les bois... — Elle se mit à pleurer. — « Ah! qu'avez-vous la belle?... — Qu'avez-vous à pleurer? » — « Je pleure mon innocence... — Que vous me l'allez ôter! »

« Ne pleurez pas tant, la belle... — Je vous la laisserai. » — Je la pris par sa main blanche, — Dans les champs je l'ai menée. — Quand elle fut dans les champs... — Elle se mit à chanter.

« Ah! qu'avez-vous, la belle? — Qu'avez-vous à chanter? » — « Je chante votre bêtise — De me laisser aller : — Quand on tenait la poule, — Il fallait la plumer », etc.

La route se prolongeait comme le diable, et l'on ne sait trop jusqu'où le diable se prolonge. — Sylvain m'apprit encore une fort jolie chanson, qui remonte évidemment à l'époque de la Régence :

Y avait dix filles dans un pré, — Toutes les dix à marier, — Y avait Dine, — Y avait Chine, — Y avait Suzette et Martine. — Ah! ah! Catherinette et Catherina!

Y avait la jeune Lison, — La comtesse de Montbazon, — Y avait Madeleine, — Et puis la Dumaine!

Vous voyez, mon ami, que c'est là une chanson qu'il est bien difficile de faire rentrer dans les règles de la prosodie.

Toutes les dix à marier. — Le fils du roi vint à passer, — R'garda Dine, — R'garda Chine, — R'garda Suzette et Martine. — Ah! ah! Cath'rinette et Cath'rina!

R'garda la jeune Lison, — La comtesse de Montbazon, — R'garda Madeleine, — Sourit à la Dumaine.

La suite est la répétition de tous ces noms et l'augmentation progressive des galanteries de la fin.

« Puis il nous a saluées. — Salut, Dine, — Salut, Chine, etc. — Sourire à la Dumaine.

« Et puis il nous a donné — Bague à Dine, — Bague à Chine, etc., — Diamant à la Dumaine.

« Puis il nous mena souper. — Pomme à Dine, etc., — Diamant à la Dumaine.

« Puis, il nous fallut coucher. — Paille à Dine, paille à Chine, — Bon lit à la Dumaine.

« Puis il nous a renvoyées. — Renvoie Dine, etc., — Garda la Dumaine! »

Quelle folie galante que cette ronde, et qu'il est impossible d'en rendre la grâce à la fois aristocratique et populaire! Heureuse Dumaine! heureux fils du roi! — Louis XV enfant, peut-être.

Au sortir de la forêt, nous nous sommes trouvés dans les terres labourées. Nous emportons beaucoup de notre patrie à la semelle de nos souliers; — mais nous finissons par la rendre plus loin dans les prairies... Enfin, nous sommes arrivés à Ver. — C'est un gros bourg.

L'hôtesse était aimable et sa fille fort avenante, — ayant de beaux cheveux châtons, une figure régulière et douce, et ce *parler* si charmant des pays de brouillard, qui donne aux plus jeunes filles des intonations de *contralto*, par moments.

— Vous voilà, mes enfants, dit l'hôtesse... Eh bien! on va mettre un fagot dans le feu!

— Nous vous demandons à souper, sans indiscretion.

— Voulez-vous, dit l'hôtesse, qu'on vous fasse d'abord une soupe à l'oignon?

— Cela ne peut pas faire de mal; et ensuite?

— Ensuite, il y a aussi *de la chasse*.

Nous vîmes là que nous étions bien tombés.

Le souper terminé, nous avons erré un peu dans le hameau. Tout était sombre, hors une seule maison, ou plutôt une grange, où des éclats de rire bruyants nous appelèrent. Sylvain fut reconnu, et l'on nous invita à prendre place sur un tas de chènevottes. Les uns faisaient du filet, les autres des nasses ou des paniers. — C'est que nous sommes dans un pays de petites rivières et d'étangs. J'entendis là cette chanson :

La belle était assise — Près du ruisseau coulant, —
Et dans l'eau qui frétille — Baignait ses beaux pieds
blancs : — « Allons, ma mie, légèrement. »

Voici encore un couplet en assonances, et vous voyez qu'il est charmant, mais je ne puis vous faire entendre l'air. On dirait un de ceux de Charles d'Orléans, que Perne et Choron nous ont traduits en notation moderne. — Il s'agit dans cette ballade d'un jeune seigneur qui rencontre une paysanne, et qui est parvenu à la séduire. — Sur le bord du ruisseau, tous deux raisonnent sur le sort de l'enfant probable qui sera le résultat de leur amour. — Le seigneur dit :

« En ferons-nous un prêtre, — Ou bien un président? »

On sent bien ici qu'il est impossible de faire autre

chose d'un enfant produit, à cette époque, dans de telles conditions. Mais la jeune fille a du cœur, malgré son imprudence, et, renonçant pour son fils aux avantages d'une position mixte, elle répond :

« Nous n'en ferons un prêtre, — Non plus un président. — Nous lui mettrons la hotte, — Et trois oignons dedans. »

« Il s'en ira criant : Qui veut mes oignons blancs ? »
— « Allons, ma mie, légèrement ! — Légèrement, légèrement ! »

En voilà encore une qui ne sera pas recueillie par le comité des chants nationaux, et cependant qu'elle est jolie ! Elle peint même les mœurs d'une époque. — Il n'en est pas de même de celle-ci, qui ne décrit que des mœurs générales :

Ah ! qu'y fait donc bon ! — Qu'y fait donc bon — Garder les vaches — Dans l'pâquis aux bœufs, — Quand on est deux. — Quand on est quatre, — On s'embarrasse. — Quand on est deux, — Ça vaut bien mieux !

Qu'elle est nature, celle-là, et que c'est bien la chanson d'un berger !... Mais on la connaît par les Mémoires de Dumas ; — c'est, en effet, une chanson des environs de Villers-Cotterets, où il a été élevé.

Citons pourtant les vers que dit le berger à la jeune Isabeau :

« Ton p'tit mollet rond — Passe sous ton jupon... — T'as quinze ans passés. — On le voit bien assez ! »

C'est de l'idylle antique, et l'air est charmant*.

Dans les veillées, on mêle les récits aux chansons. Sylvain eut du succès avec le suivant qui fit surtout plaisir aux vanniers :

« Il y avait dans la province du Valois, auprès des bois de Villers-Cotterets, un petit garçon et une petite fille qui se rencontraient de temps en temps sur les bords des petites rivières du pays : l'un, obligé par un bûcheron, nommé Tord-Chêne, qui était son oncle, d'aller ramasser du bois mort ; l'autre, envoyée par ses parents pour saisir de petites anguilles que la baisse des eaux permet d'entrevoir dans la vase en certaines saisons. Elle devait encore, faute de mieux, atteindre entre les pierres les écrevisses, très nombreuses en quelques endroits.

« Mais la pauvre petite fille, toujours courbée et les pieds dans l'eau, était si compatissante pour les souffrances des animaux, que, le plus souvent, voyant les contorsions des poissons qu'elle tirait de la rivière, elle les y remettait et ne rapportait guère que les écrevisses, qui souvent lui pinçaient les doigts jusqu'au sang, et pour lesquelles elle devenait alors moins indulgente.

« Le petit garçon, de son côté, faisant des fagots de bois mort et des bottes de bruyères, se voyait exposé souvent aux reproches de Tord-Chêne, soit parce qu'il n'en avait pas assez rapporté, soit parce qu'il s'était trop occupé à causer avec la petite pêcheuse.

« Il y avait un certain jour dans la semaine où ces

deux enfants ne se rencontraient jamais... Le même, sans doute, où la fée Mélusine se changeait en poisson et où les princesses de l'Edda se transformaient en cygnes.

« Le lendemain d'un de ces jours-là, le petit bûcheron dit à la pêcheuse :

« — Te souviens-tu qu'hier je t'ai vue passer là-bas dans les eaux de Challepont, avec tous les poissons qui te faisaient cortège... jusqu'aux carpes et aux brochets ; et tu étais toi-même un beau poisson rouge, avec les côtés tout reluisants d'écailles en or ?

« — Je m'en souviens bien, dit la petite fille, puisque je t'ai vu, toi, qui étais sur le bord de l'eau, et que tu ressemblais à un beau chêne vert, dont les branches d'en haut étaient d'or fin, et que tous les arbres du bois se courbaient jusqu'à terre en te saluant.

« — C'est vrai, dit le petit garçon, j'ai rêvé cela.

« — Et moi aussi, j'ai rêvé ce que tu m'as dit ; mais comment nous sommes-nous rencontrés tous deux dans le rêve?...

« En ce moment, l'entretien fut interrompu par l'apparition de Tord-Chêne, qui frappa le petit avec un gros gourdin, en lui reprochant de n'avoir pas seulement lié encore un fagot.

« — Et puis, ajouta-t-il, est-ce que je ne t'ai pas recommandé de tordre les branches qui cèdent facilement et de les ajouter à tes fagots ?

« — C'est que, dit le petit, le garde me mettrait

en prison, s'il trouvait dans mes fagots du bois vivant... et puis, quand j'ai voulu le faire, comme vous me l'aviez dit, j'entendais l'arbre qui se plaignait!

« — C'est comme moi, dit la petite fille, quand j'emporte des poissons dans mon panier, je les entends qui chantent si tristement, que je les rejette dans l'eau... Alors, on me bat chez nous.

« — Tais-toi, petite masque! dit Tord-Chêne, qui paraissait animé par la boisson, tu déranges mon neveu de son travail. Je te connais bien avec tes dents pointues, couleur de perle... Tu es la reine des poissons! Mais je saurai bien te prendre à un certain jour de la semaine, et tu périras dans l'osier... dans l'osier!

« Les menaces que Tord-Chêne avait faites dans son ivresse ne tardèrent point à s'accomplir. La petite fille se trouva pêchée sous la forme de poisson rouge, que le destin l'obligeait à prendre à de certains jours. Heureusement, lorsque Tord-Chêne voulut, en se faisant aider de son neveu, tirer de l'eau la nasse d'osier, ce dernier reconnut le beau poisson rouge à écailles d'or, qu'il avait vu en rêve, comme étant la transformation accidentelle de la petite pêcheuse.

« Il osa la défendre contre Tord-Chêne et le frappa même de sa galoche. Ce dernier, furieux, le prit par les cheveux, cherchant à le renverser; mais il s'étonna de trouver une grande résistance : c'est que l'enfant tenait des pieds à la terre avec tant de force, que son

oncle ne pouvait venir à bout de le renverser ou de l'emporter, et le faisait en vain virer dans tous les sens.

« Au moment où la résistance de l'enfant allait se trouver vaincue, les arbres de la forêt frémirent d'un bruit sourd; les branches agitées laissèrent siffler les vents, et la tempête fit reculer Tord-Chêne, qui se retira dans sa cabane de bûcheron.

« Il en sortit bientôt menaçant, terrible et transfiguré comme un fils d'Odin; dans sa main, brillait cette hache scandinave qui menace les arbres, pareille au marteau de Thor brisant les rochers.

« Le jeune prince des forêts, victime de Tord-Chêne, — son oncle, usurpateur, — savait déjà quel était son rang, qu'on voulait lui cacher. Les arbres le protégeaient, mais seulement par leur masse et leur résistance passive...

« En vain, les broussailles et les bourgeons s'entrelaçaient de tous côtés pour arrêter les pas de Tord-Chêne; celui-ci avait appelé ses bûcherons et se traçait un chemin à travers ces obstacles. Déjà plusieurs arbres, autrefois sacrés, du temps des vieux druides, étaient tombés sous les haches et les cognées.

« Heureusement, la reine des poissons n'avait pas perdu de temps. Elle était allée se jeter aux pieds de la Marne, de l'Aisne et de l'Oise, les trois grandes rivières voisines, leur représentant que, si l'on n'arrêtait pas les projets de Tord-Chêne et de ses compagnons, les forêts, trop éclaircies, n'arrêteraient

plus les vapeurs qui produisent les pluies, et qui fournissent l'eau aux ruisseaux, aux rivières et aux étangs; que les sources elles-mêmes seraient taries et ne feraient plus jaillir l'eau nécessaire à alimenter les rivières; sans compter que tous les poissons se verraient détruits en très peu de temps, ainsi que les bêtes sauvages et les oiseaux.

« Les trois grandes rivières prirent là-dessus de tels arrangements, que le sol où Tord-Chêne, avec ses terribles bûcherons, travaillait à la destruction des arbres, — sans toutefois avoir pu atteindre encore le jeune prince des forêts, — fut entièrement noyé par une immense inondation, qui ne se retira qu'après la destruction entière des agresseurs.

« Ce fut alors que le prince des forêts et la reine des poissons purent de nouveau reprendre leurs innocents entretiens.

« Ce n'étaient plus un petit bûcheron et une petite pêcheuse, — mais un sylphe et une ondine, lesquels, plus tard, furent unis légitimement. »

Je ne fais que rédiger cette jolie légende, et je regrette de n'être pas resté assez longtemps dans le pays pour en écouter d'autres. Il est temps, d'ailleurs, de mettre fin à ce vagabondage poétique, que nous reprendrons plus tard sur un autre terrain*.



MES PRISONS*

SAINTE-PÉLAGIE EN 1832.

Ces souvenirs ne réussiront jamais à faire de moi un Silvio Pellico, pas même un Magalon*... Peut-être encore ai-je moins pourri dans les cachots que bien des gardes nationaux littéraires de mes amis; cependant j'ai eu le privilège d'émotions plus variées; j'ai secoué plus de chaînes, j'ai vu filtrer le jour à travers plus de grilles; j'ai été un prisonnier plus sérieux, plus considérable; en un mot, si, à cause de *mes prisons*, je ne me suis point posé sur un piédestal héroïque, je puis dire que ce fut pure modestie de ma part.

L'aventure remonte à quelques années; les *Mémoires de M. Gisquet** viennent de préciser l'époque dans mon souvenir; cela se rattache d'ailleurs à des circonstances fort connues; c'était dans un certain hiver où quelques artistes et poètes s'étaient mis à parodier les soupers et les nuits de la Régence. On avait la prétention de s'enivrer au cabaret; on était raffiné, truand et talon rouge tout à la fois. Et ce qu'il y avait de plus réel dans cette réaction vers les

vieilles mœurs de la jeunesse française, c'était, non le talon rouge, mais le cabaret et l'orgie; c'était le vin de la barrière bu dans des crânes en chantant la ronde de *Lucrèce Borgia*; au total, peu de filles enlevées, moins encore de bourgeois battus; et quant au guet, formulé par des gardes municipaux et des sergents de ville, loin de se laisser *charger* de coups de bâtons et d'épées, il comprenait assez mal la couleur d'une époque illustre, pour mettre parfois les soupeurs au violon, en qualité de simples tapageurs nocturnes.

C'est ce qui arriva à quelques amis et à moi, un certain soir où la ville était en rumeur par des motifs politiques que nous ignorions profondément*; nous traversions l'émeute en chantant et en raillant, comme les épicuriens d'Alexandrie (du moins nous nous en flattions). Un instant après, les rues voisines étaient cernées, et, du sein d'une foule immense, composée, comme toujours, en majorité de simples curieux, on extrayait les plus barbus et les plus chevelus, d'après un renseignement fallacieux qui, à cette époque, amenait souvent de pareilles erreurs.

Je ne peindrai pas les douleurs d'une nuit passée *au violon*; à l'âge que j'avais alors, on dort parfaitement sur la planche inclinée de ces sortes de lieux; le réveil est plus pénible. On nous avait divisés; nous étions trois sous la même clef au corps de garde de la place du Palais-Royal. Le *violon* de ce poste est un véritable cachot, et je ne conseille à personne

de se faire arrêter de ce côté. Après avoir probablement dormi plusieurs heures, nous nous réveillâmes au bruit qui se faisait dans le corps de garde; du reste, nous ne savions s'il était jour ou nuit.

Nous commençâmes par appeler; on nous enjoignit de nous tenir tranquilles. Nous demandions d'abord à sortir, puis à déjeuner, puis à fumer quelques cigares : refus sur tous ces points; ensuite, personne ne songea plus à nous; alors, nous agitions la porte, nous frappons sur les planches, nous faisons rendre au *violon* toute l'harmonie qui lui est propre; ce fut de quoi nous fatiguer une heure; le jour ne venait pas encore; enfin, quelques heures après, vers midi probablement, l'ombre à peine perceptible d'une certaine lueur se projeta sur le plafond et s'y promena dès lors comme une aiguille de pendule. Nous regrettâmes le sort des prisonniers célèbres, qui avaient pu du moins élever une fleur ou apprivoiser une araignée; le donjon de Fouquet, les plombs de Casanova nous revinrent longuement en mémoire; puis, comme nous étions privés de toute nourriture, il fallut nous arrêter au supplice d'Ugolin... Vers quatre heures, nous entendîmes un bruit actif de verres et de fourchettes : c'étaient les municipaux qui dînaient.

Je regretterais de prolonger ce journal d'impressions fort vulgaires, partagées par tant d'ivrognes, de tapageurs ou de cochers en contravention; après dix-huit heures de violon, nous sommes conduits

devant un commissaire, qui nous envoie à la Préfecture, toujours sous le poids des mêmes préventions. Dès lors, notre position prenait du moins de l'intérêt. Nous pouvions écrire aux journaux, faire appel à l'opinion, nous plaindre amèrement d'être traités en criminels ; mais nous préférâmes prendre bien les choses et profiter gaiement de cette occasion d'étudier des détails nouveaux pour nous. Malheureusement, nous eûmes la faiblesse de nous faire mettre à la *pistole*, au lieu de partager la salle commune, ce qui ôte beaucoup à la valeur de nos observations.

La *pistole* se compose de petites chambres fort propres à un ou deux lits, où le concierge fournit tout ce qu'on demande, comme à la prison de la garde nationale ; le plancher est en dalles, les murs sont couverts de dessins et d'inscriptions ; on boit, on lit et on fume ; la situation est donc fort supportable.

Vers midi, le concierge nous demanda si nous voulions *passer avec la société*, pendant qu'on ferait* le service. Cette proposition n'était que dans le but de nous distraire, car nous pouvions simplement attendre dans une autre chambre. La *société*, c'étaient les voleurs.

Nous entrâmes dans une vaste salle garnie de bancs et de tables ; cela ressemblait simplement à un cabaret de bas étage. On nous fit voir près du poêle un homme en redingote verte qu'on nous dit

être le célèbre Fossard, arrêté pour le vol des médailles de la Bibliothèque*.

C'était une figure assez farouche et renfrognée, des cheveux grisonnants, un œil hypocrite. Un de mes compagnons se mit à causer avec lui. Il crut pouvoir le plaindre d'être une *haute intelligence*, mal dirigée peut-être; il émit une foule d'idées sociales et de paradoxes de l'époque, lui trouva un front de génie* et lui demanda la permission de lui tâter la tête, pour en examiner* les bosses phrénologiques.

Là-dessus, M. Fossard se fâcha très vertement, s'écriant qu'il n'était nullement un homme d'intelligence, mais un bijoutier fort honorable et fort connu dans son quartier, arrêté par erreur; qu'il n'y avait que des mouchards qui pussent l'interroger comme on le faisait.

« Apprenez, monsieur, dit un voisin à notre camarade, qu'il ne se trouve que d'honnêtes gens ici. »

Nous nous hâtâmes d'excuser et d'expliquer la sollicitude d'artiste de notre ami, qui, pour dissiper la malveillance naissante, se mit à dessiner un superbe Napoléon sur le mur; on le reconnut aussitôt pour un peintre fort distingué.

En rentrant dans nos cellules, nous apprîmes du concierge que le Fossard auquel nous avions parlé n'était pas le forçat célèbre par Vidocq, mais son frère, arrêté en même temps que lui.

Quelques heures après, nous comparûmes devant un juge d'instruction, qui envoya deux d'entre nous

à Sainte-Pélagie, sous la prévention de complot contre l'État. Il s'agissait alors, autant que je puis m'en souvenir, du célèbre complot de la rue des Prouvaires, auquel on avait rattaché notre pauvre souper par je ne sais quels fils très embrouillés.

A cette époque, Sainte-Pélagie offrait trois grandes divisions complètement séparées. Les détenus politiques occupaient la plus belle partie de la prison. Une cour très vaste, entourée de grilles et de galeries couvertes, servait toute la journée à la promenade et à la circulation. Il y avait le quartier des carlistes et le quartier des républicains. Beaucoup d'illustrations des deux partis se trouvaient alors sous les verrous. Les gérants de journaux, destinés à rester longtemps prisonniers, avaient tous obtenu de fort jolies chambres. Ceux du *National*, de la *Tribune* et de la *Révolution* étaient les mieux logés dans le pavillon de droite. La *Gazette* et la *Quotidienne* habitaient le pavillon de gauche, au-dessus du *chauffoir* public.

Je viens de citer l'aristocratie de la prison; les détenus non journalistes, mais payant la pistole, étaient répartis en plusieurs chambrées de sept à huit personnes; on avait égard, dans ces divisions, non seulement aux opinions prononcées, mais même aux nuances. Il y avait plusieurs chambrées de républicains, parmi lesquels on distinguait rigoureusement les unitaires, les fédéralistes, et même les socialistes, peu nombreux encore. Les bonapartistes, qui avaient pour journal la *Révolution de 1830*,

éteinte depuis, étaient aussi représentés ; les combattants carlistes de la Vendée et les conspirateurs de la rue des Prouvaires ne le cédaient guère en nombre aux républicains ; de plus, il y avait tout un vaste dortoir rempli des malheureux Suisses arrêtés en Vendée et constituant la *plèbe* du parti légitimiste. Celle des divers partis populaires, le résidu de tant d'émeutes et de tant de complots d'alors, composait encore la partie la plus nombreuse et la plus turbulente de la prison ; mais, toutefois, il était merveilleux de voir l'ordre parfait et même l'union qui régnaient entre tous ces prisonniers de diverses origines ; jamais une dispute, jamais une parole hostile et railleuse ; les légitimistes chantaient *O Richard* ou *Vive Henri IV* d'un côté, les républicains répondaient avec la *Marseillaise* ou le *Chant du Départ* ; mais cela sans trouble, sans affectation, sans inimitié, et comme les apôtres de deux religions opprimées qui protestent chacune devant leur autel.

J'étais arrivé fort tard à Sainte-Pélagie, et l'on ne pouvait me donner place à la pistole que le lendemain. Il me fallut donc coucher dans l'un des dortoirs communs. C'était une vaste galerie qui contenait une quarantaine de lits. J'étais fatigué, ennuyé du bruit qui se faisait dans le chauffoir, où l'on m'avait introduit d'abord, et où j'avais le droit de rester jusqu'à l'heure du couvre-feu ; je préférerai gagner le lit de sangle qu'on m'avait assigné, et où je m'endormis profondément.

L'arrivée de mes camarades de chambrée* ne

tarda pas à me réveiller. Ces messieurs montaient l'escalier en chantant la *Marseillaise* à gorge déployée; on appelait cela *la prière du soir*. Après la *Marseillaise* arrivait naturellement le *Chant du Départ*, puis le *Ça ira*, à la suite duquel j'espérais pouvoir me rendormir en paix; mais j'étais bien loin de compte. Ces braves gens eurent l'idée de compléter la cérémonie par une représentation de la Révolution de juillet. C'était une sorte de pièce de leur composition, une *charade* à grand spectacle, qu'ils exécutaient fort souvent, à ce qu'on m'apprit. On commençait par réunir deux ou trois tables; quelques-uns se dévouaient à représenter* Charles X et ses ministres tenant conseil sur cette scène improvisée; on peut penser avec quel déguisement et quel dialogue. Ensuite venait la prise de l'Hôtel-de-Ville; puis *une soirée de la cour* à Saint-Cloud, le gouvernement provisoire, La Fayette, Laffitte, etc.; chacun avait son rôle et parlait en conséquence. Le bouquet de la représentation était un vaste combat des barricades, pour lequel on avait dû renverser lits et matelas; les traversins de crin, durs comme des bûches, servaient de projectiles. Pour moi, qui m'étais obstiné à garder mon lit, je ne veux point cacher que je reçus quelques éclaboussures de la bataille. Enfin, quand le triomphe fut regardé comme suffisamment décidé, vainqueurs et vaincus se réunirent pour chanter de nouveau la *Marseillaise*, ce qui dura jusqu'à une heure du matin.

En me réveillant, le lendemain, d'un sommeil si

interrompu, j'entendis une voix partir du lit de sangle situé à ma gauche. Cette voix s'adressait à l'habitant du lit de sangle situé à ma droite ; personne encore n'était levé :

« Pierre ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est-il toi qui es de corvée ce matin ?

— Non, ce n'est pas moi ; j'ai fait la chambre hier.

— Eh bien, qui donc ?

— C'est *le nouveau* ; c'est un qui est là, qui dort. »

Il devenait clair que le nouveau c'était moi-même ; je feignis de continuer à dormir ; mais déjà ce n'était plus possible ; tout le monde se levait aux coups d'une cloche et je fus forcé d'en faire autant.

Je songeais tristement à la *corvée* et à l'ennui de travailler pour les représentants du peuple libre ; les inconvénients de l'égalité m'apparaissaient cette fois bien positivement ; mais je ne tardai pas à apprendre que là aussi l'argent était une aristocratie. Mon voisin de droite vint me dire à l'oreille : « Monsieur, si vous voulez, je ferai votre corvée ; cela coûte cinq sous. »

On comprend avec quel plaisir je me rachetai de la charge que m'imposait l'égalité républicaine ; et je me disais, en y songeant, qu'il eût été peut-être moins pénible, en fait de corvée, de faire la chambre d'un roi que celle d'un peuple. Les gens qui ont fait la Jacquerie n'avaient peut-être pas prévu ma position.

Une demi-heure après, un second coup de cloche

nous avertit que toute la prison était rendue à sa liberté intérieure ; c'était, en même temps, le signal de la distribution des vivres : chacun prit une sébile de terre et une cruche, ce qui nous faisait un peu ressembler à l'armée de Gédéon. Dans une galerie inférieure, la distribution était déjà commencée ; elle se faisait à tous les prisonniers sans exception, et se composait d'un pain de munition et d'une cruche d'eau ; après quoi on remplissait les sébiles d'une sorte de bouillon sur lequel flottait un très léger morceau de bœuf ; au fond de ce bouillon limpide, on trouvait encore des gros pois ou des haricots que les prisonniers appelaient des *vestiges*, en raison, sans doute, de leur rareté.

Du reste, la cantine était ouverte au fond de la cour et desservait les trois divisions de Sainte-Pélagie. Seulement, les prisonniers politiques avaient seuls l'avantage de pouvoir y entrer et s'y mettre à table. Deux petites lucarnes suffisaient au service des prisonniers de la dette (qui n'était pas encore à Clichy) et des voleurs, situés dans une aile différente. La communication n'était même pas tout à fait interdite entre ces prisonniers si divers. Quelques lucarnes percées dans le mur servaient à faire passer, d'une prison à l'autre, de l'eau-de-vie, du vin ou des livres. Ainsi, les voleurs manquaient d'eau-de-vie, mais l'un d'eux tenait une sorte de cabinet de lecture ; on échangeait, à l'aide de ficelles, des bouillottes et des romans ; les dettiers envoyaient des

journaux ; on leur rendait leurs politesses en provisions de bouche, dont la section politique était mieux fournie que toute autre.

En effet, le parti légitimiste nourrissait libéralement ses défenseurs. Tous les matins, des montagnes de pâtés, de volailles et de bouteilles s'amoncelaient au parloir de la prison. Les Suisses-Vendéens étaient surtout l'objet de ces attentions et tenaient table ouverte. Je fus invité à prendre part à l'un de ces repas, ou plutôt à ce repas, qui dura tout le temps de mon séjour ; car la plupart des convives restaient à table toute la journée, et sous la table toute la nuit, et l'on pouvait appliquer là ce vers de Victor Hugo :

Toujours, par quelque bout, le festin recommence.

D'ailleurs, les liaisons étaient rapides, et toutes les opinions prenaient part à cette hospitalité, chacun apportant, en outre, ce qu'il pouvait, en comestibles et en vins ; il n'y avait qu'un fort petit nombre de républicains farouches qui se tinssent à part de ces réunions ; encore cherchaient-ils à n'y point mettre d'affectation. Vers le milieu du jour, la grande cour, le *promenoir*, présentait un spectacle fort animé ; quelques bonnets phrygiens indiquaient seuls la nuance la plus prononcée ; du reste, il y avait parfaite liberté de costumes, de paroles et de chants. Cette prison était l'idéal de l'indépendance absolue rêvée par un grand nombre de ces messieurs, et, hor-

mis la faculté de franchir la porte extérieure, ils s'applaudissaient d'y jouir de toutes les libertés et de tous les droits de l'homme et du citoyen.

Cependant, si la liberté régnait avec évidence dans ce petit coin du monde, il n'en était pas de même de l'égalité. Ainsi que je l'ai remarqué déjà, la question d'argent mettait une grande différence dans les positions, comme celle de costume et d'éducation dans les relations et dans les amitiés. Mes anciens camarades de dortoir y étaient si accoutumés, qu'à partir du moment où je fus logé à la pistole, aucun d'entre eux n'osa plus m'adresser la parole ; de même, on ne voyait presque jamais un républicain en redingote se promener ou causer familièrement avec un républicain en veste. J'eus lieu souvent de remarquer que ces derniers s'en apercevaient fort bien, et l'on s'en convaincra par une aventure assez amusante qui arriva pendant mon séjour. L'un des garçons de l'établissement portait un poulet à l'un des gros bonnets du parti, logé dans le pavillon de droite. Il avait en même temps à remettre une bouteille de vin à des ouvriers qui jouaient aux cartes dans le chauffoir. Il entre là, tenant d'une main la bouteille et de l'autre le plat dans une serviette :

« A qui portes-tu cela ? lui dit un gamin de Juillet familier.

— C'est un poulet pour M. M***.

— Tiens ! tiens ! mais cela doit être bon...

— C'est meilleur que ton bouilli et tes *vestiges*, observe un autre.

— Il n'y a pas une patte pour moi? dit l'enfant de Paris... Et il tire un peu une patte qui sortait de la serviette. Par malheur, la patte se détache. On comprend dès lors ce qui dut arriver. Le poulet disparut en un clin d'œil. Le garçon de la cantine se désolait, ne sachant à qui s'en prendre.

— Porte-lui cela, » dit un plaisant de la chambrée.

Il réunit tous les os dans l'assiette et écrivit sur un morceau de papier : « Les républicains ne doivent pas manger de poulet. »

De temps en temps, une grande voiture, dite *panier à salade*, venait chercher quelques-uns des prisonniers qui n'étaient que *prévenus*, et les transportait au Palais de Justice, devant le juge d'instruction. Je dus moi-même y comparaître deux fois. C'était alors une journée entière perdue; car, arrivé à la Préfecture, il fallait attendre son tour dans une grande salle remplie de monde, qu'on appelait, je crois, *la souricière*. Je ne puis m'empêcher de protester ici contre la confusion qui se faisait alors des diverses sortes de détenus. Je pense que cela ne provenait d'ailleurs que d'un encombrement momentané.

Après ma dernière entrevue avec le juge, ma liberté ne dépendait plus que d'une décision de la chambre du conseil. Il fut déclaré qu'il n'y avait lieu à suivre, et dès lors je n'avais plus même à défendre mon innocence. Je dinais fort gaiement avec plusieurs de mes nouveaux amis, lorsque j'entendis crier

mon nom du bas de l'escalier, avec ces mots : *Armes et bagages!* qui signifient : en liberté! La prison m'était devenue si agréable, que je demandai à rester jusqu'au lendemain. Mais il fallait partir. Je voulus, du moins, finir de dîner : cela ne se pouvait pas. Je faillis donner le spectacle d'un prisonnier mis de force à la porte de la prison. Il était cinq heures. L'un des convives me reconduisit jusqu'à la porte, et m'embrassa, me promettant de venir me voir en sortant de prison. Il avait, lui, deux ou trois mois à faire encore. C'était le malheureux Gallois, que je ne revis plus, car il fut tué en duel le lendemain de sa mise en liberté*.

LES NUITS D'OCTOBRE*

PARIS — PANTIN — MEAUX

I.

LE RÉALISME*.

Avec le temps, la passion des grands voyages s'éteint, à moins qu'on n'ait voyagé assez longtemps pour devenir étranger à sa patrie. Le cercle se rétrécit de plus en plus, se rapprochant peu à peu du foyer. — Ne pouvant m'éloigner beaucoup cet automne, j'avais formé le projet d'un simple voyage à Meaux.

Il faut dire que j'ai déjà vu Pontoise.

J'aime assez ces petites villes qui s'écartent d'une dizaine de lieues du centre rayonnant de Paris, planètes modestes. Dix lieues, c'est assez loin pour qu'on ne soit pas tenté de revenir le soir, — pour qu'on soit sûr que la même sonnette ne vous réveillera pas le lendemain, pour qu'on trouve, entre deux jours affairés, une matinée de calme.

Je plains ceux qui, cherchant le silence et la solitude, se réveillent candidement à Asnières.

Lorsque cette idée m'arriva, il était déjà plus de midi. J'ignorais qu'au 1^{er} du mois on avait changé l'heure des départs au chemin de Strasbourg. — Il fallait attendre jusqu'à trois heures et demie.

Je redescends la rue Hauteville. — Je rencontre un flâneur que je n'aurais pas reconnu si je n'eusse été désœuvré, — et qui, après les premiers mots sur la pluie et le beau temps, se met à ouvrir une discussion touchant un point de philosophie. Au milieu de mes arguments en réplique, je manque l'omnibus de trois heures. — C'était sur le boulevard de Montmartre que cela se passait. Le plus simple était d'aller prendre un verre d'absinthe au café Vachette et de dîner ensuite tranquillement chez Désiré et Baurain.

La politique des journaux fut bientôt lue, et je me mis à effeuiller négligemment la *Revue britannique*. L'intérêt de quelques pages, traduites de Charles Dickens, me porta à lire tout l'article intitulé : *la Clef de la rue**.

Qu'ils sont heureux, les Anglais, de pouvoir écrire et lire des chapitres d'observation dénués de tout alliage d'invention romanesque ! A Paris, on nous demanderait que cela fût semé d'anecdotes et d'histoires sentimentales, — se terminant soit par une mort, soit par un mariage. L'intelligence réaliste de nos voisins se contente du vrai absolu.

En effet, le roman rendra-t-il jamais l'effet des combinaisons bizarres de la vie ? Vous inventez

l'homme, — ne sachant pas l'observer. Quels sont les romans préférables aux histoires comiques — ou tragiques d'un journal de tribunaux?

Cicéron critiquait un orateur prolix qui, ayant à dire que son client s'était embarqué, s'exprimait ainsi : « Il se lève, — il s'habille, — il ouvre sa porte, — il met le pied hors du seuil, — il suit à droite la voie Flaminia, — pour gagner la place des Thermes, » etc., etc.

On se demande si ce voyageur arrivera jamais au port, — mais déjà il vous intéresse, et loin de trouver l'avocat prolix, j'aurais exigé le portrait du client, la description de sa maison et la physionomie des rues; j'aurais voulu connaître même l'heure du jour et le temps qu'il faisait. — Mais Cicéron était l'orateur de convention, et l'autre n'était pas assez l'orateur vrai.

II.

MON AMI*.

« Et puis, qu'est-ce que cela prouve? » — comme disait Denis Diderot.

Cela prouve que l'ami dont j'ai fait la rencontre est un de ces *badauds* enracinés que Dickens appellerait *cockneys*, — produits assez communs de notre civilisation et de la capitale. Vous l'aurez aperçu vingt fois, vous êtes son ami, — et il ne vous reconnaît pas. Il marche dans un rêve comme les dieux de

l'Iliade marchaient parfois dans un nuage, — seulement c'est le contraire : vous le voyez et il ne vous voit pas.

Il s'arrêtera une heure à la porte d'un marchand d'oiseaux, cherchant à comprendre leur langage d'après le dictionnaire phonétique laissé par Dupont de Nemours*, — qui a déterminé quinze cents mots dans la langue seule du rossignol.

Pas un cercle entourant quelque chanteur ou quelque marchand de cirage, pas une rixe, pas une bataille de chiens, où il n'arrête sa contemplation distraite. L'escamoteur lui emprunte toujours son mouchoir, qu'il a quelquefois, ou la pièce de cent sols, — qu'il n'a pas toujours.

L'abordez-vous ? le voilà charmé d'obtenir un auditeur à son bavardage, à ses systèmes, à ses interminables dissertations, à ses récits de l'autre monde. Il vous parlera *de omni re scibili et quibusdam aliis*, pendant quatre heures, avec des poumons qui prennent de la force en s'échauffant, — et ne s'arrêtera qu'en s'apercevant que les passants font cercle, ou que les garçons du café font leurs lits. Il attend encore qu'ils éteignent le gaz. Alors, il faut bien partir ; — laissez-le s'enivrer du triomphe qu'il vient d'obtenir, car il a toutes les ressources de la dialectique, et, avec lui, vous n'aurez jamais le dernier mot sur quoi que ce soit. A minuit, tout le monde pense avec terreur à son portier. — Quant à lui-même, il a déjà fait son deuil du sien, et il ira se

promener à quelques lieues, — ou, seulement même*, à Montmartre.

Quelle bonne promenade, en effet, que celle des buttes Montmartre, à minuit, quand les étoiles scintillent et que l'on peut les observer régulièrement au méridien de Louis XIII, près du Moulin de beurre! Un tel homme ne craint pas les voleurs. Ils le connaissent; — non qu'il soit pauvre toujours, quelquefois il est riche; mais ils savent qu'au besoin il saurait jouer du couteau, ou faire le *moulinet à quatre faces*, en s'aidant du premier bâton venu. Pour le chausson, c'est l'élève de Lozès. Il n'ignore que l'escrime, parce qu'il n'aime pas les pointes, — et n'a jamais appris sérieusement le pistolet, parce qu'il croit que les balles ont leurs numéros.

III.

LA NUIT DE MONTMARTRE.

Ce n'est pas qu'il songe à coucher dans les carrières de Montmartre, mais il aura de longues conversations avec les chauffourniers. Il demandera aux carriers des renseignements sur les animaux antédiluviens, s'enquérant des anciens carriers qui furent les compagnons de Cuvier dans ses recherches géologiques. Il s'en trouve encore. Ces hommes abrupts, mais intelligents, écouteront pendant des heures, aux lueurs des fagots qui flambent, l'histoire des monstres dont ils retrouvent encore des débris, et le

tableau des révolutions primitives du globe. — Parfois, un vagabond se réveille et demande du silence, mais on le fait taire aussitôt.

Malheureusement, les grandes carrières sont fermées aujourd'hui. Il y en avait une du côté du Châteauroge*, qui semblait un temple druidique, avec ses hauts piliers soutenant des voûtes carrées. L'œil plongeait dans des profondeurs — d'où l'on tremblait de voir sortir Ésus, ou Thot, ou Cérunnos, les dieux redoutables de nos pères.

Il n'existe plus aujourd'hui que deux carrières habitables du côté de Clignancourt. Mais tout cela est rempli de travailleurs dont la moitié dort pour pouvoir plus tard relayer l'autre. — C'est ainsi que la couleur se perd! — Un voleur sait toujours où coucher : on n'arrêtait en général dans les carrières que d'honnêtes vagabonds qui n'osaient pas demander asile au poste, ou des ivrognes descendus des buttes, qui ne pouvaient se traîner plus loin.

Il y a quelquefois, du côté de Clichy, d'énormes tuyaux de gaz préparés pour servir plus tard, et qu'on laisse en dehors parce qu'ils défient toute tentative d'enlèvement. Ce fut le dernier refuge des vagabonds, après la fermeture des grandes carrières. On finit par les déloger; ils sortaient des tuyaux par séries de cinq ou six. Il suffisait d'attaquer l'un des bouts avec la crosse d'un fusil.

Un commissaire demandait paternellement à l'un d'eux depuis combien de temps il habitait ce gîte.

« Depuis un terme. — Et cela ne vous paraissait pas trop dur? — Pas trop... Et même, vous ne croiriez pas, monsieur le commissaire, le matin, j'étais paresseux au lit. »

J'emprunte à mon ami ces détails sur les nuits de Montmartre. Mais il est bon de songer que, ne pouvant partir, je trouve inutile de rentrer chez moi en costume de voyage. Je serais obligé d'expliquer pourquoi j'ai manqué deux fois les omnibus. — Le premier départ du chemin de fer de Strasbourg n'est qu'à sept heures du matin; — que faire jusque-là?

IV.

CAUSERIE.

Puisque nous sommes *annuités*, dit mon ami, si tu n'as pas sommeil, nous irons souper quelque part. — La *Maison-d'Or*, c'est bien mal composé : des lorettes, des quarts d'agent de change, et les débris de la jeunesse dorée. Aujourd'hui, tout le monde a quarante ans, — ils en ont soixante. Cherchons la jeunesse encore non dorée. Rien ne me blesse comme les mœurs d'un jeune homme dans un homme âgé, à moins qu'il ne soit Brancas — ou Saint-Cricq. Tu n'as jamais connu Saint-Cricq*?

— Au contraire.

—C'est lui qui se faisait de si belles salades au café Anglais, entremêlées de tasses de chocolat. Quelquefois, par distraction, il mêlait le chocolat

avec la salade, cela n'offensait personne. Eh bien, les viveurs sérieux, les gens ruinés qui voulaient se refaire avec des places, les diplomates en herbe, les sous-préfets en expectative, les directeurs de théâtre ou de n'importe quoi — futurs — avaient mis ce pauvre Saint-Cricq en interdit. Mis au ban, — comme nous disions jadis, — Saint-Cricq s'en vengea d'une manière bien spirituelle. On lui avait refusé la porte du café Anglais; visage de bois partout. Il délibéra en lui-même pour savoir s'il n'attaquerait pas la porte avec des rossignols — ou à grands coups de pavé. Une réflexion l'arrêta : « Pas d'effraction, pas de dégradation; il vaut mieux aller trouver mon ami le préfet de police. »

Il prend un fiacre, deux fiacres; il aurait pris quarante fiacres s'il les eût trouvés sur la place.

A une heure du matin, il faisait grand bruit rue de Jérusalem.

— Je suis Saint-Cricq, je viens demander justice — d'un tas de... polissons; hommes charmants, — mais qui ne comprennent pas..., enfin, qui ne comprennent pas! Où est Gisquet?

— Monsieur le préfet est couché.

— Qu'on le réveille. J'ai des révélations importantes à lui faire.

On réveille le préfet, croyant qu'il s'agissait d'un complot politique. Saint-Cricq avait eu le temps de se calmer. Il redevient posé, précis, parfait gentilhomme, traite avec aménité le haut fonctionnaire,

lui parle de ses parents, de ses entours, lui raconte des scènes du grand monde, et s'étonne un peu de ne pouvoir, lui Saint-Cricq, aller souper paisiblement dans un café où il a ses habitudes.

Le préfet, fatigué, lui donne quelqu'un pour l'accompagner. Il retourne au café Anglais, dont l'agent fait ouvrir la porte ; Saint-Cricq triomphant demande ses salades et ses chocolats ordinaires, et adresse à ses ennemis cette objurgation :

« Je suis ici par la volonté de mon père et de monsieur le préfet, etc., et je n'en sortirai... », etc.

Ton histoire est jolie, dis-je à mon ami, mais je la connaissais, — et je ne l'ai écoutée que pour l'entendre raconter par toi. Tout le monde sait les facéties* de ce bonhomme, ses grandeurs et sa décadence, — ses quarante fiacres, — son amitié pour Harel et ses procès avec la Comédie-Française, — en raison de ce qu'il admirait trop hautement Molière. — Il traitait les ministres d'alors de *polichinelles*. Il osa s'adresser plus haut... Le monde ne pouvait supporter de telles excentricités. — Soyons gais, mais convenables. Ceci est la parole du sage.

V.

LES NUITS DE LONDRES.

Eh bien, si nous ne soupçons pas *dans la haute*, dit mon ami, — je ne sais trop* où nous irions à cette heure-ci. Pour la Halle, il est trop tôt encore.

J'aime que cela soit peuplé autour de moi. — Nous avions récemment au boulevard du Temple, dans un café près de l'ancien estaminet de l'Épi-Scié*, une combinaison de soupers à un franc, où se réunissaient principalement des modèles, hommes et femmes, — employés quelquefois dans les tableaux vivants ou dans les drames et vaudevilles à poses. — Des festins de Trimalcion, comme ceux du vieux Tibère à Caprée. On a encore fermé cela.

— Pourquoi?

— Je le demande. Es-tu allé à Londres?

— Trois fois*.

— Eh bien, tu sais la splendeur de ses nuits, auxquelles manque trop souvent le soleil d'Italie? Quand on sort de *Majesty-Theater*, ou de *Drury-Lane*, ou de *Covent-Garden*, ou seulement de la charmante bonbonnière du *Strand*, dirigée par madame Céleste, l'âme excitée par une musique bruyante ou délicieusement énervante (oh! les Italiens!), — par les facéties de je ne sais quel clown, par des scènes de boxe que l'on voit dans des box¹... l'âme, dis-je, sent le besoin, dans cette heureuse ville où le portier manque, — où l'on a négligé de l'inventer, — de se remettre d'une telle tension. La foule alors se précipite dans les *bœuf-maisons*, dans les *huître-maisons*, dans les cercles, dans les clubs et dans les *saloons*!

— Que m'apprends-tu là! Les nuits de Londres

1. Loges.

sont délicieuses; c'est une série de paradis ou une série d'*enfes*, selon les moyens qu'on possède. Les *gin-palaces* (palais de genièvre) resplendissant de gaz, de glaces et de dorures, où l'on s'enivre entre un pair d'Angleterre et un chiffonnier... Les petites filles maigrelettes qui vous offrent des fleurs. Les dames des wauxhalls et des amphithéâtres, qui, rentrant à pied, vous coudoient à l'anglaise et vous laissent éblouis d'une désinvolture de pairesse! Des velours, des hermines, des diamants, comme au théâtre de la Reine!... De sorte que l'on ne sait si ce sont les grandes dames qui sont des....

— Tais-toi!

VI.

DEUX SAGES.

Nous nous entendons si bien, mon ami et moi, qu'en vérité, sans le désir d'agiter notre langue et de nous animer un peu, il serait inutile que nous eussions ensemble la moindre conversation. Nous ressemblerions, au besoin, à ces deux philosophes marseillais qui avaient longtemps abimé leurs organes à discuter sur le *grand Peut-être*. A force de dissertations, ils avaient fini par s'apercevoir qu'ils étaient du même avis, — que leurs pensées se trouvaient *adéquates*, et que les angles sortants du raisonnement de l'un s'appliquaient exactement aux angles rentrants du raisonnement de l'autre.

Alors, pour ménager leurs poumons, ils se bornaient, sur toute question philosophique, — politique, — ou religieuse, à un certain *Hum* ou *Heuh*, diversement accentué, qui suffisait pour amener la résolution du problème.

L'un, par exemple, montrait à l'autre, — pendant qu'ils prenaient le café ensemble, — un article sur la *fusion* *. — *Hum* ! disait l'un ; *Heuh* ! disait l'autre.

La question des classiques et des scolastiques, soulevée par un journal bien connu, était pour eux comme celle des réalistes et des nominaux du temps d'Abeilard ; *Heuh* ! disait l'un ; — *Hum* ! disait l'autre.

Il en était de même pour ce qui concerne la femme ou l'homme, le chat ou le chien. Rien de ce qui est dans la nature, ou qui s'en éloigne, n'avait la vertu de les étonner autrement.

Cela finissait toujours par une partie de dominos, — jeu spécialement silencieux et méditatif.

— Mais pourquoi, dis-je à mon ami, n'est-ce pas ici comme à Londres ? Une grande capitale ne devrait jamais dormir.

— Parce qu'il y a ici des portiers, — et qu'à Londres chacun, ayant un passe-partout de la porte extérieure, rentre à l'heure qu'il veut.

— Cependant, moyennant cinquante centimes, on peut ici rentrer partout après minuit.

— Et l'on est regardé comme un homme qui n'a pas de conduite.

— Si j'étais préfet de police, au lieu de faire fer-

mer les boutiques, les théâtres, les cafés et les restaurants à minuit, je payerais une prime à ceux qui resteraient ouverts jusqu'au matin. Car, enfin, je ne crois pas que la police ait jamais favorisé les voleurs ; mais il semble, d'après ces dispositions, qu'elle leur livre la ville sans défense, — une ville surtout où un grand nombre d'habitants, imprimeurs, acteurs, critiques, machinistes, allumeurs, etc., ont des occupations qui les retiennent jusqu'après minuit. — Et les étrangers, que de fois je les ai entendus rire... en voyant que l'on couche les Parisiens si tôt !

— La routine ! dit mon ami.

VII.

LE CAFÉ DES AVEUGLES*.

— Mais, reprit-il, si nous ne craignons pas les *tirelaines*, nous pouvons encore jouir des agréments de la soirée ; ensuite, nous reviendrons souper, soit à la *Pâtisserie* du boulevard Montmartre, soit à la *Boulangerie*, que d'autres appellent la *Boulangerie*, rue Richelieu. Ces établissements ont la permission de deux heures. Mais on n'y soupe guère à *fond*. Ce sont des pâtés, des *sandwich*, — une volaille peut-être, ou quelques assiettes assorties de gâteaux, que l'on arrose invariablement de madère. — Souper de figurante, ou de pensionnaire... lyrique. Allons plutôt chez le rôtisseur de la rue Saint-Honoré.

Il n'était pas encore tard, en effet. Notre désœuvrement nous faisait paraître les heures longues... En passant au perron pour traverser le Palais-National*, un grand bruit de tambour nous avertit que le Sauvage continuait ses exercices au café des Aveugles.

L'orchestre *homérique*¹ exécutait avec zèle les accompagnements. La foule était composée d'un parterre inouï, garnissant les tables, et qui, comme aux Funambules, vient fidèlement jouir tous les soirs du même spectacle et du même acteur. Les dilettantes trouvaient que M. Blondelet (le sauvage) semblait fatigué et n'avait pas, dans son jeu, toutes les nuances de la veille. Je ne pus apprécier cette critique; mais je l'ai trouvé fort beau. Je crains seulement que ce ne soit aussi un aveugle et qu'il n'ait des yeux d'émail.

Pourquoi des aveugles, direz-vous, dans ce seul café, qui est un caveau? C'est que, vers la fondation, qui remonte à l'époque révolutionnaire, il se passait là des choses qui eussent révolté la pudeur d'un orchestre. Aujourd'hui, tout est calme et décent. Et même la galerie sombre du caveau est placée sous l'œil vigilant d'un sergent de ville.

Le spectacle éternel de l'*Homme à la poupée** nous fit fuir, parce que nous le connaissions déjà. Du reste, cet homme imite parfaitement le français-belge.

1. 'Ο μὴ ὁράων, aveugle.

Et maintenant, plongeons-nous plus profondément encore dans les cercles inextricables de l'enfer parisien. Mon ami m'a promis de me faire passer la nuit à *Pantin*.

VIII.

PANTIN.

Pantin — c'est le Paris obscur, — quelques-uns diraient le Paris canaille; mais ce dernier s'appelle, en argot, Pantruche. N'allons pas si loin.

En tournant la rue de Valois, nous avons rencontré une façade lumineuse d'une douzaine de fenêtres; — c'est l'ancien *Athénée*, inauguré par les doctes leçons de Laharpe. Aujourd'hui c'est le splendide estaminet des *Nations*, contenant douze billards. Plus d'esthétique, plus de poésie; — on y rencontre des gens assez forts pour faire circuler des billes autour de trois chapeaux espacés sur le tapis vert, aux places où sont les mouches. Les *blocs* n'existent plus; le progrès a dépassé ces vaines prouesses de nos pères. Le carambolage seul est encore admis; mais il n'est pas convenable d'en manquer un seul (de carambolage).

J'ai peur de ne plus parler français, — c'est pourquoi je viens de me permettre cette dernière parenthèse. — Le français de M. Scribe, celui de la Montansier, celui des estaminets, celui des lorettes, des concierges, des réunions bourgeoises, des salons.

commence à s'éloigner des traditions du grand siècle. La langue de Corneille et de Bossuet devient peu à peu du *sanscrit* (langue savante). Le règne du *précrit* (langue vulgaire) commence pour nous, — je m'en suis convaincu en prenant mon billet et celui de mon ami — au bal situé rue *Honoré*, que les envieux désignent sous le nom de *Bal des chiens**. Un habitué nous a dit : Vous *roulez* (vous entrez) dans le bal (on prononce b-a-l), c'est assez *rigollot* ce soir.

Rigollot signifie amusant.

En effet, c'était *rigollot*.

La maison intérieure, à laquelle on arrive par une longue allée, peut se comparer aux gymnases antiques. La jeunesse y rencontre tous les exercices qui peuvent développer sa force et son intelligence. Au rez-de-chaussée, le café-billard; au premier, la salle de danse; au second, la salle d'escrime et de boxe; au troisième, le daguerréotype, instrument de patience qui s'adresse aux esprits fatigués, et qui, détruisant les illusions, oppose à chaque figure le miroir de la vérité.

Mais, la nuit, il n'est question ni de boxe ni de portraits; un orchestre étourdissant de cuivres, dirigés par M. Hesse, dit *Décati*, vous attire invinciblement à la salle de danse, où vous commencez à vous débattre contre les marchandes de biscuits et de gâteaux. On arrive dans la première pièce, où sont les tables, et où l'on a le droit d'échanger son billet de 25 centimes contre la même somme *en con-*

sommission. Vous apercevez des colonnes entre lesquelles s'agitent des quadrilles joyeux. Un sergent de ville vous avertit paternellement que l'on ne peut fumer que dans la salle d'entrée, — le prodrome.

Nous jetons nos bouts de cigare, immédiatement ramassés par des jeunes gens moins fortunés que nous. — Mais, vraiment, le bal est très bien ; on se croirait dans le monde — si l'on ne s'arrêtait à quelques imperfections de costume. C'est, au fond, ce qu'on appelle à Vienne un *bal négligé*.

Ne faites pas le fier. — Les femmes qui sont là en valent bien d'autres, et l'on peut dire des hommes, en parodiant certains vers d'Alfred de Musset sur les derviches tures :

Ne les dérange pas, ils t'appelleraient chien...

Ne les insulte pas, car ils te valent bien !

Tâchez de trouver dans le monde une pareille animation. La salle est assez grande et peinte en jaune. Les gens respectables s'adossent aux colonnes, avec défense de fumer, et n'exposent que leurs poitrines aux coups de coude, et leurs pieds aux trépignements éperdus du galop et de la valse. Quand la danse s'arrête, les tables se garnissent. Vers onze heures, les ouvrières sortent et font place à des personnes qui sortent des théâtres, des cafés-concerts et de plusieurs établissements publics. L'orchestre se ranime pour cette population nouvelle, et ne s'arrête que vers minuit.

IX.

LA GOGUETTE*.

Nous n'attendîmes pas cette heure. Une affiche bizarre attira notre attention. Le règlement d'une goguette était affiché dans la salle :

SOCIÉTÉ LYRIQUE DES TROUBADOURS.

Bury, président. Beauvais, maître de chant, etc.

Art. 1^{er}. Toutes chansons politiques ou atteignant la religion ou les mœurs sont formellement interdites.

2^o Les *échos* ne seront accordés que lorsque le président le jugera convenable.

3^o Toute personne se présentant en état de troubler l'ordre de la soirée, l'entrée lui en sera refusée.

4^o Toute personne qui aurait troublé l'ordre, qui, après *deux avertissements* dans la soirée, n'en tiendrait pas compte, sera priée de sortir immédiatement.

Approuvé, etc.

Nous trouvons ces dispositions fort sages ; mais la Société lyrique des Troubadours, si bien placée en face de l'ancien Athénée, ne se réunit pas ce soir-là. Une autre goguette existait dans une autre cour du quartier. Quatre lanternes mauresques annonçaient la porte, surmontée d'une équerre dorée.

Un contrôleur vous prie de déposer le montant d'une chopine (six sous), et l'on arrive au premier,

où, derrière la porte, se rencontre le *chef d'ordre*. — « Êtes-vous du bâtiment? nous dit-il. — Oui, nous sommes du bâtiment, » répondit mon ami.

Ils se firent les attouchements obligés, et nous pûmes entrer dans la salle.

Je me rappelai aussitôt la vieille chanson exprimant l'étonnement d'un *louveteau*¹ nouveau-né qui rencontre une société fort agréable et se croit obligé de la célébrer : « Mes yeux sont éblouis, dit-il. Que vois-je dans cette enceinte?

« Des menuisiers ! des ébénistes !
Des entrepreneurs de bâtisses !...
Qu'on dirait un bouquet de fleurs,
Paré de ses mille couleurs ! »

Enfin, nous étions *du bâtiment*, — et le mot se dit aussi au moral, attendu que le *bâtiment* n'exclut pas les poètes ; — Amphyon, qui élevait des murs aux sons de sa lyre, était du bâtiment. — Il en est de même des artistes peintres et statuaires, qui en sont les enfants gâtés.

Comme le *louveteau*, je fus ébloui de la splendeur du coup d'œil. Le *chef d'ordre* nous fit asseoir à une table, d'où nous pûmes admirer les trophées ajustés entre chaque panneau. Je fus étonné de ne pas y rencontrer les anciennes légendes obligées : « Respect aux dames ! Honneur aux Polonais ! » Comme les traditions se perdent !

1. Fils de maître, selon les termes du compagnonnage.

En revanche, le bureau, drapé de rouge, était occupé par trois commissaires fort majestueux. Chacun avait devant soi sa sonnette, et le président frappa trois coups avec le marteau consacré. La *mère* des compagnons était assise au pied du bureau. On ne la voyait que de profil, mais le profil était plein de grâce et de dignité.

— Mes petits amis, dit le président, notre ami *** va chanter une nouvelle composition, intitulée *la Feuille de saule*.

La chanson n'était pas plus mauvaise que bien d'autres. Elle imitait faiblement le genre de Pierre Dupont. Celui qui la chantait était un beau jeune homme aux longs cheveux noirs, si abondants qu'il avait dû s'entourer la tête d'un cordon, afin de les maintenir; il avait une voix douce parfaitement timbrée, et les applaudissements furent doubles, — pour *l'auteur* et pour le *chanteur*.

Le président réclama l'indulgence pour une demoiselle dont le premier essai allait se produire devant *les amis*. Ayant frappé les trois coups, il se recueillit, et, au milieu du plus complet silence, on entendit une voix jeune, encore imprégnée des rudesses du premier âge, mais qui, *se dépouillant* peu à peu (selon l'expression d'un de nos voisins), arrivait aux *traits* et aux fioritures les plus hardis. L'éducation classique n'avait pas gâté cette fraîcheur d'intonation, cette pureté d'organe, cette parole émue et vibrante, qui n'appartiennent qu'aux talents vierges encore des leçons du Conservatoire.

X.

LE RÔTISSEUR.

O jeune fille à la voix perlée! — tu ne sais pas *phraser* comme au Conservatoire; — tu ne *sais pas chanter*, ainsi que dirait un critique musical... Et pourtant, ce timbre jeune, ces désinences tremblées à la façon des chants naïfs de nos aïeules me remplissent d'un certain charme! Tu as composé des paroles qui ne riment pas et une mélodie qui n'est pas *carrée*; — et c'est dans ce petit cercle seulement que tu es comprise et rudement applaudie. On va conseiller à ta mère de t'envoyer chez un maître de chant, — et dès lors te voilà perdue... perdue pour nous! — Tu chantes au bord des abîmes, comme les cygnes de l'Edda. Puissé-je conserver le souvenir de ta voix si pure et si ignorante, et ne t'entendre plus, soit dans un théâtre lyrique, soit dans un concert, — ou seulement dans un café chantant!

Adieu, adieu, et pour jamais adieu!... Tu ressembles au séraphin doré du Dante, qui répand un dernier éclair de poésie sur les cercles ténébreux — dont la spirale immense se rétrécit toujours, pour aboutir à ce puits sombre où Lucifer est enchaîné jusqu'au jour du dernier jugement.

Et maintenant, passez autour de nous, couples souriants ou plaintifs... « spectres où saigne encore la place de l'amour »! Les tourbillons que vous formez s'effacent peu à peu dans la brume... La *Pia*, la *Fran-*

cesca passent peut-être à nos côtés... L'adultère, le crime et la faiblesse se condoient, sans se reconnaître, à travers ces ombres trompeuses.

Derrière l'ancien cloître Saint-Honoré, dont les débris subsistent encore, cachés par les façades des maisons modernes, est la boutique d'un rôtisseur ouvert jusqu'à deux heures du matin. Avant d'entrer dans l'établissement, mon ami murmura cette chanson colorée* :

« A la Grand'Pinte, quand le vent — fait grincer l'enseigne en fer-blanc, — alors qu'il gèle, — dans la cuisine on voit briller — toujours un tronc d'arbre au foyer ; — flamme éternelle, —

« Où rôtissent en chapelets, — oisons, canards, dindons, poulets, — au tournebroche ! — Et puis le soleil jaune d'or, — sur les casseroles encor, — darde et s'accroche ! »

Mais ne parlons pas du soleil, il est minuit passé.

Les tables du rôtisseur sont peu nombreuses ; elles étaient toutes occupées.

Allons ailleurs, dis-je. — Mais auparavant, répondit mon ami, consommons un petit bouillon de poulet. Cela ne peut suffire à nous ôter l'appétit, et chez Véry cela coûterait 1 franc ; ici, c'est 10 centimes. Tu conçois qu'un rôtisseur qui débite par jour cinq cents poulets en doit conserver les abatis, les cœurs et les foies, qu'il lui suffit d'entasser dans une marmite pour faire d'excellents consommés.

Les deux bols nous furent servis sur le comptoir,

et le bouillon était parfait. — Ensuite, on suce quelques écrevisses de Strasbourg, grosses comme de petits homards. Les moules, la friture et les volailles découpées jusque dans les prix les plus modestes composent le souper ordinaire des habitués.

Aucune table ne se dégarnissait. Une femme d'un aspect majestueux, type habillé des néréides de Rubens ou des bacchantes de Jordaëns, donnait, près de nous, des conseils à un jeune homme.

Ce dernier, élégamment vêtu, mince de taille, et dont la pâleur était relevée par de longs cheveux noirs et de petites moustaches soigneusement tordues et cirées aux pointes, écoutait avec déférence les avis de l'imposante matrone. On ne pouvait guère lui reprocher qu'une chemise prétentieuse à jabot de dentelle et à manchettes plissées, une cravate bleue et un gilet d'un rouge ardent croisé de lignes vertes. Sa chaîne de montre pouvait être en chrysocale, son épingle en strass du Rhin; mais l'effet en était assez riche aux lumières.

— Vois-tu, *muffeton*, disait la dame, tu n'es pas fait pour ce métier-là de vivre la nuit. Tu t'obstines, tu ne pourras pas! Le bouillon de poulet te soutient, c'est vrai; mais la liqueur t'abîme. Tu as des palpitations et les pommettes rouges le matin. Tu as l'air fort, parce que tu es nerveux... Tu ferais mieux de dormir à cette heure-ci.

— De quoi? — observa le jeune homme avec cet accent des voyous parisiens qui semble un râle, et

que crée l'usage précoce de l'eau-de-vie et de la pipe : est-ce qu'il ne faut pas que je fasse mon état ? Ce sont les chagrins qui me font boire : pourquoi est-ce que Gustine m'a trahi !

— Elle t'a trahi sans te trahir... C'est une baladeuse, voilà tout.

— Je te parle comme à ma mère : si elle revient, c'est fini, je me range. Je prends un fonds de bimbeloterie. Je l'épouse.

— Encore une bêtise !

— Puisqu'elle m'a dit que je n'avais pas d'établissement !

— Ah ! jeune homme ! cette femme-là, ça sera ta mort !

— Elle ne sait pas encore la roulée qu'elle va recevoir !

— Tais-toi donc ! dit la femme-Rubens en souriant, ce n'est pas toi qui es capable de corriger une femme !

Je n'en voulus pas entendre davantage. — Jean-Jacques avait bien raison de s'en prendre aux mœurs des villes d'un principe de corruption qui s'étend plus tard jusqu'aux campagnes. — A travers tout cela, cependant, n'est-il pas triste d'entendre retentir l'accent de l'amour, la voix pénétrée d'émotion, la voix mourante du vice, à travers la phraséologie de la crapule ?

Si je n'étais sûr d'accomplir une des missions douloureuses de l'écrivain, je m'arrêteraïs ici ; mais mon

ami me dit, comme Virgile à Dante : — *Or sie forte ed ardito*; — *omai si scende per si fatte scale*¹...

A quoi je répondis sur un air de Mozart :

Andiam' ! andiam' ! andiamo bene !...

— Tu te trompes ! reprit-il, ce n'est pas là l'enfer : c'est tout au plus le purgatoire. Allons plus loin.

XI.

LA HALLE.

— Quelle belle nuit ! — dis-je en voyant scintiller les étoiles au-dessus du vaste emplacement où se dessinent, à gauche, la coupole de la Halle aux blés avec la colonne cabalistique qui faisait partie de l'hôtel de Soissons, et qu'on appelait l'Observatoire de Catherine de Médicis, puis le marché à la volaille ; à droite, le marché au beurre, et plus loin la construction inachevée du marché à la viande. — La silhouette grisâtre de Saint-Eustache ferme le tableau. Cet admirable édifice, où le style fleuri du moyen âge s'allie si bien aux dessins corrects de la Renaissance, s'éclaire encore magnifiquement aux rayons de la lune, avec son armature gothique, ses arcs-boutants multipliés comme les côtes d'un cétacé prodigieux et les cintres romains de ses portes et de ses fenêtres, dont les ornements semblent appartenir à la coupe ogivale. Quel malheur qu'un si rare vaisseau soit dés-

1. Sois fort et hardi : on ne descend ici que par de tels escaliers.

honoré, à droite par une porte de sacristie à colonnes d'ordre ionique, et à gauche par un portail dans le goût de Vignole!

Le petit carreau des Halles commençait à s'animer. Les charrettes des maraîchers, des mareyeurs, des beurriers, des verduriers se croisaient sans interruption. Les charretiers arrivés au port se rafraîchissaient dans les cafés et dans les cabarets, ouverts sur cette place pour toute la nuit. Dans la rue Mauconseil, ces établissements s'étendent jusqu'à la Halle aux huitres; dans la rue Montmartre, de la pointe Saint-Eustache à la rue du Jour.

On trouve là, à droite, des marchands de sangsues; l'autre côté est occupé par les pharmacies Raspail et les débitants de cidre, — chez lesquels on peut se régaler d'huitres et de tripes à la mode de Caen. Les pharmacies* ne sont pas inutiles, à cause des accidents; mais, pour des gens sains qui se promènent, il est bon de boire un verre de cidre ou de poiré. C'est rafraîchissant.

Nous demandâmes du cidre nouveau, — car il n'y a que des Normands ou des Bretons qui puissent se plaire au cidre *dur*. — On nous répondit que les cidres nouveaux n'arriveraient que dans huit jours, et qu'encore la récolte était mauvaise. — Quant aux poirés, ajouta-t-on, ils sont arrivés depuis hier; ils avaient manqué l'année passée.

La ville de Domfront (ville de malheur) est cette fois très heureuse. — Cette liqueur blanche et écu-

mante comme le champagne rappelle beaucoup la blanquette de Limoux. Conservée en bouteille, elle grise très bien son homme. — Il existe de plus une certaine eau-de-vie de cidre de la même localité, dont le prix varie selon la grandeur des petits verres. Voici ce que nous lûmes sur une pancarte attachée au flacon :

Le monsieur.	4 sous.
La demoiselle	2 sous.
Le misérable.	1 sou.

Cette eau-de-vie, dont les diverses mesures sont ainsi qualifiées, n'est point mauvaise et peut servir d'absinthe.

— Elle est inconnue sur les grandes tables.

XII.

LE MARCHÉ DES INNOCENTS.

En passant à gauche du marché aux poissons, où l'animation ne commence que de cinq à six heures, moment de la vente à la criée, nous avons remarqué une foule d'hommes en blouse, en chapeau rond et en manteau blanc rayé de noir, couchés sur des sacs de haricots... Quelques-uns se chauffaient autour de feux comme ceux que font les soldats qui campent, — d'autres s'allumaient des *foyers* intérieurs dans les cabarets voisins. D'autres encore, debout près des sacs, se livraient à des adjudications de haricots...

Là, on parlait prime, différence, couverture, reports, hausse et baisse; enfin, comme à la bourse.

— Ces gens en blouse sont plus riches que nous, dit mon compagnon. Ce sont de faux paysans. Sous leur roulière ou leur bourgeron, ils sont parfaitement vêtus et laisseront demain leur blouse chez le marchand de vin, pour retourner chez eux en tilbury. Le spéculateur adroit revêt la blouse comme l'avocat revêt la robe. Ceux de ces gens-là qui dorment sont les *moutons*, ou les simples voituriers.

— 44-46 l'haricot de Soissons! dit près de nous une voix grave. — 48, fin courant, ajouta un autre. — Les suisses blancs sont hors de prix. — Les nains 28. — La vesce à 13-34... Les *flageolets* sont mous, etc.

Nous laissons ces braves gens à leurs combinaisons. — Que d'argent il se gagne et se perd ainsi!... Et l'on a supprimé les jeux!

XIII.

LES CHARNIERS.

Sous les colonnes du marché aux pommes de terre, des femmes matinales, ou bien tardives, épluchaient leurs denrées à la lueur des lanternes. Il y en avait de jolies qui travaillaient sous l'œil des mères, en chantant de vieilles chansons. Ces dames sont souvent plus riches qu'il ne semble, et la fortune même n'interrompt pas leur rude labeur. Mon com-

pagnon prit plaisir à s'entretenir très longtemps avec une jolie blonde, lui parlant du dernier bal de la Halle, dont elle avait dû faire l'un des plus beaux ornements... Elle répondait fort élégamment et comme une personne du monde, quand, je ne sais par quelle fantaisie, il s'adressa à la mère en lui disant : « Mais votre demoiselle est charmante... *A-t-elle le sac?* » (cela veut dire en langage des halles : a-t-elle de l'argent?) — Non, mon fy, dit la mère, c'est moi qui l'ai, le sac! — Eh mais, madame, si vous étiez veuve, on pourrait... Nous recauserons de cela! — Va-t'en donc, vieux *mu/l!* » cria la jeune fille avec un accent entièrement local qui tranchait sur ses phrases précédentes.

Elle me fit l'effet de la blonde sorcière de *Faust*, qui, causant tendrement avec son valseur, laisse échapper de sa bouche une souris rouge.

Nous tournâmes les talons, poursuivis d'imprécations railleuses, qui rappelaient d'une façon assez classique les colloques de Vadé.

— Il s'agit décidément de souper, dit mon compagnon. Voici Bordier, mais la salle est étroite. C'est le rendez-vous des fruitiers-orangers et des orangères. Il y a un autre Bordier qui fait le coin de la rue aux Ours, et qui est passable; puis le restaurant des Halles, fraîchement sculpté et doré, près de la rue de la Reynie... Mais autant vaudrait la Maison d'Or.

— En voilà d'autres, dis-je en tournant les yeux

vers cette longue ligne de maisons régulières qui bordent la partie du marché consacrée aux choux.

— Y penses-tu? Ce sont les *charniers**. C'est là que des poètes en habit de soie, épée et manchettes, venaient souper, au siècle dernier, les jours où leur manquaient les invitations du grand monde. Puis, après avoir consommé l'ordinaire de six sous, ils lisaient leurs vers par habitude aux rouliers, aux maraichers et aux forts : « Jamais je n'ai eu tant de succès, disait Robbé*, qu'auprès de ce public formé aux arts par les mains de la nature! »

Les hôtes poétiques de ces caves voûtées s'étendaient, après le souper, sur les bancs ou sur les tables, et il fallait, le lendemain matin, qu'ils se fissent poudrer à deux sols par quelque *merlan* en plein air, et reprendre par les ravaudeuses, pour aller ensuite briller aux petits levers de madame de Luxembourg, de mademoiselle Hus ou de la comtesse de Beauharnais*.

XIV.

BARATTE.

Ces temps sont passés. — Les caves des charniers sont aujourd'hui restaurées, éclairées au gaz; la consommation y est propre, et il est défendu d'y dormir, soit sur les tables, soit dessous; mais que de choux dans cette rue!... La rue parallèle de la Ferronnerie en est également remplie, et le cloître voisin de

Sainte-Opportune en présente de véritables montagnes. La carotte et le navet appartiennent au même département : « Voulez-vous des *frisés*, des *milans*, des *cabus*, mes petits amours ? » nous crie une marchande.

En traversant la place, nous admirons des potirons monstrueux. On nous offre des saucisses et des boudins, du café à un sou la tasse, — et au pied même de la fontaine de Pierre Lescot et de Jean Goujon sont installés, en plein vent, d'autres soupeurs plus modestes encore que ceux des charniers.

Nous fermons l'oreille aux provocations et nous nous dirigeons vers Baratte, en fendant la presse des marchandes de fruits et de fleurs. — L'une crie : « Mes petits choux, fleurissez vos dames ! » Et, comme on ne vend à cette heure-là qu'en gros, il faudrait avoir beaucoup de dames à *fleurir* pour acheter de telles bottes de bouquets ; — une autre chante la chanson de son état :

« Pommes de reinette et pommes d'api ! — Calville, calville, calville rouge ! — Calville rouge et calville gris ! —

« Étant en crique, — dans ma boutique, — j'vis des inconnus qui m'dirent : Mon p'tit cœur, — venez me voir, vous aurez grand débit ! —

« Nenni, messieurs ! — je n'puis, d'ailleurs, — car il n' m'reste — qu'un artichaut — et trois petits choux-fleurs ! »

Insensibles aux voix de ces sirènes, nous entrons

enfin chez Baratte. Un individu en blouse, qui semblait avoir *son petit jeune homme* (être gris), roulait au même instant sur les bottes de fleurs, expulsé avec force, parce qu'il avait fait du bruit. Il s'apprête à dormir sur un amas de roses rouges, imaginant sans doute être le vieux Silène, et que les bacchantes lui ont préparé ce lit odorant. Les fleuristes se jettent sur lui, et le voilà bien plutôt exposé au sort d'Orphée... Un sergent de ville s'entremet et le conduit au poste de la Halle aux cuirs, signalé de loin par un campanile et un cadran éclairé.

La grande salle est un peu tumultueuse chez Baratte; mais il y a des salles particulières et des cabinets. Il ne faut pas se dissimuler que c'est là le restaurant des aristos. L'usage est d'y demander des huîtres d'Ostende avec un petit ragoût d'échalotes découpées dans du vinaigre et poivrées, dont on arrose légèrement lesdites huîtres. Ensuite, c'est la soupe à l'oignon, qui s'exécute admirablement à la Halle, et dans laquelle les raffinés sèment du parmesan râpé. — Ajoutez à cela un perdreau ou quelque poisson qu'on obtient naturellement de première main, du bordeaux, un dessert de fruits premier choix, et vous conviendrez qu'on soupe fort bien à la Halle. — C'est une affaire de sept francs par personne environ.

On ne comprend guère que tous ces hommes en blouse, mélangés du plus beau sexe de la banlieue en cornettes et en marmottes, se nourrissent si con-

venablement; mais, je l'ai dit, ce sont de faux paysans et des millionnaires méconnaissables. Les facteurs de la Halle, les gros marchands de légumes, de viande, de beurre et de marée sont des gens qui savent se traiter comme il faut, et les forts eux-mêmes ressemblent un peu à ces braves portefaix de Marseille qui soutiennent de leurs capitaux les maisons qui les font travailler.

XV.

PAUL NIQUET.

Le souper fait, nous allâmes prendre le café et le pousse-café à l'établissement célèbre de Paul Niquet*. — Il y a là évidemment moins de millionnaires que chez Baratte... Les murs, très élevés et surmontés d'un vitrage, sont entièrement nus. Les pieds posent sur des dalles humides. Un comptoir immense partage en deux la salle, et sept ou huit chiffonnières, habituées de l'endroit, font tapisserie sur un banc opposé au comptoir. Le fond est occupé par une foule assez mêlée, où les disputes ne sont pas rares. Comme on ne peut pas à tout moment aller chercher la garde, — le vieux Niquet, si célèbre sous l'Empire par ses cerises à l'eau-de-vie, avait fait établir des conduits d'eau très utiles dans le cas d'une rixe violente.

On les lâche de plusieurs points de la salle sur les combattants, et, si cela ne les calme pas, on lève un certain appareil qui bouche hermétiquement l'issue.

Alors l'eau monte, et les plus furieux demandent grâce; c'est, du moins, ce qui se passait autrefois.

Mon compagnon m'avertit qu'il fallait payer une tournée aux chiffonnières pour se faire un parti dans l'établissement en cas de dispute. C'est, du reste, l'usage pour les gens mis en bourgeois. Ensuite, vous pouvez vous livrer sans crainte aux charmes de la société. — Vous avez conquis la faveur des dames.

Une des chiffonnières demanda de l'eau-de-vie : — Tu sais bien que ça t'est défendu! répondit le garçon limonadier. — Eh bien, alors, un petit *verjus*, mon amour de Polyte! Tu es si gentil avec tes beaux yeux noirs... Ah! si j'étais encore... ce que j'ai été! Sa main tremblante laissa échapper le petit verre plein de grains de verjus à l'eau-de-vie, que l'on ramassa aussitôt; — les petits verres, chez Paul Niquet, sont épais comme des bouchons de carafe : ils rebondissent, et la liqueur seule est perdue.

— Un autre verjus! dit mon ami.

— Toi, t'es bien zentil aussi, mon p'tit fy, lui dit la chiffonnière; tu me *happelles* le p'tit *Ba'as* (Barras) qu'était si *zentil*, si zentil, avec ses cadenettes et son *zabot* d'Angueleterre... Ah! c'était z'un homme *aux oizeaux*, mon p'tit fy, aux oizeaux!... vrai! z'un bel homme comme toi!

Après le second verjus elle nous dit : — Vous ne savez pas, mes enfants, que j'ai été une des *merveilleuses* de ce temps-là... J'ai eu des bagues à mes doigts de pied... Il y a des *mirliflores* et des généraux qui se sont battus pour moi!

— Tout ça, c'est la punition du bon Dieu! dit un voisin. Où est-ce qu'il est, à présent, ton *phaéton*?

— Le *bon Dieu*! dit la chiffonnière exaspérée, le bon Dieu, c'est le diable!

Un homme maigre, en habit noir râpé, qui dormait sur un banc, se leva en trébuchant : Si le bon Dieu c'est le diable, alors c'est le diable qui est le bon Dieu, cela revient toujours au même. Cette brave femme fait un affreux paralogisme, dit-il en se tournant vers nous... Comme ce peuple est ignorant! Ah! l'éducation, je m'y suis livré bien longtemps. Ma philosophie me console de tout ce que j'ai perdu.

— Et un petit verre! dit mon compagnon.

— J'accepte! si vous me permettez de définir la loi divine et la loi humaine...

La tête commençait à me tourner, au milieu de ce public étrange; mon ami, cependant, prenait plaisir à la conversation du philosophe, et redoublait les petits verres pour l'entendre raisonner et déraisonner plus longtemps.

Si tous ces détails n'étaient exacts, et si je ne cherchais ici à daguerréotyper la vérité, que de ressources romanesques me fourniraient ces deux types du malheur et de l'abrutissement! Les hommes riches manquent trop du courage qui consiste à pénétrer dans de semblables lieux, dans ce vestibule du purgatoire d'où il serait peut-être facile de sauver quelques âmes... Un simple écrivain ne peut que mettre les doigts sur ces plaies, sans prétendre à les fermer.

Les prêtres eux-mêmes qui songent à sauver des âmes chinoises, indiennes ou thibétaines, n'accompliraient-ils pas, dans de pareils lieux, de dangereuses et sublimes missions? — Pourquoi le Seigneur vivait-il avec les païens et les publicains?

Le soleil commence à percer le vitrage supérieur de la salle, la porte s'éclaire. Je m'élance de cet enfer au moment d'une arrestation, et je respire avec bonheur le parfum de fleurs entassées sur le trottoir de la rue aux Fers.

La grande enceinte du marché présente deux longues rangées de femmes dont l'aube éclaire les visages pâles. Ce sont les revendeuses des divers marchés, auxquelles on a distribué des numéros, et qui attendent leur tour pour recevoir leurs denrées d'après la mercuriale fixée.

Je crois qu'il est temps de me diriger vers l'embarcadère de Strasbourg, emportant dans ma pensée le vain fantôme de cette nuit.

XVI.

MEAUX.

Voilà, voilà, celui qui vient de l'enfer!

Je m'appliquais ce vers en roulant le matin sur les rails du chemin de Strasbourg, — et je me flattais... car je n'avais pas* encore pénétré jusqu'aux plus profondes *souricières*; je n'avais guère, au fond, rencontré que d'honnêtes travailleurs, — des pauvres

diabes avinés, des malheureux sans asile... Là n'est pas encore le dernier abîme.

L'air frais du matin, l'aspect des vertes campagnes, les bords rians de la Marne, Pantin à droite, d'abord, — le vrai Pantin, — Chelles à gauche, et plus tard Lagny, les longs rideaux de peupliers, les premiers coteaux abrités qui se dirigent vers la Champagne, tout cela me charmait et faisait rentrer le calme dans mes pensées.

Malheureusement, un gros nuage noir se dessinait au fond de l'horizon, et, quand je descendis à Meaux, il pleuvait à verse. Je me réfugiai dans un café, où je fus frappé par l'aspect d'une énorme affiche rouge conçue en ces termes :

PAR PERMISSION DE M. LE MAIRE (de Meaux)

MERVEILLE SURPRENANTE

Tout ce que la nature offre de plus bizarre :

UNE TRÈS JOLIE FEMME

Ayant pour chevelure une belle

TOISON DE MÉRINOS

Couleur marron.

« M. Montaldo, de passage en cette ville, a l'honneur d'exposer au public une rareté, un phénomène tellement extraordinaire, que Messieurs de la Faculté de médecine de Paris et de Montpellier n'ont pu encore le définir.

CE PHÉNOMÈNE

consiste en une jeune femme de dix-huit ans, native

de Venise, qui, au lieu de chevelure, porte une magnifique toison en laine mérinos de Barbarie, couleur marron, d'une longueur d'environ 52 centimètres. Elle pousse comme les plantes, et on lui voit sur la tête des tiges qui supportent quatorze ou quinze branches.

« Deux de ces tiges s'élèvent sur son front et forment des cornes.

« Dans le cours de l'année, il tombe de sa toison, comme de celle des moutons qui ne sont pas tondus à temps, des fragments de laine.

« Cette personne est très avenante, ses yeux sont expressifs, elle a la peau très blanche; elle a excité dans les grandes villes l'admiration de ceux qui l'ont vue, et, dans son séjour à Londres, en 1846, S. M. la reine, à qui elle a été présentée, a témoigné sa surprise en disant que jamais la nature ne s'était montrée si bizarre.

« Les spectateurs pourront s'assurer de la vérité au tact de la laine, comme à l'élasticité, à l'odorat, etc., etc.

« Visible tous les jours, jusqu'à dimanche 5 courant.

« Plusieurs morceaux d'opéra seront exécutés par un artiste distingué.

« Des danses de caractère, espagnoles et italiennes, par des artistes pensionnés.

« Prix d'entrée : 25 centimes. — Enfants et militaires : 10 centimes¹. »

1. Tout, dans ces récits, étant véritable, l'auteur a déposé l'affiche aux bureaux de *l'Illustration*, où elle est visible.

A défaut d'autre spectacle, je voulus vérifier par moi-même les merveilles de cette affiche, et je ne sortis de la représentation qu'après minuit.

J'ose à peine analyser maintenant les sensations étranges du sommeil qui succéda à cette soirée. — Mon esprit, surexcité sans doute par les souvenirs de la nuit précédente, et un peu par l'aspect du pont des Arches, qu'il fallut traverser pour me rendre à l'hôtel, imagina le rêve suivant, dont le souvenir m'est fidèlement resté :

XVII.

CAPHARNAUM.

Des corridors, — des corridors sans fin*! Des escaliers, — des escaliers où l'on monte, où l'on descend, où l'on remonte, et dont le bas trempe toujours dans une eau noire agitée par des roues, sous d'immenses arches de pont... à travers des charpentes inextricables! — Monter, descendre, ou parcourir les corridors, — et cela pendant plusieurs éternités... Serait-ce la peine à laquelle je serais condamné pour mes fautes?

J'aimerais mieux vivre!!!

Au contraire, — voilà qu'on me brise la tête à grands coups de marteau : qu'est-ce que cela veut dire?

« Je rêvais à des queues de billard... à des petits verres *de verjus*... »

« Monsieur et mame le maire est-il content? »

Bon! je confonds à présent Bilboquet* avec Macaire? Mais ce n'est pas une raison pour qu'on me casse la tête avec des foulons.

« Brûler n'est pas répondre! »

Serait-ce pour avoir embrassé la femme à cornes, — ou pour avoir promené mes doigts dans sa chevelure de mérinos?

« Qu'est-ce que c'est donc que ce cynisme! » dirait Macaire.

Mais Desbarreaux le cartésien répondrait à la Providence : « Voilà bien du tapage pour...

« Bien peu de chose. »

XVIII.

CHŒUR DES GNOMES^{1*}.

Les petits gnomes chantent ainsi :

« Profitons de son sommeil! — Il a eu bien tort de régaler le saltimbanque et d'absorber tant de bière de Mars en octobre, — à ce même café — de Mars, avec accompagnement de cigares, de cigarettes, de clarinette et de basson.

« Travaillons, frères, — jusqu'au point du jour, jusqu'au chant du coq, — jusqu'à l'heure où part la

1. Ceci est un chapitre dans le goût allemand. Les *gnomes* sont de petits êtres appartenant à la classe des esprits de la terre, qui sont attachés au service de l'homme, ou du moins que leur sympathie conduit parfois à lui être utiles. (Voir les légendes recueillies par Simrock.)

voiture de Dammartin, — et qu'il puisse entendre la sonnerie de la vieille cathédrale où repose L'AIGLE DE MEAUX.

« Décidément, la femme mérinos lui travaille l'esprit, — non moins que la bière de Mars et les foulons du pont des Arches; — cependant les cornes de cette femme ne sont pas telles que l'avait dit le saltimbanque : — notre Parisien est encore jeune... Il ne s'est pas assez méfié du *boniment*.

« Travaillons, frères, travaillons pendant qu'il dort. — Commençons par lui dévisser la tête, — puis, à petits coups de marteaux, — oui, de marteaux, — nous descellerons les parois de ce crâne philosophique — et biscornu!

« Pourvu qu'il n'aille pas se loger dans une des cases de son cerveau — l'idée d'épouser la femme à la chevelure de mérinos! Nettoyons d'abord le sinciput et l'occiput; — que le sang circule plus clair à travers les centres nerveux qui s'épanouissent au-dessus des vertèbres.

« Le *moi* et le *non-moi* de Fichte se livrent un terrible combat dans cet esprit plein d'objectivité. — Si seulement il n'avait pas arrosé la bière de Mars — de quelques tournées de punch offert à ces dames!... L'Espagnole était presque aussi séduisante que la Vénitienne; mais elle avait de faux mollets, — et sa cachucha paraissait due aux leçons de Mabille.

« Travaillons, frères, travaillons; — la boîte osseuse se nettoie. — Le compartiment de la mémoire

embrasse déjà une certaine série de faits. — La causalité, — oui, la causalité, — le ramènera au sentiment de sa subjectivité. — Prenons garde seulement qu'il ne s'éveille avant que notre tâche soit finie.

« Le malheureux se réveillerait pour mourir d'un coup de sang, que la Faculté qualifierait d'épanchement au cerveau, — et c'est nous qu'on accuserait *là-haut*. — Dieux immortels ! il fait un mouvement ; il respire avec peine. — Raffermissons la boîte osseuse avec un dernier coup de foulon, — oui, de foulon. — Le coq chante, — l'heure sonne... Il en est quitte pour un mal de tête... *Il le fallait !* »

XIX.

JE M'ÉVEILLE.

Décidément, ce rêve est trop extravagant... même pour moi ! Il vaut mieux se réveiller tout à fait. — Ces petits drôles ! qui me démontraient la tête, — et qui se permettaient après de rajuster les morceaux du crâne avec de grands coups de leurs petits marteaux ! — Tiens, un coq qui chante !... Je suis donc à la campagne ! C'est peut-être le coq de Lucien : ἀλεκτρών. — Oh ! souvenirs classiques, que vous êtes loin de moi !

Cinq heures sonnent, — où suis-je ? — ce n'est pas là ma chambre... Ah ! je m'en souviens, — je me suis endormi hier à la *Syrène*, tenue par le Vallois, — *dans la bonne ville de Meaux* (Meaux en Brie, Seine-et-Marne).

Et j'ai négligé d'aller présenter mes hommages à monsieur et mame le maire! — C'est la faute de Bilboquet. (*Faisant sa toilette*) :

Air des Prétendus.

Allons présenter — hum! — présenter notre hommage

A la fille de la maison!... (*Bis.*)

Oui, j'en conviens, elle a raison,

Oui, oui, la friponne a raison!

Allons présenter, etc.

Tiens, le mal de tête s'en va... oui, mais la voiture est partie. Restons, et tirons-nous de cet affreux mélange de comédie, — de rêve — et de réalité.

Pascal a dit :

« Les hommes sont fous, si nécessairement fous, que ce serait être fou par une autre sorte que de n'être pas fou*. »

La Rochefoucauld a ajouté :

« C'est une grande folie de vouloir être sage tout seul. »

Ces maximes sont consolantes.

XX.

RÉFLEXIONS.

Recomposons nos souvenirs.

Je suis majeur et vacciné; — mes qualités physiques importent peu pour le moment. Ma position sociale est supérieure à celle du saltimbanque d'hier au soir; — et décidément, sa Vénitienne n'aura pas ma main.

Un sentiment de soif me travaille.

Retourner au café de Mars à cette heure, — ce serait vouloir marcher sur les fusées d'un feu d'artifice éteint.

D'ailleurs, personne n'y peut être levé encore. — Allons errer sur les bords de la Marne et le long de ces terribles moulins à eau dont le souvenir a troublé mon sommeil.

Ces moulins, écaillés d'ardoises, si sombres et si bruyants au clair de lune, doivent être pleins de charmes aux rayons du soleil levant.

Je viens de réveiller les garçons du *Café du Commerce*. Une légion de chats s'échappe de la grande salle de billard et va se jouer sur la terrasse, parmi les thuyas, les orangers et les balsamines roses et blanches. — Les voilà qui grimpent comme des singes le long des berceaux de treillage revêtus de lierre.

O nature, je te salue!

Et, quoique ami des chats, je caresse aussi ce chien à longs poils gris qui s'étire péniblement. Il n'est pas muselé. — N'importe; la chasse est ouverte.

Qu'il est doux, pour un cœur sensible, *de voir lever l'aurore* sur la Marne, à quarante kilomètres de Paris!

Là-bas, sur le même bord, au delà des moulins, est un autre café non moins pittoresque, qui s'intitule *Café de l'Hôtel-de-Ville* (sous-préfecture). Le

mairie de Meaux, qui habite tout près, doit, en se levant, y reposer ses yeux sur les allées d'ormeaux et sur les berceaux d'un vert glauque qui garnissent la terrasse. On admire là une statue en terre cuite de la Camargo, grandeur naturelle, dont il faut regretter les bras cassés. Ses jambes sont effilées comme celles de l'Espagnole d'hier — et des Espagnoles de l'Opéra.

Elle préside à un jeu de boules.

J'ai demandé de l'encre au garçon. Quant au café, il n'est pas encore fait. Les tables sont couvertes de tabourets; j'en dérange deux; et je me recueille en prenant possession d'un petit chat blanc qui a les yeux verts.

On commence à passer sur le pont; j'y compte huit arches. La Marne est *marneuse* naturellement; mais elle revêt maintenant des teintes plombées que rident parfois les courants qui sortent des moulins, ou, plus loin, les jeux folâtres des hirondelles.

Est-ce qu'il pleuvra ce soir?

Quelquefois un poisson fait un soubresaut qui ressemble, ma foi, à la cachucha éperdue de cette demoiselle bronzée que je n'oserais qualifier de dame sans plus d'informations.

Il y a en face de moi, sur l'autre bord, des sorbiers à grains de corail du plus bel effet : « sorbier des oiseaux, — *aviaria*. » — J'ai appris cela quand je me destinais à la position de bachelier dans l'Université de Paris.

XXI.

LA FEMME MÉRINOS.

... Je m'arrête. — Le métier de *réaliste* est trop dur à faire. La lecture d'un article de Charles Dickens est pourtant la source de ces divagations!... Une voix grave me rappelle à moi-même.

Je viens de tirer de dessous plusieurs journaux parisiens et *marnois* un certain feuillet d'où l'anathème s'exhale avec raison sur les imaginations bizarres qui constituent aujourd'hui l'école du *vrai*.

Le même mouvement a existé après 1830, après 1794, après 1716 et après bien d'autres dates antérieures. Les esprits, fatigués des conventions politiques ou romanesques, voulaient du *vrai* à tout prix.

Or, le vrai, c'est le faux, — du moins en art et en poésie. Quoi de plus faux que l'*Iliade*, que l'*Énéide*, que la *Jérusalem délivrée*, que la *Henriade*? — que les tragédies, que les romans?...

Eh bien, moi, dit le critique, j'aime ce faux : est-ce que cela m'amuse que vous me racontiez votre vie pas à pas, que vous analysiez vos rêves, vos impressions, vos sensations?... Que m'importe que vous ayez couché à la *Syrène*, chez le Vallois? Je présume que cela n'est pas vrai, — ou bien que cela est arrangé : — vous me direz d'aller y voir... Je n'ai pas besoin de me rendre à Meaux! — Du reste, les mêmes choses m'arriveraient, que je n'aurais pas l'aplomb d'en entretenir le public.

Et d'abord, est-ce que l'on croit à cette femme aux cheveux de mérinos?

— Je suis forcé d'y croire, et plus sûrement encore que par les promesses de l'affiche. L'affiche *existe*, mais la femme pourrait ne pas exister... Eh bien, le saltimbanque n'avait rien écrit que de véritable :

La représentation a commencé à l'heure dite. Un homme assez replet, mais encore vert, est entré en costume de Figaro. Les tables étaient garnies en partie par le peuple de Meaux, en partie par les cuirassiers du 6^e.

M. Montaldo, — car c'était lui, — a dit avec modestie : « Signori, ze vais vi faire entendre le grand aria di Figaro. »

Il commence : *Tra de ra la, de ra la, de ra la, ah!...*

Sa voix, un peu usée, mais encore agréable, était accompagnée d'un basson.

Quand il arriva au vers : *Largo al fattotum della città!* — je crus devoir me permettre une observation. Il prononçait *cità*. Je dis tout haut : *tchità!* ce qui étonna un peu les cuirassiers et le peuple de Meaux. Le chanteur me fit un signe d'assentiment, et quand il arriva à cet autre vers : « Figaro *cì*, Figaro là... » il eut soin de prononcer *tchi*. — J'étais flatté de cette attention.

Mais, en faisant sa quête, il vint à moi et me dit (je ne donne pas ici la phrase patoisée) : « On est heureux de rencontrer des amateurs instruits..., ma

ze sous de Tourino, et à Tourino nous prononçons *ci*. Vous aurez entendu le *tchi* à Rome ou à Naples?

— Effectivement!... Et votre Vénitienne?

— Elle va paraître à neuf heures. En attendant, je vais danser une cachucha avec cette jeune personne que j'ai l'honneur de vous présenter. »

La cachucha n'était pas mal, mais exécutée dans un goût un peu classique... Enfin, la femme aux cheveux de mérinos parut dans toute sa splendeur. C'étaient effectivement des cheveux de mérinos. Deux touffes, placées sur le front, se dressaient en cornes. — Elle aurait pu se faire faire un châle de cette abondante chevelure. Que de maris seraient heureux de trouver dans les cheveux de leurs femmes cette *matière première* qui réduirait le prix de leurs vêtements à la simple main-d'œuvre!

La figure était pâle et régulière. Elle rappelait le type des vierges de Carlo Dolci. Je dis à la jeune femme : *Sete voi Veneziana?* Elle me répondit : *Signor si*.

Si elle avait dit : *Si signor*, je l'aurais soupçonnée Piémontaise ou Savoyarde; mais, évidemment, c'est une Vénitienne des montagnes qui confinent au Tyrol. Les doigts sont effilés, les pieds petits, les attaches fines; elle a les yeux presque rouges et la douceur d'un mouton, — sa voix même semble un bêlement accentué. Les cheveux, si l'on peut appeler cela des cheveux, résisteraient à tous les efforts

du peigne. C'est un amas de cordelettes comme celles que se font les Nubiennes en les imprégnant de beurre. Toutefois, sa peau étant d'un blanc mat irrécusable et sa chevelure d'un *marron* assez clair (voir l'affiche), je pense qu'il y a eu croisement ; — un nègre, — Othello peut-être, — se sera allié au type vénitien, et, après plusieurs générations, ce produit local se sera révélé.

Quant à l'Espagnole, elle est évidemment originaire de Savoie ou d'Auvergne, ainsi que M. Montaldo.

Mon récit est terminé. « Le vrai est ce qu'il peut », comme disait M. de Fongeray*. — J'aurais pu raconter l'histoire de la Vénitienne, de M. Montaldò, de l'Espagnole et même du basson. Je pourrais supposer que je me suis épris de l'une ou de l'autre de ces deux femmes, et que la rivalité du saltimbanque ou du basson m'a conduit aux aventures les plus extraordinaires. — Mais la vérité, c'est qu'il n'en est rien. L'Espagnole avait, comme je l'ai dit, les jambes maigres, — la femme mérinos ne m'intéressait qu'à travers une atmosphère de fumée de tabac et une consommation de bière qui me rappelait l'Allemagne. — Laissons ce phénomène à ses habitudes et à ses attachements probables.

Je soupçonne le basson, jeune homme assez fluët, noir de chevelure, de ne pas lui être indifférent.

XXII.

ITINÉRAIRE.

Je n'ai pas encore expliqué au lecteur le motif véritable de mon voyage à Meaux... Il convient d'avouer que je n'ai rien à faire dans ce pays; — mais, comme le public français veut toujours savoir les raisons de tout, il est temps d'indiquer ce point. — Un de mes amis, — un limonadier de Creil, — ancien *Hercule* retiré et se livrant à la chasse dans ses moments perdus, m'avait invité ces jours derniers à une chasse à la loutre* sur les bords de l'Oise.

Il était très simple de me rendre à Creil par le Nord; mais le chemin du Nord est un chemin tortu, bossu, qui fait un coude considérable avant de parvenir à Creil, où se trouve le confluent du railway de Lille et de celui de Saint-Quentin. De sorte que je m'étais dit : en prenant par Meaux, je rencontrerai l'omnibus de Dammartin; je traverserai à pied les bois d'Ermenonville, et, suivant les bords de la Nonette, je parviendrai, après trois heures de marche, à Senlis, où je rencontrerai l'omnibus de Creil. De là, j'aurai le plaisir de revenir à Paris par *le plus long*, c'est-à-dire par le chemin de fer du Nord.

En conséquence, ayant manqué la voiture de Dammartin, il s'agissait de trouver une autre correspondance. — Le système des chemins de fer a dérangé

toutes les voitures des pays intermédiaires. Le pâté immense des contrées situées au nord de Paris se trouve privé de communications directes ; — il faut faire dix lieues à droite ou dix-huit lieues à gauche, en chemin de fer, pour y parvenir, au moyen des correspondances, qui mettent encore deux ou trois heures à vous transporter dans des pays où l'on arrivait autrefois en quatre heures.

La spirale célèbre que traça en l'air le bâton du caporal Trim n'était pas plus capricieuse que le chemin qu'il faut faire, soit d'un côté, soit de l'autre.

On m'a dit à Meaux : la voiture de Nanteuil-le-Haudouin vous mettra à une lieue d'Ermenonville, et dès lors vous n'avez plus qu'à marcher.

A mesure que je m'éloignais de Meaux, le souvenir de la femme mérinos et de l'Espagnole s'évanouissait dans les brumes de l'horizon. Enlever l'une au basson, ou l'autre au ténor-chorégraphe, eût été un procédé plein de petitesse, en cas de réussite, attendu qu'ils avaient été polis et charmants ; — une tentative vaine m'aurait couvert de confusion. N'y pensons plus. — Nous arrivons à Nanteuil par un temps abominable ; il devient impossible de traverser les bois. Quant à prendre des voitures à volonté, je connais trop les chemins vicinaux du pays pour m'y risquer.

Nanteuil est un bourg montueux qui n'a jamais eu de remarquable que son château désormais disparu. Je m'informe à l'hôtel des moyens de sortir d'un pa-

reil lieu, et l'on me répond : « Prenez la voiture de Crespy en Valois, qui passe à deux heures ; cela vous fera faire un détour, mais vous trouverez ce soir une autre voiture qui vous conduira sur les bords de l'Oise. »

Dix lieues encore, pour voir une pêche à la loutre. Il était si simple de rester à Meaux, dans l'aimable compagnie du saltimbanque, de la Vénitienne et de l'Espagnole!...

XXIII.

CRESPY EN VALOIS.

Trois heures plus tard, nous arrivons à Crespy. Les portes de la ville sont monumentales et surmontées de trophées dans le goût du ^{xvii}^e siècle. Le clocher de la cathédrale est élancé, taillé à six pans et découpé à jour comme celui de la vieille église de Soissons.

Il s'agissait d'attendre jusqu'à huit heures la voiture de correspondance. L'après-dîner, le temps s'est éclairci. J'ai admiré les environs assez pittoresques de la vieille cité valoise et la vaste place du marché que l'on y crée en ce moment. Les constructions sont dans le goût de celles de Meaux. Ce n'est plus parisien, et ce n'est pas encore flamand. On construisait une église dans un quartier signalé par un assez grand nombre de maisons bourgeoises. — Un dernier rayon de soleil, qui teignait de rose la

face de l'ancienne cathédrale, m'a fait revenir dans le quartier opposé. Il ne reste malheureusement que le chevet. La tour et les ornements du portail m'ont paru remonter au ^{xiv}^e siècle. — J'ai demandé à des voisins pourquoi l'on s'occupait de construire une église moderne, au lieu de restaurer un si beau monument.

— C'est, m'a-t-on dit, parce que les bourgeois ont principalement leurs maisons dans l'autre quartier, et cela les dérangerait trop de venir à l'ancienne église... Au contraire, l'autre sera sous leur main.

— C'est en effet, dis-je, bien plus commode d'avoir une église à sa porte; — mais les vieux chrétiens n'auraient pas regardé à deux cents pas de plus pour se rendre à une vieille et splendide basilique. Aujourd'hui, tout est changé, c'est le bon Dieu qui est obligé de se rapprocher des paroissiens!...

XXIV.

EN PRISON*.

Certes, je n'avais rien dit d'inconvenant ni de monstrueux. Aussi, la nuit arrivant, je crus bon de me diriger vers le bureau des voitures. Il fallait encore attendre une demi-heure. — J'ai demandé à souper pour passer le temps.

Je finissais une excellente soupe, et je me tournais pour demander autre chose, lorsque j'aperçus un gendarme qui me dit : « Vos papiers? » J'interroge

ma poche avec dignité... Le passeport était resté à Meaux, où on me l'avait demandé à l'hôtel pour m'inscrire; — et j'avais oublié de le reprendre le lendemain matin. La jolie servante à laquelle j'avais payé mon compte n'y avait pas pensé plus que moi. « Eh bien, dit le gendarme, vous allez me suivre chez M. le maire. »

Le maire! Encore si c'était le maire de Meaux! Mais c'est le maire de Crespy! — L'autre eût certainement été plus indulgent :

« D'où venez-vous? — De Meaux. — Où allez-vous? — A Creil. — Dans quel but? — Dans le but de faire une chasse à la loutre. — Et pas de papiers, à ce que dit le gendarme? — Je les ai oubliés à Meaux. »

Je sentais moi-même que ces réponses n'avaient rien de satisfaisant; aussi le maire me dit-il paternellement : « Eh bien, vous êtes en état d'arrestation! — Et où coucheraï-je? — A la prison. — Diable! mais je crains de ne pas être bien couché. — C'est votre affaire. — Et si je payais un ou deux gendarmes pour me garder à l'hôtel?... — Ce n'est pas l'usage. — Cela se faisait au xviii^e siècle. — Plus aujourd'hui. »

Je suivis le gendarme assez mélancoliquement.

La prison de Crespy est ancienne. Je pense même que le caveau dans lequel on m'a introduit date du temps des croisades; il a été soigneusement recrépi avec du béton romain.

J'ai été fâché de ce luxe; j'aurais aimé à élever des rats ou à apprivoiser des araignées. « Est-ce que c'est humide? dis-je au geôlier. — Très sec, au contraire. Aucun de *ces messieurs* ne s'en est plaint depuis les restaurations. Ma femme va vous faire un lit. — Pardon, je suis Parisien : je le voudrais très doux. — On vous mettra deux lits de plume. — Est-ce que je ne pourrais pas finir de souper? Le gendarme m'a interrompu après le potage. — Nous n'avons rien. Mais, demain, j'irai vous chercher ce que vous voudrez; maintenant, tout le monde est couché à Crespy. — A huit heures et demie! — Il en est neuf. »

La femme du geôlier avait établi un lit de sangle dans le caveau, comprenant sans doute que je payerais bien la pistole. Outre les lits de plume, il y avait un édredon. J'étais dans les plumes de tous côtés.

XXV.

AUTRE RÊVE.

J'eus à peine deux heures d'un sommeil tourmenté; — je ne revis pas les petits gnomes bien-faisants; — ces êtres panthéistes, éclos sur le sol germain, m'avaient totalement abandonné. En revanche, je comparaissais devant un tribunal, qui se dessinait au fond d'une ombre épaisse, imprégnée au bas d'une poussière scolastique.

Le président avait un faux air de M. Nisard ; les deux assesseurs ressemblaient à M. Cousin et à M. Guizot, — mes anciens maîtres. Je ne passais plus, comme autrefois, devant eux mon examen en Sorbonne. J'allais subir une condamnation capitale.

Sur une table étaient étendus plusieurs numéros de *Magazines* anglais et américains, et une foule de livraisons illustrées à *jour* et à *six pence*, où apparaissaient vaguement les noms d'Edgar Poë, de Dickens, d'Ainsworth, etc., et trois figures pâles et maigres se dressaient à droite du tribunal, drapées de thèses en latin imprimées sur satin, où je crus distinguer ces noms : *Sapientia*, *Ethica*, *Grammatica*. — Les trois spectres accusateurs me jetaient ces mots méprisants :

Fantaisiste ! réaliste !! essayiste !!!

Je saisis quelques phrases de l'accusation, formulée à l'aide d'un organe qui semblait être celui de M. Patin : « Du *réalisme* au crime il n'y a qu'un pas ; car le crime est essentiellement réaliste. Le *fantaisisme* conduit tout droit à l'adoration des monstres. L'*essayisme* amène ce faux esprit à pourrir sur la paille humide des cachots. On commence par visiter Paul Niquet, — on en vient à adorer une femme à cornes et à chevelure de mérinos, — on finit par se faire arrêter à Crespy pour cause de vagabondage et de troubadourisme exagéré!... »

J'essayai de répondre : j'invoquai Lucien, Rabelais, Érasme et autres fantaisistes classiques. — Je sentis alors que je devenais prétentieux.

Alors, je m'écriai en pleurant : *Confiteor! plan-gor! juro!*... — Je jure de renoncer à ces œuvres maudites par la Sorbonne et par l'Institut : je n'écrirai plus que de l'histoire, de la philosophie, de la philologie et de la statistique... On semble en douter... eh bien, je ferai des romans vertueux et champêtres, je viserai aux prix de poésie, de morale, je ferai des livres contre l'esclavage et pour les enfants, des poèmes didactiques... des tragédies! — Des tragédies!... Je vais même en réciter une que j'ai écrite en seconde, et dont le souvenir me revient...

Les fantômes disparurent en jetant des cris plaintifs.

XXVI.

MORALITÉ.

Nuit profonde! où suis-je? au cachot.

Imprudent! voilà pourtant où t'a conduit la lecture de l'article anglais intitulé la *Clef de la rue*... Tâche maintenant de découvrir la clef des champs!

La serrure a grincé, les barres ont résonné. Le geôlier m'a demandé si j'avais bien dormi : « Très bien! très bien! » Il faut être poli.

— Comment sort-on d'ici?

— On écrira à Paris, et, si les renseignements sont favorables, au bout de trois ou quatre jours...

— Est-ce que je pourrais causer avec un gendarme?

— Le vôtre viendra tout à l'heure.

Le gendarme, quand il entra, me parut un dieu. Il me dit : « Vous avez de la chance. — En quoi? — C'est aujourd'hui jour de *correspondance* avec Senlis, vous pourrez paraître devant le substitut. Al-lons, levez-vous. — Et comment va-t-on à Senlis? — A pied; cinq lieues, ce n'est rien. — Oui, mais s'il pleut... entre deux gendarmes, sur des routes détrempées... — Vous pouvez prendre une voiture. »

Il m'a bien fallu prendre une voiture. Une petite affaire de onze francs; deux francs à la pistole; — en tout treize. — O fatalité!

Du reste, les deux gendarmes étaient très aimables, et je me suis mis fort bien avec eux sur la route en leur racontant les combats qui avaient eu lieu dans ce pays du temps de la Ligue. En arrivant en vue de la tour de Montépilloy, mon récit devint pathétique, je peignis la bataille, j'énumérai les escadrons de gens d'armes qui reposaient sous les sillons; — ils s'arrêtèrent cinq minutes à contempler la tour, et je leur expliquai ce que c'était qu'un château fort de ce temps-là.

Histoire! archéologie! philosophie! Vous êtes donc bonnes à quelque chose.

Il fallut monter à pied au village de Montépilloy, situé dans un bouquet de bois. Là, mes deux braves gendarmes de Crespy m'ont remis aux mains de ceux de Senlis, et leur ont dit : « Il a pour *deux jours de pain* dans le coffre de la voiture. — Si vous voulez déjeuner? m'a-t-on dit avec bienveillance. — Pardon,

je suis comme les Anglais, je mange très peu de pain. — Oh ! l'on s'y fait. »

Les nouveaux gendarmes semblaient moins aimables que les autres. L'un d'eux me dit : « Nous avons encore une petite formalité à remplir. » Il m'attacha des chaînes comme à un héros de l'Ambigu, et ferma les fers avec deux cadenas. « Tiens, dis-je, pourquoi ne m'a-t-on mis des fers qu'ici ? — Parce que les gendarmes étaient avec vous dans la voiture, et que nous, nous sommes à cheval. »

Arrivés à Senlis, nous allâmes chez le substitut, et, étant connu dans la ville, je fus relâché tout de suite. L'un des gendarmes m'a dit : « Cela vous apprendra à oublier votre passeport une autre fois, quand vous sortirez de votre département ! »

Avis au lecteur. — J'étais dans mon tort... Le substitut a été fort poli, ainsi que tout le monde. Je ne trouve de trop que le cachot et les fers. Ceci n'est pas une critique de ce qui se passe aujourd'hui. Cela s'est toujours fait ainsi. Je ne raconte cette aventure que pour demander que, comme pour d'autres choses, on tente un progrès sur ce point. — Si je n'avais pas parcouru la moitié du monde, et vécu avec les Arabes, les Grecs, les Persans, dans les khans des caravansérails et sous les tentes, j'aurais eu peut-être un sommeil plus troublé encore, et un réveil plus triste, pendant ce simple épisode d'un voyage de Meaux à Creil.

Il est inutile de dire que je suis arrivé trop tard

pour la chasse à la loutre. Mon ami le limonadier, après sa chasse, était parti pour Clermont, afin d'assister à un enterrement. Sa femme m'a montré la loutre empaillée, et complétant une collection de bêtes et d'oiseaux du Valois, qu'il espère vendre à quelque Anglais.

Voilà l'histoire fidèle de trois nuits d'octobre, qui m'ont corrigé des excès d'un réalisme trop absolu ; — j'ai du moins tout lieu de l'espérer.

PROMENADES ET SOUVENIRS *

I.

LA BUTTE MONTMARTRE.

Il est véritablement difficile de trouver à se loger dans Paris. — Je n'en ai jamais été si convaincu que depuis deux mois. Arrivé d'Allemagne, après un court séjour dans une villa* de la banlieue, je me suis cherché un domicile plus assuré que les précédents, dont l'un se trouvait sur la place du Louvre et l'autre dans la rue du Mail. — Je ne remonte qu'à six années. — Évincé du premier avec vingt francs de dédommagement, que j'ai négligé, je ne sais pourquoi, d'aller toucher à la ville*, j'avais trouvé dans le second ce qu'on ne trouve plus guère au centre de Paris : une vue sur deux ou trois arbres occupant un certain espace, qui permet à la fois de respirer et de se délasser l'esprit en regardant autre chose qu'un échiquier de fenêtres noires, où de jolies figures n'apparaissent que par exception. — Je respecte la vie intime de mes voisins, et ne suis pas de ceux qui examinent avec des longues-vues le galbe

d'une femme qui se couche, ou surprennent à l'œil nu les silhouettes particulières aux incidents et accidents de la vie conjugale. — J'aime mieux tel horizon « à souhait pour le plaisir des yeux », comme dirait Fénelon, où l'on peut jouir soit d'un lever, soit d'un coucher de soleil, mais plus particulièrement du lever. Le coucher ne m'embarrasse guère : je suis sûr de le rencontrer partout ailleurs que chez moi. Pour le lever, c'est différent : j'aime à voir le soleil découper des angles sur les murs, à entendre au dehors des gazouillements d'oiseaux, fût-ce de simples moineaux francs... Grétry offrait un louis pour une chanterelle*, je donnerais vingt francs pour un merle; — les vingt francs que la ville de Paris me doit encore!

J'ai longtemps habité Montmartre; on y jouit d'un air très pur, de perspectives variées, et l'on y découvre des horizons magnifiques, soit « qu'ayant été vertueux, l'on aime à voir lever l'aurore » qui est très belle du côté de Paris, soit qu'avec des goûts moins simples on préfère ces teintes pourprées du couchant, où les nuages déchiquetés et flottants peignent des tableaux de bataille et de transfiguration au-dessus du grand cimetière, entre l'arc de l'Étoile et les coteaux bleuâtres qui vont d'Argenteuil à Pontoise. — Les maisons nouvelles s'avancent toujours, comme la mer diluvienne qui a baigné les flancs de l'antique montagne, gagnant peu à peu les retraites où s'étaient réfugiés les monstres informes

Il y a là des montons, des cabarets et des tombelles, Des cloches char-
pières et des ruelles ~~peu~~ silencieuses bordées de chaumières, de
granges et de jardins truffés de plaines vertes ~~border~~ de présidées
où les sources s'élèvent dans la gloire détachant peu à peu
certains îlots de verdure où rebattaient des chèvres qui broutent
l'acanthus suspendus aux rochers. Des petites filles à l'œil
fier au pied montagnard les surveillent en jouant entre elles.
On rencontre même une vigne, la dernière du cru célèbre
de Montmartre qui luttait du temps des Romains avec argen-
teuil et boréens. Chaque année cet humble coteau perd une
rangée de ses ceps rabougris qui tombe dans une carrière -
Il y a eu au ~~parc~~ ^{ancien} l'acquisition au prix de ~~trois~~ mille
francs... on en demande aujourd'hui trente mille. C'est
le plus beau point de vue des environs de Paris.

Le qui me seduisait dans ce petit espace abrité par les
grands arbres du château de Bouillards c'était d'abord ce
site de vignoble lié au couvent de saint Denis - qui au
point de vue des philosophes, était peut-être le second
Zacchus ~~de~~ Diogènes et qui a eu trois corps, dont
l'un a été enterré à Montmartre, le second à Ratisbonne
et le troisième à Corinthe - c'était ensuite le voisinage
de l'abreuvoir qui le soir s'anime du spectacle de
chevaux et de chiens qui l'on y baigne et d'une fontaine
construite dans le goût antique où les lavandières causent
et chantent comme dans un des premiers chapitres de
Verther. Avec un bas relief consacré à Etanod et peut-être
des figures de ~~Diogènes~~ ^{mythes sculptés en damier}, on obtiendrait à l'ombre de
rien, tellement qui se penchent sur le monument, un
admirable lieu de retraite, silencieux à ses heures et
qui rappellerait certains points d'étude de la campagne
romaine. Au dessus de desine le chemin des bœufs près
le jardin du restaurant faucher avec les kiosques, les
lanternes et les statues peintes. La plaine saint Denis
a des lignes admirables, bordées par les coteaux de saint
ouen et de Montmorency avec des reflets de soleil ou de

maison qui varient à chaque heure du jour. A droite est une ~~longue~~ ^{range} de maisons la plupart fermées pour cause de craquements dans les murs. C'est ce qui assure la solitude relative de la cité, car les chevaux et les bœufs qui passent et même les lavandières ne troublent pas les méditations d'un sage et même s'y associent. — La vie bourgeoise et ses intérêts et les relations vulgaires lui donnent seuls l'idée de ~~se délecter~~ ^{s'occuper} et s'éloignent le plus possible des grands centres d'activité.

Il y a à gauche de vastes terrains, recouvrant l'empilement d'une carrière éboulée, que la commune a cédés à des hommes industriels qui en ont transformé l'aspect. Ils ont planté des arbres, créé des champs où croissent la pomme de terre et la betterave, où l'asperge monte ~~sur des~~ ^{sur} ~~des~~ ^{des} panaches verts décorés de perles rouges. On descend le chemin et l'on tourne à gauche. Là sont encore deux ou trois collines vertes entrecoupées par une route qui plus loin comble des ravins profonds et qui s'apprête à rejoindre un jour la rue de l'Empereur entre les buttes et le cimetière. On rencontre là un hameau qui fut jadis le siège d'un atelier de poudrette, trois ans au travail maltraités d'un atelier de poudrette, qui d'artistes ^{renoués d'après de Rome} sont venus étudier la campagne romaine et l'aspect des marais pontins. Il y a même un marais avivé par des canards, des oies et des poules; il n'est pas rare aussi d'y trouver des haillons piteux sur les épaules des travailleurs. Au collier feutrés ça et là pèsent le tassement des terrains sur d'anciens canaux; mais rien n'est plus beau que l'aspect de la grande butte quand le soleil éclaire les terrains d'ocre rouge veinés de plâtre et de glaise, les rochers dénudés et quelques bouquets d'arbres encore au long loupes où serpente des ravins et des sentiers. La plupart des terrains et des maisons éparses de cette petite vallée



reconnus depuis par Cuvier*. — Attaqué d'un côté par la rue de l'Empereur*, de l'autre par le quartier de la mairie*, qui sape les âpres montées et abaisse les hauteurs du versant de Paris, le vieux mont de Mars aura bientôt le sort de la butte des Moulins, qui, au siècle dernier, ne montrait guère un front moins superbe*. — Cependant il nous reste encore un certain nombre de coteaux ceints d'épaisses haies vertes, que l'épine-vinette décore tour à tour de ses fleurs violettes et de ses baies pourprées.

Il y a là des moulins*, des cabarets et des tonnelles, des élysées champêtres et des ruelles silencieuses, bordées de chaumières, de granges et de jardins touffus, des plaines vertes coupées de précipices, où les sources filtrent dans la glaise, détachant peu à peu certains îlots de verdure* où s'ébattent des chèvres, qui broutent l'acanthé suspendue aux rochers; des petites filles à l'œil fier, au pied montagnard, les surveillent en jouant entre elles. On rencontre même une vigne, la dernière du cru célèbre de Montmartre, qui luttait, du temps des Romains, avec Argenteuil et Suresnes. Chaque année, cet humble coteau perd une rangée de ses ceps rabougris, qui tombe dans une carrière. — Il y a dix ans, j'aurais pu l'acquérir au prix de trois mille francs... On en demande aujourd'hui trente mille. C'est le plus beau point de vue des environs de Paris.

Ce qui me séduisait, dans ce petit espace abrité par les grands arbres du Château des Brouillards*,

c'était d'abord ce reste de vignoble lié au souvenir de saint Denis, qui, au point de vue des philosophes, était peut-être le second Bacchus (Διονύσιος), et qui a eu trois corps, dont l'un a été enterré à Montmartre, le second à Ratisbonne et le troisième à Corinthe. — C'était ensuite le voisinage de l'abreuvoir*, qui, le soir, s'anime du spectacle de chevaux et de chiens que l'on y baigne, et d'une fontaine construite dans le goût antique, où les laveuses causent et chantent comme dans un des premiers chapitres de *Werther*. Avec un bas-relief consacré à Diane et peut-être deux figures de naïades sculptées en demi-bosse, on obtiendrait, à l'ombre des vieux tilleuls qui se penchent sur le monument, un admirable lieu de retraite, silencieux à ses heures, et qui rappellerait certains points d'étude de la campagne romaine. Au-dessus, se dessine le chemin des Bœufs*, puis le jardin du restaurant Gaucher, avec ses kiosques, ses lanternes et ses statues peintes... La plaine Saint-Denis a des lignes admirables, bornées par les coteaux de Saint-Ouen et de Montmorency, avec des reflets de soleil ou de nuages qui varient à chaque heure du jour. A droite, est une rangée de maisons, la plupart fermées pour cause de craquements dans les murs. C'est ce qui assure la solitude relative de ce site : car les chevaux et les bœufs qui passent, et même les laveuses* ne troublent pas les méditations d'un sage, et même s'y associent. — La vie bourgeoise, ses intérêts et ses relations vulgaires lui donnent

seuls l'idée de s'éloigner le plus possible des grands centres d'activité.

Il y a à gauche de vastes terrains, recouvrant l'emplacement d'une carrière éboulée, que la commune a concédés à des hommes industriels qui en ont transformé l'aspect. Ils ont planté des arbres, créé des champs où verdissent la pomme de terre et la betterave, où l'asperge montée étale en cette saison ses panaches* verts décorés de perles rouges.

On descend le chemin et l'on tourne à gauche. Là sont encore deux ou trois collines vertes, entaillées par une route qui, plus loin, comble des ravins profonds, et qui tend à rejoindre* un jour la rue de l'Empereur entre les buttes et le cimetière. On rencontre là un hameau qui sent fortement la campagne, et qui a renoncé, depuis trois ans, aux travaux malsains d'un atelier de *poudrette*. — Aujourd'hui, l'on y travaille les résidus des fabriques de bougies stéariques*. — Que d'artistes repoussés du prix de Rome y sont venus étudier* la campagne romaine et l'aspect des marais Pontins! Il y reste même un marais* animé par des canards, des oisons et des poules.

Il n'est pas rare aussi d'y trouver des haillons pittoresques sur les épaules des travailleurs. Les collines, fendues çà et là, accusent le tassement du terrain sur d'anciennes carrières; mais rien n'est plus beau que l'aspect de la grande butte, quand le soleil éclaire ses terrains d'ocre rouge veinés de plâtre et

de glaise, ses roches dénudées et quelques bouquets d'arbres encore assez touffus, où serpentent des ravines* et des sentiers.

La plupart des terrains et des maisons éparses de cette petite vallée appartiennent à de vieux propriétaires, qui ont calculé sur l'embarras des Parisiens à se créer de nouvelles demeures et sur la tendance qu'ont les maisons du quartier Montmartre à envahir, dans un temps donné, la plaine Saint-Denis. C'est une écluse qui arrête le torrent; quand elle s'ouvrira, le terrain vaudra cher. — Je regrette d'autant plus d'avoir hésité, il y a dix ans, à donner trois mille francs du dernier vignoble de Montmartre.

Il n'y faut plus penser. Je ne serai jamais propriétaire : et pourtant que de fois, au 8 ou au 15 de chaque trimestre (près de Paris, du moins*), j'ai chanté le refrain de M. Vautour :

Quand on n'a pas de quoi payer son terme,
Il faut avoir une maison à soi!

J'aurais fait faire dans cette vigne une construction si légère!... Une petite villa dans le goût de Pompéï, avec un *impluvium* et une *cella*, quelque chose comme la maison du poète tragique. Le pauvre Laviron, mort depuis sur les murs de Rome*, m'en avait dessiné le plan. — A dire le vrai pourtant, il n'y a pas de propriétaires aux buttes de Montmartre. On ne peut asseoir légalement une propriété sur des terrains minés par des cavités peuplées dans leurs

parois de mammouths et de mastodontes. La commune concède un droit de possession qui s'éteint au bout de cent ans... On est campé comme les Turcs; et les doctrines les plus avancées auraient peine à contester un droit si fugitif où l'hérédité ne peut longuement s'établir¹.

II.

LE CHÂTEAU DE SAINT-GERMAIN.

J'ai parcouru les quartiers de Paris qui correspondent à mes relations, et n'ai rien trouvé qu'à des prix impossibles, augmentés par les conditions que formulent les concierges. Ayant rencontré un seul logement au-dessous de trois cents francs, on m'a demandé si j'avais un état pour lequel il fallût du jour. — J'ai répondu, je crois, qu'il m'en fallait pour l'état de ma santé. « C'est, m'a dit le concierge, que la fenêtre de la chambre s'ouvre sur un corridor qui n'est pas bien clair. » Je n'ai pas voulu en savoir davantage, et j'ai même négligé de visiter une cave à louer, me souvenant d'avoir vu à Londres cette même inscription, suivie de ces mots : « Pour un gentleman seul. »

Je me suis dit : Pourquoi ne pas aller demeurer à Versailles ou à Saint-Germain? La banlieue est

1. Certains propriétaires nient ce détail, qui m'a été affirmé par d'autres. N'y aurait-il pas eu là aussi des usurpations pareilles à celles qui ont rendu les fiefs héréditaires sous Hugues Capet.

encore plus chère que Paris; mais, en prenant un abonnement du chemin de fer, on peut sans doute trouver des logements dans la plus déserte ou dans la plus abandonnée de ces deux villes. En réalité, qu'est-ce qu'une demi-heure de chemin de fer le matin et le soir? On a là les ressources d'une cité, et l'on est presque à la campagne. Vous vous trouvez logé par le fait rue Saint-Lazare, n° 130. Le trajet n'offre que de l'agrément et n'équivaut jamais, comme ennui ou comme fatigue, à une course d'omnibus. — Je me suis trouvé très heureux de cette idée, et j'ai choisi Saint-Germain, qui est pour moi une ville de souvenirs. Quel voyage charmant! Asnières, Chatou, Nanterre et le Pecq; la Seine trois fois repliée, des points de vue d'îles vertes, de plaines, de bois, de chalets et de villas; à droite, les coteaux de Colombe, d'Argenteuil et de Carrières; à gauche, le mont Valérien, Bougival, Lucienne et Marly; puis, la plus belle perspective du monde : la terrasse et les vieilles galeries du château de Henri IV, couronnées par le profil sévère du château de François I^{er}. J'ai toujours aimé ce château bizarre, qui, sur le plan, a la forme d'un D gothique, en l'honneur, dit-on, du nom de la belle Diane. — Je regrette seulement de n'y pas voir ces grands toits écaillés d'ardoises, ces clochetons à jour où se déroulaient des escaliers en spirale, ces hautes fenêtres sculptées s'élançant d'un fouillis de toits anguleux qui caractérisent l'architecture valoise. Des maçons

ont défiguré, sous Louis XVIII, la face qui regarde le parterre. Depuis, l'on a transformé ce monument en pénitencier*, et l'on a déshonoré l'aspect des fossés et des ponts antiques par une enceinte de murailles couvertes d'affiches. Les hautes fenêtres et les balcons dorés, les terrasses où ont paru tour à tour les beautés blondes de la cour des Valois et de la cour des Stuarts, les galants chevaliers des Médicis et les Écossais fidèles de Marie Stuart et du roi Jacques, n'ont jamais été restaurés; il n'en reste rien que le noble dessin des baies, des tours et des façades, que cet étrange contraste de la brique et de l'ardoise, s'éclairant des feux du soir ou des reflets argentés de la nuit, et cet aspect moitié galant, moitié guerrier, d'un château fort qui, en dedans, contenait un palais splendide, dressé sur une montagne, entre une vallée boisée où serpente un fleuve et un parterre qui se dessine sur la lisière d'une vaste forêt.

Je revenais là, comme Ravenswood au château de ses pères; j'avais eu des parents parmi les hôtes de ce château, — il y a vingt ans déjà; — d'autres, habitants de la ville; en tout, quatre tombeaux... Il se mêlait encore à ces impressions des souvenirs d'amour et de fêtes remontant à l'époque des Bourbons; — de sorte que je fus tour à tour heureux et triste tout un soir!

Un incident vulgaire vint m'arracher à la poésie de ces rêves de jeunesse. La nuit étant venue, après

avoir parcouru les rues et les places, et salué des demeures aimées jadis, donné un dernier coup d'œil aux côtes de l'étang de Mareil et de Chambourcy, je m'étais enfin reposé dans un café qui donne sur la place du marché. On me servit une chope de bière. Il y avait au fond trois cloportes; — un homme qui a vécu en Orient est incapable de s'affecter d'un pareil détail : « Garçon, dis-je, il est possible que j'aime les cloportes; mais, une autre fois, si j'en demande, je désirerais qu'on me les servit à part. » Le mot n'était pas neuf, s'étant déjà appliqué à des cheveux servis sur une omelette; — mais il pouvait encore être goûté à Saint-Germain. Les habitués, bouchers ou conducteurs de bestiaux*, le trouvèrent agréable.

Le garçon me répondit imperturbablement : « Monsieur, cela ne doit pas vous étonner; on fait en ce moment des réparations au château, et ces insectes se réfugient dans les maisons de la ville. Ils aiment beaucoup la bière et y trouvent leur tombeau. — Garçon, lui dis-je, vous êtes plus beau que nature, et votre conversation me séduit... Mais est-il vrai que l'on fasse des réparations au château? — Monsieur vient d'en être convaincu. — Convaincu, grâce à votre raisonnement; mais êtes-vous sûr du fait en lui-même? — Les journaux en ont parlé. »

Absent de France pendant longtemps, je ne pouvais contester ce témoignage. Le lendemain, je me rendis au château pour voir où en était la restaura-

tion. Le sergent-concierger me dit, avec un sourire qui n'appartient qu'à un militaire de ce grade : « Monsieur, seulement pour raffermir les fondations du château*, il faudrait neuf millions, les apportez-vous? » Je suis habitué à ne m'étonner de rien. « Je ne les ai pas sur moi, observai-je, mais cela pourrait encore se trouver! — Eh bien, dit-il, quand vous les apporterez, nous vous ferons voir le château. »

J'étais piqué; ce qui me fit retourner à Saint-Germain deux jours après. J'avais trouvé l'idée. Pourquoi, me disais-je, ne pas faire une souscription? La France est pauvre; mais il viendra beaucoup d'Anglais l'année prochaine, pour l'exposition des Champs-Élysées. Il est impossible qu'ils ne nous aident pas à sauver de la destruction un château qui a hébergé plusieurs générations de leurs reines et de leurs rois*. Toutes les familles jacobites y ont passé. — La ville encore est à moitié pleine d'Anglais; j'ai chanté tout enfant les chansons du roi Jacques et pleuré Marie Stuart en déclamant les vers de Ronsard et de du Bellay... La race des *King-Charles* emplît les rues comme une preuve vivante encore des affections de tant de races disparues... Non! me dis-je, les Anglais ne refuseront pas de s'associer à une souscription doublement nationale. Si nous contribuons par des monacos, ils trouveront bien des couronnes et des guinées!

Fort de cette combinaison, je suis allé la soumettre aux habitués du café du marché. Ils l'ont ac-

cueillie avec enthousiasme, et, quand j'ai demandé une chope de bière *sans cloportes*, le garçon m'a dit : « Oh ! non, monsieur, plus aujourd'hui ! »

Au château, je me suis présenté la tête haute. Le sergent m'a introduit au corps de garde, où j'ai développé mon idée avec succès, et le commandant, qu'on a averti, a bien voulu permettre que l'on me fît voir la chapelle et les appartements des Stuarts, fermés aux simples curieux. Ces derniers sont dans un triste état, et, quant aux galeries, aux salles antiques et aux chambres des Médicis, il est impossible de les reconnaître depuis des siècles, grâce aux clôtures, aux maçonneries et aux faux plafonds qui ont approprié ce château aux convenances militaires*.

Que la cour est belle, pourtant ! ces profils sculptés, ces arceaux, ces galeries chevaleresques, l'irrégularité même du plan, la teinte rouge des façades, tout cela fait rêver aux châteaux d'Écosse et d'Irlande, à Walter Scott et à Byron. On a tant fait pour Versailles et tant pour Fontainebleau !... Pourquoi donc ne pas relever ce débris précieux de notre histoire ? La malédiction de Catherine de Médicis, jalouse du monument construit en l'honneur de Diane, s'est continuée sous les Bourbons. Louis XIV craignait de voir la flèche de Saint-Denis ; ses successeurs ont tout fait pour Saint-Cloud et Versailles. Aujourd'hui Saint-Germain attend encore le résultat d'une promesse que la guerre a peut-être empêché de réaliser.

III.

UNE SOCIÉTÉ CHANTANTE.

Ce que le concierge m'a fait voir avec le plus d'amour, c'est une série de petites loges qu'on appelle les *cellules*, où couchent quelques militaires du pénitencier. Ce sont de véritables boudoirs ornés de peintures à fresque représentant des paysages. Le lit se compose d'un matelas de crin soutenu par des élastiques ; le tout très propre et très coquet, comme une cabine d'officier de vaisseau.

Seulement, le jour y manque, comme dans la chambre qu'on m'offrait à Paris, et l'on ne pourrait pas y demeurer, *ayant un état* pour lequel il faudrait du jour. « J'aimerais, dis-je au sergent, une chambre moins bien décorée et plus près des fenêtres. — Quand on se lève avant le jour, c'est bien indifférent ! » me répondit-il. Je trouvais cette observation de la plus grande justesse.

En repassant par le corps de garde, je n'eus qu'à remercier le commandant de sa politesse, et le sergent ne voulut accepter aucune *buona mano*.

Mon idée de souscription anglaise me trottait dans la tête, et j'étais bien aise d'en essayer l'effet sur des habitants* de la ville ; de sorte qu'allant dîner au pavillon de Henri IV, d'où l'on jouit de la plus admirable vue qui soit en France, dans un kiosque ouvert sur un panorama de dix lieues, j'en fis part à trois

Anglais et à une Anglaise, qui en furent émerveillés, et trouvèrent ce plan très conforme à leurs idées nationales. — Saint-Germain a cela de particulier, que tout le monde s'y connaît, qu'on y parle haut dans les établissements publics, et que l'on peut même s'y entretenir avec des dames anglaises sans leur être présenté. On s'ennuierait tellement sans cela ! Puis, c'est une population à part, classée, il est vrai, selon les conditions, mais entièrement locale.

Il est très rare qu'un habitant de Saint-Germain vienne à Paris ; certains d'entre eux ne font pas ce voyage une fois en dix ans. Les familles étrangères vivent aussi là entre elles, avec la familiarité qui existe dans les villes d'eaux. Et ce n'est pas l'eau, c'est l'air pur que l'on vient chercher à Saint-Germain. Il y a des maisons de santé charmantes, habitées par des gens très bien portants, mais fatigués du bourdonnement et du mouvement insensés de la capitale. La garnison, qui était autrefois de gardes du corps, et qui est aujourd'hui de cuirassiers de la garde, n'est pas étrangère peut-être à la résidence de quelques jeunes beautés, filles ou veuves, qu'on rencontre à cheval ou à âne sur la route des Loges ou du château du Val. — Le soir, les boutiques s'éclairent rue de Paris et rue au Pain ; on cause d'abord sur la porte, on rit, on chante même. — L'accent des voix est fort distinct de celui de Paris ; les jeunes filles ont la voix pure et bien timbrée, comme dans les pays de montagnes. En passant dans

la rue de l'Église, j'entendis chanter au fond d'un petit café. J'y voyais entrer beaucoup de monde et surtout des femmes. En traversant la boutique, je me trouvai dans une grande salle toute pavoisée de drapeaux et de guirlandes, avec les insignes maçonniques et les inscriptions d'usage. — J'ai fait partie autrefois des *Joyeux* et des *Bergers de Syracuse**; je n'étais donc pas embarrassé de me présenter.

Le bureau était majestueusement établi sous un dais orné de draperies tricolores, et le président me fit le salut cordial qui se doit à un *visiteur*. — Je me rappellerai toujours* qu'aux *Bergers de Syracuse* on ouvrait généralement la séance par ce toast : « Aux Polonais!... et à ces dames*! » Aujourd'hui, les Polonais sont un peu oubliés. — Du reste, j'ai entendu de fort jolies chansons dans cette réunion, mais surtout des voix de femmes ravissantes. Le Conservatoire n'a pas terni l'éclat de ces intonations pures et naturelles, de ces trilles empruntés au chant du rossignol ou du merle, ou n'a pas faussé*, avec les leçons du solfège, ces gosiers si frais et si riches en mélodie. Comment se fait-il que ces femmes chantent si juste? Et pourtant, tout musicien de profession pourrait dire à chacune d'elles : « Vous ne savez pas chanter. » Rien n'est amusant comme les chansons que les jeunes filles composent elles-mêmes, et qui font, en général, allusion aux trahisons des amoureux ou aux caprices de l'autre sexe. Quelquefois, il y a des traits de raillerie locale qui échappent au visiteur

étranger. Souvent, un jeune homme et une jeune fille se répondent comme Daphnis et Chloé, comme Myrtil et Sylvie. En m'attachant à cette pensée, je me suis trouvé tout ému, tout attendri, comme à un souvenir de la jeunesse... C'est qu'il y a un âge, — âge critique, comme on le dit pour les femmes, — où les souvenirs renaissent si vivement, où certains dessins oubliés reparaissent sous la trame froissée de la vie ! On n'est pas assez vieux pour ne plus songer à l'amour, on n'est plus assez jeune pour penser toujours à plaire. — Cette phrase, je l'avoue, est un peu Directoire. Ce qui l'amène sous ma plume, c'est que j'ai entendu un ancien jeune homme qui, ayant décroché du mur une guitare, exécuta admirablement la vieille romance de Garat :

Plaisir d'amour ne dure qu'un instant...
Chagrin d'amour dure toute la vie !

Il avait les cheveux frisés à l'incroyable, une cravate blanche, une épingle de diamant sur son jabot, et des bagues à lacs d'amour. Ses mains étaient blanches et fines comme celles d'une jolie femme. Et, si j'avais été femme, je l'aurais aimé, malgré son âge ; car sa voix allait au cœur.

Ce brave homme m'a rappelé mon père, qui, jeune encore, chantait avec goût des airs italiens à son retour de Pologne. Il y avait perdu sa femme, et ne pouvait s'empêcher de pleurer, en s'accompagnant

de la guitare, aux paroles d'une romance qu'elle avait aimée, et dont j'ai toujours retenu ce passage :

Mamma mia, medicate
Questa piaga, per pietà!
Melicerto fu l'arcièro
Perché pace in cor non ho !...

Malheureusement, la guitare est aujourd'hui vaincue par le piano, ainsi que la harpe ; ce sont là des galanteries et des grâces d'un autre temps. Il faut aller à Saint-Germain pour retrouver, dans le petit monde paisible encore, les charmes effacés de la société d'autrefois.

Je suis sorti par un beau clair de lune, m'imaginant vivre en 1827, époque où j'ai quelque temps habité Saint-Germain. Parmi les jeunes filles présentes à cette petite fête, j'avais reconnu des yeux accentués, des traits réguliers et, pour ainsi dire, classiques, des intonations particulières au pays, qui me faisaient rêver à des cousines, à des amies de cette époque, comme si, dans un autre monde, j'avais retrouvé mes premières amours. Je parcourais au clair de lune ces rues et ces promenades endormies. J'admirais les profils majestueux du château, j'allais respirer l'odeur des arbres presque effeuillés* à la lisière de la forêt, je goûtais mieux, à cette heure,

1. O ma mère ! guérissez-moi cette blessure, par pitié ! Melicerte fut l'archer par qui j'ai perdu la paix de mon cœur.

l'architecture de l'église où repose l'épouse de Jacques II, et qui semble un temple romain¹.

Vers minuit, j'allai frapper à la porte d'un hôtel où je couchais souvent, il y a quelques années. Impossible d'éveiller personne. Des bœufs passaient silencieusement, et leurs conducteurs ne purent me renseigner sur les moyens de passer la nuit. En revenant sur la place du marché, je demandai au factionnaire s'il connaissait un hôtel où l'on pût recevoir un Parisien relativement attardé. « Entrez au poste, on vous dira cela », me répondit-il.

Dans le poste, je rencontrai de jeunes militaires qui me dirent : « C'est bien difficile ! On se couche ici à dix heures ; mais chauffez-vous un instant. » On jeta du bois dans le poêle ; je me mis à causer de l'Afrique et de l'Asie. Cela les intéressait* tellement, que l'on réveillait pour m'écouter ceux qui s'étaient endormis. Je me vis conduit à chanter des chansons arabes et grecques ; car la société chantante m'avait mis dans cette disposition. Vers deux heures, un des soldats me dit : « Vous avez bien couché sous la tente... Si vous voulez, prenez place sur le lit de camp. » On me fit un traversin avec un sac de munition, je m'enveloppai de mon manteau, et je m'apprêtais à dormir quand le sergent rentra et dit : « Où est-ce qu'ils ont encore ramassé cet homme-là ? —

1. L'intérieur est aujourd'hui restauré dans le style byzantin, et l'on commence à y découvrir des fresques remarquables commencées depuis plusieurs années.

C'est un homme qui parle assez bien, dit un des fusiliers ; il a été en Afrique. — S'il a été en Afrique, c'est différent, dit le sergent ; mais on admet quelquefois ici des individus qu'on ne connaît pas ; c'est imprudent... Ils pourraient enlever quelque chose ! — Ce ne serait pas les matelas, toujours ! murmurai-je*. — Ne faites pas attention, me dit l'un des soldats : c'est son caractère ; et puis il vient de recevoir une *politesse*... ça le rend grognon. »

J'ai dormi fort bien jusqu'au point du jour ; et, remerciant ces braves soldats ainsi que le sergent, tout à fait radouci, je m'en allai faire un tour vers les coteaux de Mareil, pour admirer les splendeurs du soleil levant.

Je le disais tout à l'heure : — mes jeunes années me reviennent, — et l'aspect des lieux aimés rappelle en moi le sentiment des choses passées. Saint-Germain, Senlis et Dammartin sont les trois villes qui, non loin de Paris, correspondent à mes souvenirs les plus chers. La mémoire de vieux parents morts se rattache mélancoliquement à la pensée de plusieurs jeunes filles dont l'amour m'a fait poète, ou dont les dédains m'ont fait parfois ironique et songeur.

J'ai appris le style en écrivant des lettres de tendresse ou d'amitié, et, quand je relis celles qui ont été conservées, j'y retrouve fortement tracée l'empreinte de mes lectures d'alors, surtout de Diderot, de Rousseau et de Sénancourt. Ce que je viens de

dire expliquera le sentiment dans lequel ont été écrites les pages suivantes. Je m'étais repris à aimer Saint-Germain par ces derniers beaux jours d'automne. Je m'établis à l'*Ange-Gardien*, et, dans les intervalles de mes promenades, j'ai tracé quelques souvenirs que je n'ose intituler *Mémoires*, et qui seraient plutôt conçus selon le plan des promenades solitaires de Jean-Jacques. Je les terminerai dans le pays même où j'ai été élevé, et où il est mort.

IV.

JUVENILIA.

Le hasard a joué un si grand rôle dans ma vie, que je ne m'étonne pas en songeant à la façon singulière dont il a présidé à ma naissance. C'est, dira-t-on, l'histoire de tout le monde. Mais tout le monde n'a pas occasion de raconter son histoire.

Et, si chacun le faisait, il n'y aurait pas grand mal : l'expérience de chacun est le trésor de tous.

Un jour, un cheval s'échappa d'une pelouse verte qui bordait l'Aisne, et disparut bientôt entre les haliers ; il gagna la région sombre des arbres et se perdit dans la forêt de Compiègne. Cela se passait vers 1770.

Ce n'est pas un accident rare qu'un cheval échappé à travers une forêt. Et cependant, je n'ai guère d'autre titre à l'existence. Cela est probable du moins, si

l'on croit à ce que Hoffmann appelait l'*enchaînement des choses*.

Mon grand-père était jeune alors. Il avait pris le cheval dans l'écurie de son père, puis il s'était assis sur le bord de la rivière, rêvant à je ne sais quoi, pendant que le soleil se couchait dans les nuages empourprés du Valois et du Beauvoisis.

L'eau verdissait et chatoyait de reflets sombres ; des bandes violettes striaient les rougeurs du couchant. Mon grand-père, en se retournant pour partir, ne trouva plus le cheval qui l'avait amené. En vain il le chercha, l'appela jusqu'à la nuit. Il lui fallut revenir à la ferme.

Il était d'un naturel silencieux ; il évita les rencontres, monta à sa chambre et s'endormit, comptant sur la Providence et sur l'instinct de l'animal, qui pouvait bien lui faire retrouver la maison.

C'est ce qui n'arriva pas. Le lendemain matin, mon grand-père descendit de sa chambre et rencontra dans la cour son père, qui se promenait à grands pas. Il s'était aperçu déjà qu'il manquait un cheval à l'écurie. Silencieux comme son fils, il n'avait pas demandé quel était le coupable : il le reconnut en le voyant devant lui.

Je ne sais ce qui se passa. Un reproche trop vif fut cause sans doute de la résolution que prit mon grand-père. Il monta à sa chambre, fit un paquet de quelques habits, et, à travers la forêt de Compiègne, il gagna un petit pays situé entre Ermenonville et

Senlis, près des étangs de Châalis, vieille résidence carlovingienne. Là, vivait un de ses oncles, qui descendait, dit-on, d'un peintre flamand du ^{xvii}^e siècle. Il habitait un ancien pavillon de chasse aujourd'hui ruiné, qui avait fait partie des apanages de Marguerite de Valois. Le champ voisin, entouré de halliers qu'on appelle les *bosquets*, était situé sur l'emplacement d'un ancien camp romain et a conservé le nom du dixième des Césars*. On y récolte du seigle dans les parties qui ne sont pas couvertes de granits et de bruyères. Quelquefois on y a rencontré, en *traçant*, des pots étrusques, des médailles, des épées rouillées ou des images informes de dieux celtiques.

Mon grand-père aida le vieillard à cultiver ce champ, et fut récompensé patriarcalement en épousant sa cousine. Je ne sais pas au juste l'époque de leur mariage; mais, comme il se maria avec l'épée, comme aussi ma mère reçut le nom de Marie-Antoinette avec celui de Laurence, il est probable qu'ils furent mariés un peu avant la Révolution. Aujourd'hui, mon grand-père repose avec sa femme et sa plus jeune fille au milieu de ce champ qu'il cultivait jadis. Sa fille aînée est ensevelie bien loin de là, dans la froide Silésie, au cimetière catholique polonais de Cross-Glogaw. Elle est morte à vingt-cinq ans des fatigues de la guerre, d'une fièvre qu'elle gagna en traversant un pont chargé de cadavres, où sa voiture manqua d'être renversée. Mon père, forcé de rejoindre l'armée à Moscou, perdit plus tard ses lettres et ses bijoux dans les flots de la Bérésina.

Je n'ai jamais vu ma mère, ses portraits ont été perdus ou volés ; je sais seulement qu'elle ressemblait à une gravure du temps, d'après Prudhon ou Fragonard, qu'on appelait *la Modestie*. La fièvre dont elle est morte m'a saisi trois fois, à des époques qui forment, dans ma vie, des divisions régulières, périodiques. Toujours, à ces époques, je me suis senti l'esprit frappé des images de deuil et de désolation qui ont entouré mon berceau. Les lettres qu'écrivait ma mère des bords de la Baltique, ou des rives de la Sprée ou du Danube, m'avaient été lues tant de fois ! Le sentiment du merveilleux, le goût des voyages lointains ont été sans doute pour moi le résultat de ces impressions premières, ainsi que du séjour que j'ai fait longtemps dans une campagne isolée au milieu des bois. Livré souvent aux soins des domestiques et des paysans, j'avais nourri mon esprit de croyances bizarres, de légendes et de vieilles chansons. Il y avait là de quoi faire un poète, et je ne suis qu'un rêveur en prose.

J'avais sept ans, et je jouais, insoucieux, sur la porte de mon oncle, quand trois officiers parurent devant la maison ; l'or noirci de leurs uniformes brillait à peine sous leurs capotes de soldats. Le premier m'embrassa avec une telle effusion, que je m'écriai : « Mon père !... tu me fais mal ! » De ce jour, mon destin changea.

Tous trois revenaient du siège de Strasbourg. Le plus âgé, sauvé des flots de la Bérésina glacée, me prit avec lui pour m'apprendre ce qu'on appelait

mes devoirs. J'étais faible encore, et la gaieté de son plus jeune frère me charmait pendant mon travail. Un soldat qui les servait eut l'idée de me consacrer une partie de ses nuits. Il me réveillait avant l'aube et me promenait sur les collines voisines de Paris, me faisant déjeuner de pain et de crème dans les fermes ou dans les laiteries.

V.

PREMIÈRES ANNÉES.

Une heure fatale sonna pour la France; son héros, captif lui-même au sein d'un vaste empire, voulut réunir dans le champ de Mai l'élite de ses héros fidèles. Je vis ce spectacle sublime dans la loge des généraux. On distribuait aux régiments des étendards ornés d'aigles d'or, confiés désormais à la fidélité de tous.

Un soir, je vis se dérouler sur la grande place de la ville une immense décoration qui représentait un vaisseau en mer. La nef se mouvait sur une onde agitée, et semblait voguer vers une tour qui marquait le rivage. Une rafale violente détruisit l'effet de cette représentation. Sinistre augure, qui prédisait à la patrie le retour des étrangers.

Nous revîmes les fils du Nord, et les cauales de l'Ukraine rongèrent encore une fois l'écorce des arbres de nos jardins. Mes sœurs du hameau revinrent à tire d'aile, comme des colombes plaintives,

et m'apportèrent dans leurs bras une tourterelle aux pieds roses, que j'aimais comme une autre sœur.

Un jour, une des belles dames qui visitaient mon père me demanda un léger service : j'eus le malheur de lui répondre avec impatience. Quand je retournai sur la terrasse, la tourterelle s'était envolée.

J'en conçus un tel chagrin, que je faillis mourir d'une fièvre purpurine qui fit porter à l'épiderme tout le sang de mon cœur. On crut me consoler en me donnant pour compagnon un jeune sapajou rapporté d'Amérique par un capitaine, ami de mon père. Cette jolie bête devint la compagne de mes jeux et de mes travaux.

J'étudiais à la fois l'italien, le grec et le latin, l'allemand, l'arabe et le persan. Le *Pastor fido*, *Faust*, Ovide et Anacréon étaient mes poèmes et mes poètes favoris. Mon écriture, cultivée avec soin, rivalisait parfois de grâce et de correction avec les manuscrits les plus célèbres de l'Iram. Il fallait encore que le trait de l'amour perçât mon cœur d'une de ses flèches les plus brûlantes ! Celle-là partit de l'arc délié du sourcil noir d'une vierge à l'œil d'ébène, qui s'appelait Héloïse. — J'y reviendrai plus tard.

J'étais toujours entouré de jeunes filles ; — l'une d'elles était ma tante* ; deux femmes de la maison, Jeannette et Fanchette, me comblaient aussi de leurs soins. Mon sourire enfantin rappelait celui de ma mère, et mes cheveux blonds, mollement ondulés, couvraient avec caprice la grandeur précoce de mon

front. Je devins épris de Fanchette, et je conçus l'idée singulière de la prendre pour épouse selon les rites des aïeux. Je célébrai moi-même le mariage, en figurant la cérémonie au moyen d'une vieille robe de ma grand'mère que j'avais jetée sur mes épaules. Un ruban pailleté d'argent ceignait mon front, et j'avais relevé la pâleur ordinaire de mes joues d'une légère couche de fard. Je pris à témoin le Dieu de nos pères et la Vierge sainte, dont je possédais une image, et chacun se prêta avec complaisance à ce jeu naïf d'un enfant.

Cependant j'avais grandi; un sang vermeil colorait mes joues; j'aimais à respirer l'air des forêts profondes. Les ombrages d'Ermenonville, les solitudes de Morfontaine n'avaient plus de secrets pour moi. Deux de mes cousines habitaient par là. J'étais fier de les accompagner dans ces vieilles forêts, qui semblaient leur domaine.

Le soir, pour divertir de vieux parents, nous représentions les chefs-d'œuvre des poètes, et un public bienveillant nous comblait d'éloges et de couronnes. Une jeune fille vive et spirituelle, nommée Louise, partageait nos triomphes; on l'aimait dans cette famille, où elle représentait la gloire des arts.

Je m'étais rendu très fort sur la danse. Un mulâtre, nommé Major, m'enseignait à la fois les premiers éléments de cet art et ceux de la musique, pendant qu'un peintre de portraits, nommé Mignard, me donnait des leçons de dessin. Mademoiselle Nouvelle

était l'étoile de notre salle de danse. Je rencontrai un rival dans un joli garçon nommé Provost. Ce fut lui qui m'enseigna l'art dramatique : nous représentions ensemble de petites comédies qu'il improvisait avec esprit. Mademoiselle Nouvelle était naturellement notre actrice principale et tenait une balance si exacte entre nous deux, que nous soupirions sans espoir... Le pauvre Provost s'est fait depuis acteur, sous le nom de Raymond ; il se souvint de ses premières tentatives, et se mit à composer des féeries, dans lesquelles il eut pour collaborateurs les frères Cogniard*. — Il a fini bien tristement en se prenant de querelle avec un régisseur de la Gaité, auquel il donna un soufflet. Rentré chez lui, il réfléchit amèrement aux suites de son imprudence, et, la nuit suivante, se perça le cœur d'un coup de poignard.

VI.

HÉLOÏSE.

La pension que j'habitais avait un voisinage de jeunes brodeuses. L'une d'elles, qu'on appelait la Créole, fut l'objet de mes premiers vers d'amour ; son œil sévère, la sereine placidité de son profil grec me réconciliaient avec la froide dignité des études ; c'est pour elle que je composai des traductions versifiées de l'ode d'Horace *A Tyndaris*, et

d'une mélodie de Byron, dont je traduisais ainsi le refrain :

Dis-moi, jeune fille d'Athènes,
Pourquoi m'as-tu ravi mon cœur?

Quelquefois, je me levais dès le point du jour et je prenais la route de ***, courant et déclamant mes vers au milieu d'une pluie battante. La cruelle se riait de mes amours errantes et de mes soupirs ! C'est pour elle que je composai la pièce suivante, imitée d'une poésie de Thomas Moore* :

Quand le soleil brille en tes yeux,
Pleins de douceur et d'espérance...*

J'échappe à ces amours volages pour raconter mes premières peines. Jamais un mot blessant, un soupir impur n'avaient souillé l'hommage que je rendais à mes cousines. Héloïse, la première, me fit connaître la douleur. Elle avait pour gouvernante une bonne vieille Italienne qui fut instruite de mon amour. Celle-ci s'entendit avec la servante de mon père pour nous procurer une entrevue. On me fit descendre en secret dans une chambre où la figure d'Héloïse était représentée par un vaste tableau. Une épingle d'argent perçait le nœud touffu de ses cheveux d'ébène, et son buste étincelait comme celui d'une reine, pailleté de tresses d'or sur un fond de soie et de velours. Éperdu, fou d'ivresse, je m'étais jeté à genoux devant l'image; une porte s'ouvrit, Héloïse vint à ma rencontre et me regarda d'un œil

souriant. « Pardon, reine, m'écriai-je, je me croyais le Tasse aux pieds d'Éléonore, ou le tendre Ovide aux pieds de Julie!... »

Elle ne put rien me répondre, et nous restâmes tous deux muets dans une demi-obscurité. Je n'osai lui baiser la main, car mon cœur se serait brisé. — O douleurs et regrets de mes jeunes amours perdus! que vos souvenirs sont cruels! « Fièvres éteintes de l'âme humaine, pourquoi revenez-vous encore échauffer un cœur qui ne bat plus? » Héloïse est mariée aujourd'hui; Fanchette, Sylvie et Adrienne sont à jamais perdues pour moi : — le monde est désert. Peuplé de fantômes aux voix plaintives, il murmure des chants d'amour sur les débris de mon néant! Revenez pourtant, douces images; j'ai tant aimé! j'ai tant souffert! « Un oiseau qui vole dans l'air a dit son secret au bocage, qui l'a redit au vent qui passe, — et les eaux plaintives ont répété le mot suprême : — Amour! amour! »

VII.

VOYAGE AU NORD*.

Que le vent enlève ces pages écrites dans des instants de fièvre ou de mélancolie, — peu importe : il en a déjà dispersé quelques-unes, et je n'ai pas le courage de les récrire. En fait de mémoires, on ne sait jamais si le public s'en soucie, — et cependant je suis du nombre des écrivains dont la vie tient in-

timement aux ouvrages qui les ont fait connaître. N'est-on pas aussi, sans le vouloir, le sujet de biographies directes ou déguisées? Est-il plus modeste de se peindre dans un roman sous le nom de Lélío, d'Octave ou d'Arthur, ou de trahir ses plus intimes émotions dans un volume de poésies? Qu'on nous pardonne ces élans de personnalité, à nous qui vivons sous le regard de tous, et qui, glorieux ou perdus, ne pouvons plus atteindre au bénéfice de l'obscurité!

Si je pouvais faire un peu de bien en passant, j'essayerais d'appeler quelque attention sur ces pauvres villes délaissées dont les chemins de fer ont détourné la circulation et la vie. Elles s'asseyent tristement sur les débris de leur fortune passée, et se concentrent en elles-mêmes, jetant un regard désenchanté sur les merveilles d'une civilisation qui les condamne ou les oublie. Saint-Germain m'a fait penser à Senlis, et, comme c'était un mardi, j'ai pris l'omnibus de Pontoise, qui ne circule plus que les jours de marché. J'aime à contrarier les chemins de fer, et Alexandre Dumas, que j'accuse d'avoir un peu brodé dernièrement sur mes folies de jeunesse*, a dit avec vérité que j'avais dépensé deux cents francs et mis huit jours pour l'aller voir à Bruxelles, par l'ancienne route de Flandre, — et en dépit du chemin de fer du Nord*.

Non, je n'admettrai jamais, quelles que soient les difficultés des terrains, que l'on fasse huit lieues, ou,

si vous voulez, trente-deux kilomètres, pour aller à Poissy en évitant Saint-Germain, et trente lieues pour aller à Compiègne en évitant Senlis. Ce n'est qu'en France que l'on peut rencontrer des chemins si contrefaits. Quand le chemin belge perçait douze montagnes pour arriver à Spa, nous étions en admiration devant ces faciles contours de notre principale artère, qui suivent tour à tour les lits capricieux de la Seine et de l'Oise, pour éviter une ou deux pentes de l'ancienne route du Nord.

Pontoise est encore une de ces villes, situées sur des hauteurs, qui me plaisent par leur aspect patriarcal, leurs promenades, leurs points de vue, et la conservation de certaines mœurs qu'on ne rencontre plus ailleurs. On y joue encore dans les rues, on cause, on chante le soir sur le devant des portes; les restaurateurs sont des pâtisseries; on trouve chez eux quelque chose de la vie de famille; les rues, en escaliers, sont amusantes à parcourir; la promenade, tracée sur les anciennes tours, domine la magnifique vallée où coule l'Oise. De jolies femmes et de beaux enfants s'y promènent. On surprend en passant, on envie tout ce petit monde paisible qui vit à part dans ses vieilles maisons, sous ses beaux arbres, au milieu de ces beaux aspects et de cet air pur. L'église est belle et d'une conservation parfaite. Un magasin de nouveautés parisiennes s'éclaire auprès, et ses demoiselles sont vives et rieuses comme dans la *Fiancée* de M. Scribe... Ce qui fait le charme, pour

moi, des petites villes un peu abandonnées, c'est que j'y retrouve quelque chose du Paris de ma jeunesse. L'aspect des maisons, la forme des boutiques, certains usages, quelques costumes... A ce point de vue, si Saint-Germain rappelle 1830, Pontoise rappelle 1820; — je vais plus loin encore retrouver mon enfance et le souvenir de mes parents.

Cette fois je bénis le chemin de fer, — une heure au plus me sépare de Saint-Leu : — le cours de l'Oise, si calme et si verte, découpant au clair de lune ses ilots de peupliers, l'horizon festonné de collines et de forêts, les villages aux noms connus qu'on appelle à chaque station, l'accent déjà sensible des paysans qui montent d'une distance à l'autre, les jeunes filles coiffées de madras, selon l'usage de cette province, tout cela m'attendrit et me charme : il me semble que je respire un autre air, et, en mettant le pied sur le sol, j'éprouve un sentiment plus vif encore que celui qui m'animait naguère en repassant le Rhin : la terre paternelle, c'est deux fois la patrie.

J'aime beaucoup Paris, où le hasard m'a fait naître, — mais j'aurais pu naître aussi bien sur un vaisseau, — et Paris, qui porte dans ses armes la *bari* ou nef mystique des Égyptiens, n'a pas dans ses murs cent mille Parisiens véritables. Un homme du Midi, s'unissant là par hasard à une femme du Nord, ne peut produire un enfant de nature lutécienne. On dira à cela : Qu'importe ! Mais demandez un peu aux

gens de province s'il importe d'être de tel ou tel pays.

Je ne sais si ces observations ne semblent pas bizarres; — cherchant à étudier les autres dans moi-même, je me dis qu'il y a dans l'attachement à la terre beaucoup de l'amour de la famille. Cette piété qui s'attache aux lieux est aussi une portion du noble sentiment qui nous unit à la patrie. En revanche, les cités et les villages se parent avec fierté des illustrations qui proviennent de leur sol. Il n'y a plus là division ou jalousie locale, tout se rapporte au centre national, et Paris est le foyer de toutes ces gloires. Me direz-vous pourquoi j'aime tout le monde dans ce pays, où je retrouve des intonations connues autrefois, où les vieilles ont les traits de celles qui m'ont bercé, où les jeunes gens et les jeunes filles me rappellent les compagnons de ma première jeunesse? Un vieillard passe : il m'a semblé voir mon grand-père; il parle, c'est presque sa voix; — cette jeune personne a les traits de ma tante, morte à vingt-cinq ans; — une plus jeune me rappelle une petite paysanne qui m'a aimé et qui m'appelait* son petit mari, — qui dansait et chantait toujours, et qui, le dimanche au printemps, se faisait des couronnes de marguerites. Qu'est-elle devenue, la pauvre Célénie, avec qui je courais dans la forêt de Chantilly, et qui avait si peur des gardes-chasse et des loups!

VIII.

CHANTILLY.

Voici les deux tours de Saint-Leu, le village sur la hauteur, séparé par le chemin de fer de la partie qui borde l'Oise. On monte vers Chantilly en côtoyant de hautes collines de grès d'un aspect solennel, puis c'est un bout de la forêt; la Nonette brille dans les prés bordant les dernières maisons de la ville. — La Nonette! une des chères petites rivières où j'ai pêché des écrevisses; — de l'autre côté de la forêt coule sa sœur la Thève, où je me suis presque noyé pour n'avoir pas voulu paraître poltron devant la petite Célénie!

Célénie m'apparaît souvent dans mes rêves comme une nymphe des eaux, tentatrice naïve, follement enivrée de l'odeur des prés, couronnée d'ache et de nénufar, découvrant, dans son rire enfantin, entre ses joues à fossettes, les dents de perles de la nixe germanique. Et, certes, l'ourlet de sa robe était très souvent mouillé, comme il convient à ses pareilles... Il fallait lui cueillir des fleurs aux bords marneux des étangs de Commelle, ou parmi les jones et les ose-raies* qui bordent les métairies de Coye. Elle aimait les grottes perdues dans les bois, les ruines des vieux châteaux, les temples écroulés aux colonnes festonnées de lierre, le foyer des bûcherons, où elle chantait et racontait les vieilles légendes du pays : — madame de Montfort, prisonnière dans sa tour, qui tantôt s'envolait en cygne, et tantôt frétillait en

beau poisson d'or dans les fossés de son château ; — la fille du pâtissier, qui portait des gâteaux au comte d'Ory, et qui, forcée à passer la nuit chez son seigneur, lui demanda son poignard pour ouvrir le nœud d'un lacet et s'en perça le cœur ; — les moines rouges, qui enlevaient les femmes, et les plongeaient dans des souterrains ; — la fille du sire de Pontarmé, éprise du beau Lautrec, et enfermée sept ans par son père, après quoi elle meurt ; et le chevalier, revenant de la croisade, fait découdre avec un couteau d'or fin son linceul de fine toile ; elle ressuscite, mais ce n'est plus qu'une goule affamée de sang... Henri IV et Gabrielle, Biron et Marie de Loches, et que sais-je encore de tant de récits dont sa mémoire était peuplée ! Saint Rieul parlant aux grenouilles, saint Nicolas ressuscitant les trois petits enfants hachés comme chair à pâté par un boucher de Clermont-sur-Oise. Saint Léonard, saint Loup et saint Guy ont laissé dans ces cantons mille témoignages de leur sainteté et de leurs miracles. Célénie montait sur les roches ou sur les dolmens druidiques, et les racontait aux jeunes bergers. Cette petite Velléda du vieux pays des Sylvanectes m'a laissé des souvenirs que le temps ravive. Qu'est-elle devenue ? Je m'en informerai du côté de la Chapelle-en-Serval, ou de Charlepont, ou de Montméliant... Elle avait des tantes partout, des cousines sans nombre : que de morts dans tout cela ! que de malheureux, sans doute, dans un pays si heureux autrefois !

Au moins, Chantilly porte noblement sa misère ;

comme ces vieux gentilshommes au linge blanc, à la tenue irréprochable, il a cette fière attitude qui dissimule le chapeau déteint ou les habits râpés... Tout est propre, rangé, circonspect; les voix résonnent harmonieusement dans les salles sonores. On sent partout l'habitude du respect, et la cérémonie qui régnait jadis au château règle un peu les rapports des placides habitants. C'est plein d'anciens domestiques retraités, conduisant des chiens invalides; — quelques-uns sont devenus des maîtres, et ont pris l'aspect vénérable des vieux seigneurs qu'ils ont servis.

Chantilly est comme une longue rue de Versailles. Il faut voir cela l'été, par un splendide soleil, en passant à grand bruit sur ce beau pavé qui résonne. Tout est préparé là pour les splendeurs princières et pour la foule privilégiée des chasses et des courses. Rien n'est étrange comme cette grande porte qui s'ouvre sur la pelouse du château et qui semble un arc de triomphe, comme le monument voisin, qui paraît une basilique et qui n'est qu'une écurie. Il y a là quelque chose encore de la lutte des Condé contre la branche aînée des Bourbons. — C'est la chasse qui triomphe, à défaut de la guerre, et où cette famille trouva encore une gloire, après que Clio eut déchiré les pages de la jeunesse guerrière du grand Condé, comme l'exprime le mélancolique tableau qu'il a fait peindre lui-même.

A quoi bon maintenant revoir ce château démeu-

blé qui n'a plus à lui que le cabinet satirique de Watteau et l'ombre tragique du cuisinier Vatel se perçant le cœur dans un fruitier ! J'ai mieux aimé entendre les regrets sincères de mon hôtesse touchant ce bon prince de Condé, qui est encore le sujet des conversations locales. Il y a, dans ces sortes de villes, quelque chose de pareil à ces cercles du purgatoire de Dante immobilisés dans un seul souvenir, et où se refont, dans un centre plus étroit, les actes de la vie passée. « Et qu'est devenue votre fille, qui était si blonde et gaie ? lui ai-je dit ; elle s'est sans doute mariée ? — Mon Dieu, oui, et depuis elle est morte de la poitrine... » J'ose à peine dire que cela me frappa plus vivement que les souvenirs du prince de Condé. Je l'avais vue toute jeune, et certes je l'aurais aimée, si, à cette époque, je n'avais eu le cœur occupé d'une autre... Et maintenant, voilà que je pense à la ballade allemande : *la Fille de l'hôtesse*, et aux trois compagnons, dont l'un disait : « Oh ! si je l'avais connue, comme je l'aurais aimée ! » — et le second : « Je t'ai connue, et je t'ai tendrement aimée ! » — et le troisième : « Je ne t'ai pas connue... mais je t'aime et t'aimerai pendant l'éternité ! »

Encore une figure blonde qui pâlit, se détache et tombe glacée à l'horizon de ces bois baignés de vapeurs grises... J'ai pris la voiture de Senlis, qui suit le cours de la Nonette en passant par Saint-Firmin et par Courteuil ; nous laissons à gauche Saint-Léo-

nard et sa vieille chapelle, et nous apercevons déjà le haut clocher de la cathédrale. A gauche est le champ des *Raines*, où saint Rieul, interrompu par les grenouilles dans une de ses prédications, leur imposa silence, et, quand il eut fini, permit à une seule de se faire entendre à l'avenir. Il y a quelque chose d'oriental dans cette naïve légende et dans cette bonté du saint qui permet du moins à une grenouille d'exprimer les plaintes des autres.

J'ai trouvé un bonheur indicible à parcourir les rues et les ruelles de la vieille cité romaine, si célèbre encore depuis par ses sièges et ses combats. « O pauvre ville ! que tu es enviée ! » disait Henri IV. — Aujourd'hui, personne n'y pense, et ses habitants paraissent peu se soucier du reste de l'univers. Ils vivent plus à part encore que ceux de Saint-Germain. Cette colline aux antiques constructions domine fièrement son horizon de prés verts, bordés de quatre forêts : Halatte, Apremont, Pontarmé, Ermenonville dessinent au loin leurs masses ombreuses où pointent çà et là les ruines des abbayes et des châteaux.

En passant devant la porte de Reims, j'ai rencontré une de ces énormes voitures de saltimbanques qui promènent de foire en foire toute une famille artistique, son matériel et son ménage. Il s'était mis à pleuvoir, et l'on m'offrit cordialement un abri. Le local était vaste, chauffé par un poêle, éclairé par huit fenêtres, et six personnes paraissaient y vivre

assez commodément. Deux jolies filles s'occupaient de repriser leurs ajustements pailletés, une femme encore belle faisait la cuisine, et le chef de la famille donnait des leçons de maintien à un jeune homme de bonne mine qu'il dressait à jouer les amoureux. C'est que ces gens ne se bornaient pas aux exercices d'agilité, et jouaient aussi la comédie. On les invitait souvent dans les châteaux de la province, et ils me montrèrent plusieurs attestations de leurs talents, signées de noms illustres. Une des jeunes filles se mit à déclamer des vers d'une vieille comédie du temps au moins de Monfleury, car le nouveau répertoire leur est défendu. Ils jouent aussi des pièces à l'impromptu sur des canevas à l'italienne, avec une grande facilité d'invention et de répliques. En regardant les deux jeunes filles, l'une vive et brune, l'autre blonde et rieuse, je me mis à penser à Mignon et Philine dans *Wilhelm Meister*, et voilà un rêve germanique qui me revient, entre la perspective des bois et l'antique profil de Senlis. Pourquoi ne pas rester dans cette maison errante, à défaut d'un domicile parisien? Mais il n'est plus temps d'obéir à ces fantaisies de la verte bohème; et j'ai pris congé de mes hôtes, car la pluie avait cessé*.



ANNEXES



LE CABARET DE LA MÈRE SAGUET*

Jamais les gens de lettres ne furent plus graves qu'en ce temps-ci : soit qu'ils aient compris dans leur état une plus haute vocation que celle de plaire et de faire rire, soit qu'ils veuillent que leur conduite ne démente pas leurs écrits, soit qu'ils cachent mieux qu'autrefois leur vie privée, toujours est-il que l'on n'entend plus parler de ces joyeux repas, de ces délicieuses orgies que les auteurs célèbres des deux derniers siècles ont immortalisés entre la poire et le fromage : heureux âge, dont les jours de folie occuperont la postérité!... Oh ! qui nous revaudra le souper d'Auteuil et la nuit de Piron chez le commissaire, et la vraie chanson de table, et les comédies au gros sel, et le Théâtre de la foire ! Nous avons la grande élégie du xix^e siècle, nous avons le drame, nous avons la comédie du Gymnase : d'un côté, la mélancolie rêveuse de l'homme qui ne s'enivre jamais ; de l'autre, la froide plaisanterie de bon ton de l'homme des cafés et des restaurants... Vivent les cabarets, mordieu!... vous verrez qu'on y reviendra !

Allez donc, avec des amis, passer votre soirée au café Procope : oh ! l'ennuyeuse et sotte chose ! Les uns se jettent sur les journaux, les autres organisent une poule au billard ; pas de conversation gaie et bruyante, pas de ces bons éclats de rire qui vous fendent la bouche jusqu'aux oreilles ; autrement, le garçon viendrait poliment vous prier de faire moins de bruit : cela interrompt les lecteurs de journaux, cela distraît les habitués qui font leur partie... Taire ! je veux, moi, être de bonne humeur !

Or, savez-vous où tend ce préambule?... à vous parler d'une tentative que font, en ce moment, quelques jeunes gens de rétablir l'usage antique et solennel des cabarets, et ceci, ne riez pas, ceci vaut au moins les *barbes à la Henri III* et tant d'autres inventions imitées de l'ancien régime.

Si, quelque soir, il vous prend fantaisie de faire une promenade hors barrière, et qu'en revenant tard vous entendiez des rieurs et des chanteurs mener grand bruit dans l'intérieur de quelque cabaret borgne de la chaussée du Mont-Parnasse, vous monterez au plus haut du pavé, fixant les yeux aux fenêtres et vous dressant, pour voir, sur la pointe des pieds : *ce sont*, direz-vous, *des ouvriers en goguette !* et vous poursuivrez votre route... Non, arrêtez-vous, entrez au *grand salon*, et vous y trouverez, autour de la table du milieu, chargée de pots, de cigares et de quelques coins de fromage, à la lueur de trois chandelles bien espacées, vous trouverez une vingtaine de messieurs bien mis, au front haut et à l'œil

pétillant, tous buvant et s'enivrant d'aussi bonne grâce que Chapelle et Panard, quoique avec moins d'habitude, il est vrai.

Écoutez-les un peu ; faites comme les hôtes ordinaires du lieu, assis alentour, aux petites tables, et tout émerveillés de ne rien comprendre à ce beau parler ; écoutez, dis-je, et, au travers de ce tumulte trivial et délirant, vous saisirez par éclairs une conversation qui est quelque chose de plus que spirituelle, des pensées hardies et profondes, des vues d'art développées avec génie... C'est que ces hommes sont vraiment des artistes célèbres, des écrivains dont la France s'honore et qui sont venus au cabaret comme Hoffmann ; qui sait?... peut-être pour voir aussi l'idéal et le fantastique de leur art se dessiner dans des nuages de fumée de tabac, ou apparaître parmi les vapeurs de l'ivresse... Ils se sont mis tous en rapport, comme par le magnétisme, afin d'avoir des rêves de l'avenir, choquant ensemble leurs rêves et leurs pensées, pour en faire jaillir la lumière... ou encore... Eh bien ! oui, riez, gens du monde, riez, car vous ne comprenez pas... Vous serez allés, ce soir-là même, rendre visite à quelques-uns de ces hommes illustres, vous vous serez présentés chez une puissance littéraire du siècle, osant à peine poser le pied à terre, et le corps humblement plié en deux... et la dame de la maison vous aura répondu : *Monsieur... est au cabaret.*

Entendez-vous, bonnes gens ? au cabaret !

LE BŒUF GRAS*

Le carnaval n'a eu cette année que deux jours ! Il est plus court encore que cet autre carnaval de la Restauration, célébré par la muse joyeuse de Béranger, et qui, s'il nous en souvient, avait au moins toute une semaine*. Puisse l'arrivée hâtive du carême amener plus vite le printemps ! La nature nous doit une compensation des rigueurs du calendrier.

Le dimanche gras, réuni cette fois avec la Chandeleur, a commencé ces courtes saturnales, qui auraient eu besoin, du moins, d'être aussi complètes que celles de Rome. On a rappelé à ce propos les souvenirs de l'antiquité, on a tâché d'expliquer cette fête étrange, qui ramène dans notre civilisation chrétienne les souvenirs du monde païen. Ce char mythologique, promenant, une fois l'année, au milieu des acclamations, les dieux qu'ont adorés nos pères, ne réveillait une idée grave qu'au point de vue du savant et du penseur. Chacun a traduit le fait à sa manière, les uns y trouvant un symbole des superstitions abolies et livrées par le culte vainqueur à la risée publique, d'autres voyant dans la promenade

du bœuf le plus gras de l'année la glorification du travail agricole; d'autres, enfin, ont rapporté le fait à la tolérance religieuse, qui, à l'entrée d'un carême sévère, permet à la chair de prendre des forces et d'en finir avec la joie, en entrant dans la pénitence. Le journal phalanstérien* s'est élevé contre l'esprit de la mascarade bizarre qui accompagne le bœuf gras, et a demandé s'il ne serait pas plus digne et plus logique de donner à cette fête un caractère tout agricole, et de montrer, auprès du bœuf, au lieu de masques bizarrement accoutrés, les éleveurs, fermiers ou nourrisseurs qui auront doté le pays de cette somme énorme de biftecks et d'aloiaux.

Nous ne pouvons trop regretter de voir l'opinion s'égarer ainsi. La promenade du bœuf gras n'est pas une fête agricole, mais une cérémonie religieuse, historique, et, pour ainsi dire, mystique. Il serait malheureux de la voir descendre au rang des concours, comices ou courses destinés à maintenir l'émulation des producteurs campagnards. D'autant plus que la supériorité de la France ne serait guère plus facile à démontrer à l'Europe en fait de bœufs qu'en fait de chevaux. Nos courses du Champ-de-Mars sont le triomphe de l'Angleterre, et nos concours de bestiaux seraient tout à la gloire de la Suisse ou de l'Allemagne. Avant de promener un bœuf exceptionnel, engraisé par quelque nourrisseur qui se sera réservé la spécialité du carnaval, on ferait bien de songer que l'infériorité de nos éle-

veurs a forcé de taxer à plus de cinquante francs l'introduction des bœufs, gras ou maigres, à la frontière d'Allemagne, et qu'à ce taux-là même, nous supportons fort mal la concurrence... Mais revenons à la question d'art.

Nous répétons qu'il serait fort triste que l'on oubliât les traditions qui jettent encore quelque couleur parmi nos usages modernes. La promenade du bœuf gras est particulièrement un souvenir de l'antiquité grecque et romaine, de laquelle procède entièrement notre civilisation. Les hommes ont célébré dans tous les temps le souvenir d'une époque antérieure, où la vie était heureuse, où l'amour et la joie régnaient sur la terre, où la justice égalisait les rangs et réglait sans effort les rapports d'un peuple de frères; c'était, pour les Grecs, le souvenir du règne de Bacchus, dont l'image présidait à tous leurs jeux; de là, les *Dionysiaques* ou Bacchanales.

On sait que nous devons à l'institution de ces fêtes l'origine de l'art dramatique; l'idée de faire paraître des gens masqués dans les réjouissances publiques amena celle de les faire dialoguer, et de mettre en jeu des personnages historiques ou fabuleux concourant à une action propre à exciter l'intérêt.

Les Latins, en acceptant la plus grande partie des dogmes religieux de la Grèce, apportèrent dans leurs cérémonies des modifications fondées sur les traditions locales. Ce qui était particulier à l'Italie, vieille

terre pélasgique, c'était le souvenir confus du règne de Saturne, exilé dans cette contrée par les dieux nouveaux de la Grèce. Donc, tout en acceptant les lois de ces derniers, on réservait au culte aboli quelques hommages de souvenir et de reconnaissance; et comme l'homme est toujours mécontent de l'état présent, on rêvait aussi le retour de cet âge d'or vanté par les aïeux. Ainsi Virgile s'écrie, en prévoyant des jours meilleurs :

Jam redit et Virgo, redeunt Saturnia regna!

N'y a-t-il pas, dans nos trois derniers jours de carnaval, une pensée toute pareille? Si la chair souffrait déjà du temps de la civilisation romaine, si l'on y regrettait le règne de dieux plus indulgents, ce sentiment dut se transmettre à plus forte raison dans l'austère société chrétienne des premiers siècles. On ne réussit pas sans efforts à supprimer les joyeuses fêtes du paganisme : les pompes éclatantes qui se déroulaient au soleil, et qu'il fallait désormais réserver pour le sanctuaire; les victimes immolées, signes d'abondance dont les prémices appartenaient aux dieux; les danses sacrées, les radieuses théories, l'hymen toujours renaissant de la terre et du ciel; il fallait oublier tout cela, ou le soumettre à ce complet remaniement de dogmes et de symboles qu'entreprenait l'Église nouvelle. La transition fut difficile; longtemps, dans le Midi comme dans la Flandre, les processions furent mêlées de personnages mytholo-

giques ou symboliques, les cérémonies accompagnées de rites bizarres appartenant à des traditions antérieures. La plupart furent supprimées par la Révolution ; pourtant, celle des jours gras a été rétablie par l'Empire. Conservons-la du moins à titre de souvenir de la civilisation romaine, à qui nous devons tant. Si les Latins regrettaient le temps de Saturne, n'avons-nous pas à regretter la Grèce et Rome, tristement parodiées dans nos institutions modernes ? La *Démocratie* elle-même, à qui nous répondons ici, ne cherche-t-elle pas à ramener le règne des dieux de la matière ou de ses forces divinisées ? Si elle ne s'écrie pas, comme Alfred de Musset :

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux ;
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ?

elle a tous les instincts que le génie poétise de cette manière, ou que l'inspiration fait remonter à ces vieilles théogonies !

Nous l'avouerons : en voyant passer mardi dernier sur nos quais, envahis par la foule, le bœuf sacré, précédé de licteurs victimaires, en voyant rouler lourdement le char doré, de forme antique, où préside, comme aux jours de Rome, le vieux Saturne, doublement regrettable aujourd'hui, nous ne pouvions nous défendre d'un sentiment de respect à cette image des vieilles croyances de nos pères ! Si

pauvre que fût cette mascarade, et si mal qu'elle fût rendue, c'était un joyeux spectacle de voir tomber le pâle éclat de notre soleil sur ces symboles rians, sur ces fronts couronnés, sur ces vêtements éclatants d'or et de pourpre... Au point de vue de l'art, ainsi que de l'histoire, nous repoussons donc de toute notre force la tendance matérielle qui serait dépourvue de croyance et de symbole, et qui, honorant le travail, n'en rapporterait pas la glorification aux intelligences célestes.



LE BOULEVARD DU TEMPLE*

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

I.

AUTREFOIS.

Pendant un des nombreux loisirs que les grands théâtres nous laissent*, soit en ne donnant rien de nouveau, soit en ne donnant rien de neuf, j'ai voulu, — pardon de me servir du singulier, mais toute la rédaction d'un journal grave ne doit pas être compromise dans les hasards d'une telle pérégrination, — j'ai voulu voir où en était l'art dramatique sur toute la ligne des boulevards. Par une fantaisie analogue à celle de lady Henriette*, — mais je n'avais pas tant à risquer, — ou, si vous voulez, à celle du prince Rodolphe*, — mais je n'avais pas tant à perdre*, — je me suis promis de passer une soirée à visiter l'espace compris entre le Château-d'Eau et le Cadrans-Bleus*, ou, comme on disait jadis, entre le rempart du Temple et le Pont-aux-Choux, enfin ce qui est aujourd'hui et ce qui fut toujours l'*ultima Thule* dramatique.

Quel courage ! dira-t-on, quel dévouement à l'art ! Mais rien de pareil, je vous le jure ; je m'amuse beaucoup en réalité aux petits théâtres, et je n'ai pas même ici tout le mérite d'un savant connu, qui poussa fort loin dernièrement la curiosité scientifique.

Cet académicien, ayant à faire des recherches sur l'origine de la comédie latine, entreprit de comparer le Polichinelle des Osques avec le nôtre. Il se rendit aux Champs-Élysées, allée Marigny, où subsiste le dernier Polichinelle exact et fidèle à la tradition ; il ne s'arrêta ni au théâtre de Guignol, indigne profanation, ni au Polichinelle modernisé, avec accompagnement de deux chats, d'un papillon, d'un chien de bois et d'une scène de potence, digne conception d'un siècle qui lit les *Mystères* et qui prépare ses enfants* à les lire ; — le savant s'arrêta devant une humble baraque abandonnée des enfants et des militaires, s'assit tout seul sur le banc de bois, et assista au drame pur de Polichinelle, seul véritable, seul approuvé du bon Nodier* de son vivant, et qui ne lui survivra guère, hélas !

« Monsieur, dit le savant au saltimbanque caché dans la baraque, au moment où la toile se baissait, il me semble que vous avez passé quelque chose... » L'homme ne répondit pas ; mais la bonne vieille femme chargée du recouvrement de la recette dit à son spectateur : « Monsieur, il ne peut pas parler *sur la scène*, ça lui est défendu par les autorités ;

mais, à tous les entr'actes, vous le trouverez chez le marchand de vin du Cours-la-Reine; vous demanderez Parisot. »

Notre savant alla rejoindre ce brave homme, qui se désaltérait avec les cochers de coucous, tristes débris eux-mêmes de l'ordre de choses actuel.

« Monsieur, dit le saltimbanque en s'abreuvant d'un *polichinelle* liquide, vous aviez raison; j'ai passé un couplet; il y a longtemps que la censure me l'a coupé. Le voici :

Tous les *mures* de mon palais
Sont pavés des os des Anglais;
Quand je marche, la terre tremble...

C'était bon encore du temps de l'Autre; mais aujourd'hui, vous comprenez... Cela se disait dans le rôle du Capitan :

C'est moi qui conduis le soleil...

— Ah! fort bien, dit l'académicien; Polichinelle répond : « Et moi la lune! »

— Avec un coup de bâton; c'est la réplique.

— Le Polichinelle des Osques se servait d'autre chose. Il avait beaucoup de rapport avec celui des Turcs... Pardon, monsieur, je voudrais savoir comment vous faites la voix de Polichinelle. Arrivez-vous à ce résultat par l'habitude seulement?

— L'habitude, certainement; mais il faut encore la pratique.

— Je crois que c'est la même chose.

— Nous ne nous comprenons pas. Voici ce qui s'appelle *pratique* en terme du métier... »

Et le saltimbanque exhiba de sa poche un petit instrument à anche, d'un métal flexible, dont le savant voulut lui-même essayer l'effet. « Est-ce bien ainsi? dit-il en répétant des phrases de Polichinelle.

— A peu près; vous avez des dispositions.

— Mais c'est bien petit; cela doit s'engager facilement dans l'estomac.

— Oh! soyez tranquille; cela passe sans accident : celui que vous tenez dans votre bouche, je l'ai déjà avalé deux fois. »

Je m'arrête dans ce dialogue, qui sent *Janot* plus que Polichinelle. Mais ce souvenir ne me ramène-t-il pas en plein boulevard du Temple, là où Volange, dans ce personnage, attira longtemps tout Paris*? C'était aux Variétés-Amusantes, si j'en crois quelques brochures du temps, que j'ai réunies en vue de cette expédition. Je ne puis m'intéresser aux lieux que je vois, sans chercher à y faire lever le spectre de ce qu'ils furent dans un autre temps; mais ces souvenirs ont d'autant plus d'agrément, quand la forme extérieure n'a pas entièrement changé. Le besoin d'embellissement et d'élargissement qui tourmente les villes modernes aura bientôt rendu notre vieille Europe aussi insipide que l'Amérique, qui n'a pas eu de passé. Je plains les gens qui viendront après nous, mais j'espère pour eux, — les formes exté-

rieures des choses influant évidemment sur le développement de l'intelligence, — qu'ils seront stupides. Jamais un homme d'imagination n'est né dans une laide ville, ou dans un pays dénué de toute beauté pittoresque.

Les choses changent partout si vite en ce moment, que l'Italie commence à n'être plus reconnaissable. Je me souviens d'avoir, il y a dix ans*, trouvé la place du Môle de Naples toute semblable à notre boulevard du Temple, sauf le caractère particulier du pays; c'était de même une douzaine de théâtres, entremêlés de cafés et de cabarets, s'échelonnant en une longue file semi-circulaire de bâtiments variés, bigarrés, couverts du haut en bas de peintures, d'enseignes et d'affiches grotesques; depuis *San Carlo* jusqu'au théâtre *del Fondo*, tout retentissait de la musique, du dialogue et des cris joyeux des bateleurs. Les limonadiers, dans leurs boutiques en forme de chapelles peintes et dorées, les marchands de pastèques et de figues de cactus, les chanteurs de légendes avec leurs tableaux à compartiments, les vendeurs de macaroni, de friture et de *frutti di mare*, tout cela fourmillait sur une étendue d'un quart de lieue, — d'un kilomètre, veux-je dire, — attroupant sans relâche la foule émerveillée. Entrez ici; c'est le *Theatro Fencie*, où l'on entend Mozart, Rossini et Bellini pour un demi-carlin (vingt centimes); plus loin, voilà *San Carlino*, le berceau de *Pulcinella*, — c'est le Polichinelle sans

bosse, comme on sait, avec une souquenille blanche et un nez noir ; — voici encore le *Theatro Partenope*, puis le *Theatro Sebeto*, où Pulcinella se mêle à des vaudevilles, à des drames, chanteur, danseur, pantomime, selon l'extension du privilège ; puis, ensuite, des marionnettes, *con pulcinella di legno*, et encore des spectacles dans les cafés, où l'on pouvait boire des sorbets sous la treille et jouir de la comédie, soit du dehors, soit du dedans. N'est-ce pas là le tableau qu'offre toujours, chaque soir, notre boulevard du Temple ? Eh bien, à Naples, c'était ainsi toute la journée, il y a dix ans. — J'y ai passé, il y a quelques semaines à peine*, rien de tout cela n'était plus.

La Ville avait démoli toutes ces baraques joyeuses, et construit, au grand applaudissement de messieurs les voyageurs anglais, une longue suite de maisons neuves à huit étages ; la Police avait balayé tous ces bateleurs sans aveu qui vivaient si bien en faisant rire, — et qui sont déjà passés, sans nul doute, à l'état de voleurs et de meurtriers ; — et quant aux petits théâtres, qu'on ne pourrait fermer sans causer une révolution à Naples, on les a logés dans les caves des maisons nouvelles, où l'on descend, — au lieu de monter, — dans les loges et galeries, le parquet se trouvant exactement au-dessous du niveau de la mer. — L'industrie qui fleurit actuellement le long des trottoirs de bitume est un commerce de bouts de cigares, compensation presque dérisoire pour le peuple napolitain.

Voilà ce qu'est devenue la célèbre place du Môle, voilà ce que deviendra notre boulevard du Temple, que les *belles* maisons envahissent déjà d'un tiers*. Il est évident que la Ville possède en ce moment dans ses cartons des plans tendant à *aligner* géométriquement ce boulevard jusqu'au coin de la rue du Temple, en faisant disparaître les dernières façades du XVIII^e siècle, respectées par tant d'incendies. Sans avoir une grande valeur d'architecture, ces constructions ne manquent pas d'élégance et font trêve un peu à ces froides bâtisses, plates, chargées d'étages et criblées de fenêtres, où le jour et l'espace se mesurent si tristement à nos pâles concitoyens! Savez-vous que ce boulevard, qu'on va rétrécir de deux allées, fut une des plus charmantes promenades de nos pères, et des plus distinguées même? Voici comment le dépeignait un auteur de la fin du XVIII^e siècle* :

« Quel coup d'œil agréable! deux triples rangées de chaises occupées par autant de Vénus que d'Adonis. Que de bons mots dits et rendus, de fines agaceries! Les femmes tâchent d'offrir à nos yeux blâsés une nouvelle coiffure qui les réveille. Le hérisson leur donnait un air boudeur, et vite la coiffure à l'enfant; elles sont mieux ainsi qu'à l'époque où elles avaient la tête chargée de panaches énormes, qu'elles ont quittés parce que des plaisants leur reprochaient de porter les plumes des dindons qu'elles avaient plumés. Enfin, c'est une grande satisfaction

de voir toutes ces belles passer çà et là, l'une cligner d'un œil assassin, l'autre vous faire remarquer, en affectant de rire, une petite bouche qu'elle pince en retirant ses joues; et celle-ci, dans sa voiture, un élégant à sa portière, qui, tout en ricanant, lui déclare ses feux, tandis que, par-dessus sa tête aux boucles flottantes, parfumées de l'odeur la plus forte, elle fait des signes à d'autres... Quel tableau! O Athènes! tu crois ne plus exister et l'on te retrouve sur ce boulevard! »

La compagnie a bien changé sur ce boulevard, ou du moins elle s'est transportée, durant les beaux jours, de l'autre côté de la chaussée, devant le Jardin-Turc*, plus brillant que dans ce temps-là. Voici ce qu'en dit le même auteur :

« Après avoir joué quelques instants de cette bigarrure, j'entre au Café-turc. Là, je cause un moment avec la limonadière, si elle est seule, car presque toute la journée on trouve, jasant avec elle, un certain officier ruiné, couvert d'un méchant habit noir, mais la dragonne à l'épée, la cocarde au chapeau, enfin une espèce de *croc* qui, je pense, lui fait les yeux doux pour lui soutirer quelques écus... »

On voit que la liberté des critiques de cette époque s'étendait des théâtres jusqu'aux boutiques. Il y avait, plus loin encore, le café des *Babillards**, orné de deux jardins charmants, « où l'on repait ses yeux du plaisir de voir jouer au tonneau, à la toupie, aux échecs et au triste domino... ». C'était le ren-

dez-vous des littérateurs de bas étage, qui se lisaient leurs vers à peu près en public : écoutait qui voulait.

En face, se trouvait la salle des Élèves pour la danse de l'Opéra*. Deux demoiselles Spinacuta, deux autres demoiselles Tabrèze*, un danseur et un enfant, « à qui le public avait imposé le nom de l'*Amour* », formaient le fond de cette troupe, et furent débauchés par le sieur Audinot*, ce qui amena la fermeture de la salle et une longue querelle, tant littéraire que processive, entre les deux directeurs. Nicolet dirigeait près de là les Grands-Danseurs du roi*, où brillaient la Forêt, la Rivière et la France, danseuses dont les noms firent naître mille équivoques. Quant aux danseurs mâles, on ne les goûtait guère plus alors qu'aujourd'hui, si l'on en croit surtout cette ronde sur le refrain : « *Man, j'aime Robin.* »

Les danseurs de ballets,
Ah ! grand Dieu, qu'ils sont laids !
Ils font sauver les chiens !..., etc.

C'était le *Larifla* du temps ; les couplets en sont innombrables. Le café de Cretté, près de Nicolet, était tenu par une belle dame et ses trois filles, entourées de cent adorateurs, dont la flamme s'arrosait d'une large consommation de bière. Pendant que son café prospérait ainsi, le sieur Cretté se ruinait du même train chez l'ambassadeur de Venise... Outre les cafés des spectacles*, il y en avait cinq

autres, « tous remplis de la plus mauvaise compagnie »*. On y faisait de la musique; la célèbre Fanchon-la-Vieilleuse chanta plus tard à la porte de ces cafés.

Comptons maintenant le théâtre des *Associés**, situé entre Comus et Curtius*, où l'on jouait le répertoire même des Français et des Italiens. Puis l'*Ambigu-Comique**, où l'on ne donna d'abord que des pantomimes et des ballets, sous la direction d'Audinot. Là débuta la célèbre Colombe et sa sœur, encore enfants; Colombe fit plus tard les beaux jours de l'Opéra-Comique, situé encore rue Mauconseil. Les *Variétés-Amusantes** venaient ensuite; c'était un spectacle qui tenait de la parade et du vaudeville; *Janot, ou les Battus payent l'amende* fut le chef-d'œuvre du genre, et força tout Paris à venir s'entasser dans ce théâtre, dont la scène, comme celle des *Associés*, reposait sur des tonneaux. Colalto, avant Volange, avait illustré cette humble salle, dont le poète ordinaire était Dorvigny* qui passait pour bâtard de Louis XV.

Ajoutons à cette liste de théâtres forains un jeu de paume, un concert de verres (l'harmonica), une ménagerie où l'on montrait quelques singes et des chiens... « qu'on a tondus et peints, de façon à en imposer aux gens *peu instruits* ». Ensuite, une géante, accompagnée d'un poisson empaillé, des marionnettes et une représentation mécanique du *Siège de Gibraltar*. Tels étaient, catégoriquement, tous

les amusements qu'égalait alors le boulevard du Temple. Il m'a paru curieux de résumer tout ce tableau, dont je regrette de ne pouvoir emprunter plus de détails au chroniqueur que j'ai cité. Les pamphlétaires d'alors avaient des privilèges de style et d'investigation que l'on conteste fort à nos feuilletonistes qui leur ont succédé. Il y aurait aujourd'hui dix procès pour chaque page d'écrits pareils, frondant sans façon auteurs, acteurs, directeurs et limonadiers. Il est vrai que cela s'imprimait à *Memphis*, ou bien dans le fond du Puits de la Vérité.

II.

AUJOURD'HUI*.

- I. — *Les tréteaux. — Les saltimbanques.*
Incendie du Diorama. — Paphos et Jardin.
Le Gymnase pittoresque.
L'Épi-Scié. — Une sylphide et un soldat.
La polka des noirs.

Il n'y a plus de tréteaux!... Où sont les tréteaux de Bobèche? où sont ceux de Galimâfré, son rival? art perdu, noms éternels! En vérité, la joie populaire s'en va : les règlements de police l'ont tuée. Le spectacle des *bagatelles de la porte* n'était-il pas le seul spectacle des pauvres gens, la consolation de leur soirée, l'attrait tout-puissant qui les empêchait de porter leur dernier sol au cabaret? N'était-ce pas

même toujours une représentation gratuite beaucoup plus amusante que celle du dedans ? Les provinciaux, les gobe-mouches, les conscrits se laissaient prendre à celle-là, et répondaient imprudemment à l'appel de la grosse caisse et aux instances ironiques de l'*aboyeur* ; mais les vrais connaisseurs, les Parisiens pur sang, les vétérans de la *goïpe* se bornaient à faire partie du public externe, payant après tout leur place en rires et en applaudissements, formant parfois de grands acteurs par des marques d'un goût épuré. Volange, Taconet et tant d'autres ont commencé par les tréteaux ; en Angleterre, le grand David Kean n'en était-il pas sorti ? — Et maintenant, demandez encore au boulevard ce qu'il a fait de cette forte femme qui se faisait casser des pierres sur le ventre, et du physicien Moreau, je veux dire même de toute la dynastie des Moreau. Et cette jolie fille aux cheveux rouges, avec son intéressante famille et son frère vêtu en Grec : qui de nous ne l'a aimée et admirée, et ne lui a consacré quelques rêveries de sa jeunesse lycéenne, elle qui soulevait si gracieusement ses petits frères, étagés en pyramide sur sa poitrine blanche et forte, pendant que tout son corps se repliait en queue de dauphin, image classique de l'antique sirène ! Oh ! ses cheveux aux ondes pourprées comme ceux de la reine de Saba, qui n'a frémi de les voir tendus par des poids de cinquante, qu'elle enlevait en se jouant !... Cette fille étrange n'aura-t-elle pas inspiré bien des poètes, qui n'ont pas osé

le lui dire ? Ce fut la dernière des vraies bohémiennes de Paris. Il nous reste la Mignon de Gœthe, l'Esméralda de Victor Hugo et la Preciosa de Weber ; mais, pour le peuple des boulevards, il n'est rien resté !

Je parle ici de cette portion des allées qui avoisine le Château-d'Eau ; ce n'est pas encore le boulevard du Temple, mais c'en était jadis le prodrome joyeux et animé. A gauche, dans la rue Basse, se trouvait l'entrée du Vauxhall* (de l'allemand *volks-saal*, salle du peuple), où l'on dansait le dimanche dans un jardin aujourd'hui couvert de bâtisses. Il y avait là des ombrages frais et parfumés, et même un petit lac sillonné par des nacelles : tout cela a disparu depuis cinq ans. En même temps, le *Diorama* voisin (l'ancien) s'abîmait dans les flammes. Je l'ai vu flamber et crouler en dix minutes, et j'ai rédigé la réclame qui apprenait cette nouvelle à tout Paris ; cela commençait ainsi : « Un nouveau sinistre vient d'affliger la capitale... » Le feu s'était vengé ainsi de ce pauvre Daguerre, qui, pendant ce temps, lui dérobait ses secrets et faisait travailler les rayons du soleil à des planches en manière noire. Je dirais plus de mal encore de cet élément perfide, s'il ne m'avait fourni là un motif de rédaction.

Mais comment oublier ses ravages, en songeant au Cirque-Olympique, brûlé deux fois, d'abord dans le faubourg, puis sur le boulevard du Temple, et à l'Ambigu, dont la façade, seule respectée des flammes, sert aujourd'hui aux Folies-Dramatiques,

et à la Gaïeté, consumée aussi en quelques instants?

Je parle de mes souvenirs seuls; en consultant les vieillards, on apprend que Paphos* faisait le coin de la rue du Temple, et qu'un restaurateur nommé Jardin formait celui du faubourg. En face, du côté de la rue de Bondy, était le théâtre des Variétés-Amusantes; ensuite, venait Bobèche, puis Galimâfré, puis le théâtre *Éphébique**, Audinot, Nicolet... Nous avons parlé de tout cela. Aujourd'hui, un bâtiment neuf, étincelant le soir de lumières à tous ses étages, remplace l'illustre restaurant Jardin par un café toujours rempli. Après vient Deffieux. La maison qui suit est un hôtel de la fin du XVIII^e siècle, mais cet élégant débris ne fait plus qu'abriter des cabarets : « Au Rendez-vous et à la Descente des théâtres », et quelque établissement de pâtisserie : « A l'Épi-scié. » Mais, je n'y songeais pas, voici un nouveau théâtre forain sous le titre de *Gymnase pittoresque*. Une étoile illuminée par le gaz l'annonce de loin à la foule; on s'amasse autour d'un péristyle orné d'affiches et de tableaux : c'est l'*Incendie de Hambourg*; le *Tremblement de terre de la Guadeloupe*; le *Guide des Alpes*, drame à spectacle; ce sont encore des évocations, des prestiges... Il n'y a plus de tréteaux! disais-je tout à l'heure; mais ceci est une terrasse élégante, où se donne pourtant la représentation d'une parade épurée. Un monsieur en habit noir, qui ne déparerait aucune société, fait

assaut de calembours et de dissertations plaisantes avec un nain bizarre, homme par la tête et marionnette par le reste du corps ; on parle de sujets fort élevés, d'histoire, de philosophie, de magnétisme ; il n'est plus question là de coups de bâton ni de coups de savate : le spectacle même de l'intérieur vise à l'instruction et à la morale... Je regrette seulement d'avoir entendu dire au guide des Alpes qu'il se plaisait à chasser le *chameau* dans les montagnes ; autrement, son drame est rempli d'intérêt. Ce brave guide s'expose à la mort pour sauver une belle infortunée qui périssait dans les neiges ; il la recueille dans sa chaumière, et, s'apercevant qu'elle veut quitter ses vêtements pour reposer, il s'éloigne modestement et va sortir malgré l'orage ; mais la maligne beauté le rappelle et se montre à ses yeux dans le costume léger des sylphides ; puis, elle lui fait présent d'un talisman et d'un petit démon pour le servir. Ce troisième personnage est muet, de par M. le préfet de police, qui ne permet que le dialogue aux théâtres dits forains. Une foule d'incidents, de transformations et de péripéties jettent de l'intérêt dans ce drame naïf. Au milieu d'une scène touchante, où l'honnête guide, effrayé par quelques malices du jeune lutin, craint d'avoir hébergé une fille de l'enfer au lieu d'une aimable sylphide, cette dernière répond au scrupuleux Savoyard que ses prodiges n'ont rien qui puisse offenser la religion : « Et, ajoute-t-elle, je vais t'en donner une preuve. »

Ici, cette jolie personne, vêtue de gaze pailletée, descend de la scène dans l'orchestre, et reprend avec grâce : « Y a-t-il quelqu'un dans l'aimable société qui veuille choisir une carte ? » Un militaire se dévoue et prend le neuf de cœur ; la sylphide remonte et fait sortir d'un autre jeu la même carte, qu'elle n'a point vue. Le jeune héros rougit de cette sympathique divination. On continue par d'autres exercices de magie blanche, qui procurent au guide la conviction qu'il ne risque point son salut en usant de la protection qui lui est offerte, si bien que la sylphide l'enlève dans un char attelé de dragons, pour aller recevoir au ciel la récompense de son humanité.

J'avoue que cette intervention du spectateur dans le drame, ce frottement inattendu d'un soldat du 17^e léger et d'une personne fantastique, m'avait enlevé un instant à l'illusion de la pièce. Le public a paru, au contraire, charmé de cet intermède, qui lui procure l'avantage de voir de près une jolie fille et de toucher du doigt son idéal. Bien des sylphides de nos grands théâtres ne gagneraient rien à se faire voir de si près.

Le *Tremblement de terre de la Guadeloupe* appartient au genre créé par M. Pierre ; le mouvement des vaisseaux et des chaloupes est habilement imité. Pendant le plus fort du sinistre, des noirs délivrés dansent la polka. Quelle protestation contre l'esclavage ! M. Schœlcher applaudirait, — si un tel philanthrope osait descendre à ces humbles délasséments.

II. — *Vivres dramatiques.*

La pluie au parterre. — Les ruines de Paris.

L'infanterie du Cirque.

Le nez impérial de M. Edmond.

Une odeur pénétrante de saucisses et de friture invite plus loin le promeneur à s'attabler au *Père de famille*, le Delfieux des bourses légères. C'est là que viennent, en outre, s'approvisionner les habitués de l'amphithéâtre suprême, vulgairement dit *poulailler*. Ces nourritures substantielles, dont nos habits à l'orchestre recueillent souvent les débris, constituent généralement le diner de cette population intelligente qui s'entasse aux queues dès quatre heures, ou qui prend part avidement à la première des deux ou trois représentations que donnent les petits théâtres. Rousseau mettait son suprême bonheur à lire pendant son diner; n'est-il pas aussi spirituel, quand on ne sait pas lire, d'écouter en dînant un spectacle qui intéresse? Le vrai peuple a toutes les fantaisies des grands hommes et des grands scigneurs.

Ces saucisses odorantes m'ont rappelé les *Vurschell* du bon peuple viennois, — dont je parlais dans l'*Artiste*, il y a cinq ans. — A Léopolstadt de même, à Josephstadt, au théâtre de Vienne, la saucisse est spécialement la nourriture dramatique, et s'accompagne de petits gâteaux glacés de sel qui poussent à boire. — Maintenant, que voulez-vous

qu'on fasse d'un débris de saucisse, quand on dîne à l'amphithéâtre? — on le jette négligemment sur les messieurs de l'orchestre et des galeries : tous les peuples sont faits ainsi.

Plaisir de peuple, direz-vous ; eh non, plaisir de seigneur. Bonstetten raconte qu'au plus beau temps de l'aristocratie vénitienne les bourgeois du parterre étaient forcés de tendre des parapluies, parce que les seigneurs des loges ne se gênaient point pour cracher sur eux.

Et que fait cependant, dira-t-on, l'employé aux trognons de pommes ? Ce fonctionnaire se renferme dans sa spécialité ; le trognon de pomme est plus qu'une épiluchure, c'est un projectile agressif, saisissez la nuance et passons.

Nous voici devant la masse imposante du Cirque*, bâtiment presque digne de ce nom. Nous voudrions bien là les Arènes de Nîmes ou le Cirque romain d'Arles, ou seulement l'un des deux théâtres de Pompéi : ni le Cirque du boulevard, ni celui des Champs-Élysées ne réalisent encore ces proportions, et, pour la durée, c'est bien autre chose, hélas ! On s'est demandé quelquefois ce que seront les ruines de Paris : les ruines de Paris seront des amas de plâtre, de lattes et de moellons... La postérité ne dira point : C'était la demeure d'un grand peuple, mais tout au plus : Là vivaient des hordes sauvages, qui se construisaient des huttes de boue et de craie pétrie. — Toujours Lutèce ! nous n'en sortirons pas.

Le Cirque est cependant, grâce à la largeur de ses galeries et à la coupe heureuse de la salle, le théâtre de Paris qui peut contenir le plus de spectateurs ; il en tient généralement trois mille. La décoration intérieure, en style moresque, ne manque pas d'originalité. Considéré comme spectacle, car il n'est Cirque vraiment qu'aux Champs-Élysées, cet établissement a de meilleurs acteurs qu'autrefois : mesdames Fierville et Atala Bauchêne ont régné déjà en des théâtres plus littéraires. L'acteur Chéri a partagé avec cette dernière l'honneur de figurer dans des pièces de Victor Hugo*. Aujourd'hui, ces artistes estimables se sont réduits à la condition de ces êtres dégradés qui servaient de bêtes de somme aux chevaux, dans ce pays où le bon docteur Swift a placé l'un de ses plus amusants voyages. Cependant, qui empêcherait que l'on fit des pièces admirables pour le Cirque ? L'obstacle ne viendrait assurément pas de la part des bêtes ; les acteurs n'y verraient certes point une nouveauté repoussante ; il suffirait peut-être au Cirque de se débarrasser de certains auteurs qui ne sont bons que pour parler à des chevaux.

Encore un mot sur le Cirque. Ce théâtre pourrait être une grande chose. Consacré surtout aux tableaux de notre gloire militaire, il n'en devrait offrir que la pantomime héroïque. M. Edmond peut bien représenter l'Empereur* d'une manière satisfaisante, — avec l'addition, comme on sait, d'un

morceau de cire qui rend aquilin son nez naturellement retroussé; — M. Gautier rappelle à merveille la stature et l'air belliqueux de Murat; mais quel malheur ensuite, quand ces messieurs ouvrent la bouche, et encore s'expriment dans la prose habituelle de l'endroit! Nous parlions plus haut des cirques de marbre de l'antiquité; mais la Grèce avait en outre, pour y exposer poétiquement son histoire, — Eschyle, Sophocle et Euripide : la France a M. Ferdinand Laloue*.

Et d'ailleurs, n'est-ce pas là une profanation? Moi-même, jeune encore et pourtant né sujet de l'Empire, j'aurai pu voir Napoléon deux fois dans un quart de siècle : une fois figurant en son champ de Mai, une autre fois figuré par M. Edmond, dans un mimodrame de Franconi. Cela s'est pu, cela s'est permis; — ce héros et ce sycophante se sont succédé en si peu de temps sous mon regard! quel rêve que la vie pourtant!

Le roi de Prusse va consacrer, dit-on, un théâtre à la représentation des plus grands faits historiques de tous les temps; le Cirque pourrait aussi réaliser cette pensée au profit de l'instruction et de la moralité populaires; mais un tel établissement aurait besoin d'être encouragé par l'État. En attendant, le Cirque tire un profit beaucoup plus grand de son théâtre d'été que de celui de l'hiver : la cavalerie nourrit l'infanterie, comme dans la retraite de Moscou.

III. — *Le théâtre Éphébique.*

Le vaudeville partout. — Littérature du Marais.

Apothéose du Tapis-Franc. — Les bretelles.

Décadence du sexe masculin.

Où est le peuple ?

En quittant le Cirque, nous nous trouvons en face du théâtre des Folies-Dramatiques*, qui a succédé à l'Ambigu, qui avait succédé au théâtre d'Audinot. C'était d'abord un spectacle de marionnettes, puis un théâtre d'enfants, dont la devise équivoquait sur le nom du directeur : « Sicut infantes *audi nos.* » Ces enfants grandirent ; cela devint le théâtre Éphébique, selon l'expression de Rétif de La Bretonne. Ce fut vers cette époque que l'on y représenta les *Triumphes de l'Amour et de l'Amitié*, où des cérémonies païennes furent exécutées sur la scène, avec tous les détails et les costumes indiqués par les savants. Il se trouva que les costumes des prêtres et les chants religieux antiques rappelaient fortement les chasubles, les étoles et le plain-chant du clergé chrétien. L'archevêque de Paris demanda au lieutenant de police la fermeture du théâtre ; mais ce dernier, informé de l'exactitude scientifique de la mise en scène d'Audinot, eut l'esprit de lui donner raison. Tout le monde se rappelle ensuite le théâtre de l'Ambigu, son incendie et sa transplantation sur le boulevard Saint-Martin. L'ombre de Frénoy, de Stockleit et de mademoiselle Gougibus* erra longtemps

sur ces ruines fumantes ; la façade seule avait résisté aux flammes et frappait au loin le regard, en se découpant sur le ciel comme les débris d'un château de mélodrame. On eut pitié de cette désolation. Un privilège nouveau introduisit le vaudeville sur le boulevard du Crime ; vous allez voir si l'enfant malin s'est arrêté là. Les Folies-Dramatiques ont dû devenir le *Gymnase* du prolétaire. M. Mourier et les frères Cogniard se sont enrichis avec cette heureuse innovation. Le succès de *Robert Macaire** décela bientôt ce théâtre innocent ; tout Paris vint s'entasser dans sa salle étroite et fumeuse pour y applaudir vivement cette œuvre excentrique, que le public habituel du lieu ne comprenait pas et sifflait parfois. Depuis, les Folies-Dramatiques ont toujours gardé quelque chose de Robert Macaire, et pris beaucoup des allures du vaudeville le plus avancé. Leur public d'autrefois, ignorant de ces belles manières bourgeoises et raffinées, s'est écoulé peu à peu vers les Funambules et le Petit-Lazzari* ; la classe moyenne et les messieurs et dames du commerce des quartiers environnants ont facilement monté leur esprit à comprendre les hautes facéties et le comique relevé de l'école Duvert-Varin-Dumanoir et autres. Les loisirs de la boutique, du bureau, de la loge peut-être, peuvent seuls permettre des réflexions et des lectures qui mènent à l'intelligence parfaite de cette littérature d'un étage intermédiaire.

Aussi, faut-il posséder son Paul de Kock, son Ri-

card*, son Eugène Sue (des *Mystères*) et ne pas être étranger même aux élucubrations plus sombres de MM. Touchard-Lafosse et Lamothe-Langon, pour figurer avec succès parmi le public des Folies-Dramatiques. Jugez-en. Le répertoire, depuis trois mois, se compose des *Mystères de Passy*, parodie dont on ne peut comprendre le sel qu'après avoir lu le roman des *Débats** et dont pourtant toutes les allusions sont saisies unanimement. Aujourd'hui, cette pièce est remplacée par quatre tableaux des *Mystères* illustrant cette œuvre homérique. Le rideau se lève; un nuage couvre la scène; il se lève à son tour et laisse apercevoir, à travers une gaze encadrée de nuées, l'intérieur du *Tapis-Franc*, où la Goualeuse raconte sa vie, assise à cette fameuse table où le Chourineur et Rodolphe dévorent l'*arlequin* fumant. C'est plus que la Porte-Saint-Martin n'a osé se permettre*, mais les censeurs n'avaient point à y voir cette fois, c'est de la peinture seulement. Le second tableau de ce rêve aimable représente la punition du Maître d'école, aveuglé par le docteur noir. Le troisième est le départ de Rodolphe et de Fleur de Marie en chaise de poste et l'assassinat du malheureux Chourineur. Enfin, arrive le quatrième tableau : apothéose, transfiguration; toute la cour de Gérolstein éclairée des feux du Bengale. Veuillez observer que ce dernier tableau n'appartient nullement aux arts du dessin. C'est un tableau vivant, mais immobile, comprenant

plus de trente personnages en costume, à l'imitation des tableaux dramatiques allemands.

A vingt pas de là, dans le théâtre voisin, a lieu, à la même heure, l'apothéose de Murat, qui doit se trouver peu honoré de cette concurrence chourineuse. J'aime mieux le vaudeville de *Claire*, début dramatique de mademoiselle Van Deursen, où joue une toute gracieuse actrice, mademoiselle Judith*, mais surtout encore les *Deux paires de bretelles*, en deux actes. La bretelle!... Je n'y puis penser sans frémir, depuis que j'ai lu par hasard un chapitre de madame de Genlis qui démontre que cet engin, ignoré de nos pères, est la cause du dépérissement de la jeunesse de ce temps-ci. Selon cette dame érudite, les cavaliers de son temps avaient les épaules larges et la poitrine développée; la bretelle nous a fait, à nous, la poitrine étroite et l'épaule rentrée; de là résultent les maux de cœur, les palpitations, la pulmonie, les grosses panses..., et voilà toute une race abâtardie parce qu'un monsieur du Directoire aura inventé de se tendre des lanières en croix sur le dos, au lieu de se serrer le ventre, comme ont fait tous les peuples galants et guerriers!

Revenons aux bretelles du vaudeville nouveau. N'est-ce pas un hasard ironique, qui fait des bretelles les plus riches et les mieux brodées une gracieuse offrande d'amour? Telles sont les deux paires en question. Vous comprenez déjà qu'il y a là deux amoureux; que les bretelles destinées à l'un s'égareront

sur l'épaule d'un autre; et qu'une série de quiproquos jaloux s'établit à propos de cet ornement, moins tragique que le collier de Zaïre ou le mouchoir de Desdemona; il en résulte que la pièce se joue presque entièrement *en bras de chemise*, tenue que le maire de Romainville qualifie d'indécente, avec raison.

Nous l'avons dit, le théâtre des Folies-Dramatiques s'adresse à un public qui peut tout entendre, comme il sait tout lire; autrement, nous regretterions de voir la morale équivoque du Palais-Royal et des Variétés s'infiltrer dans la classe ouvrière, plus naïve et plus ouverte au mal par le défaut d'expérience et d'instruction. Il nous sera toujours difficile de comprendre que la censure ne fasse pas de différence dans ses examens entre les œuvres destinées à tel ou tel théâtre, à tel ou tel public. En Allemagne, en Autriche même, on a toujours permis des pièces, qui seraient ici défendues, par le seul motif qu'elles appartenaient à la haute littérature. On joue à Vienne les *Brigands*, *Guillaume Tell* et *Faust*, mais on vient d'y interdire les *Mystères de Paris*. Cela n'est-il pas équitable et paternel tout à la fois? Sans vouloir abuser de ce parallèle, nous remarquerons que les familles ouvrières savent bien elles-mêmes porter leur choix ou leur faveur sur les pièces et sur les théâtres qui leur offrent un plaisir plus imbu de moralité. De là naquit jadis la rivalité de l'Ambigu et de la Gaité, où Marty* avait planté l'étendard

de la vertu ; il semble aujourd'hui que le théâtre des Délassements-Comiques* soit venu faire aux Folies-Dramatiques une concurrence analogue. On sait que c'était encore, il y a quinze ans, le théâtre de madame Saqui, — aujourd'hui c'est un nouveau théâtre de vaudeville. Ainsi, non seulement les tréteaux, mais les Funambules sont passés : c'étaient là des plaisirs du peuple, et personne ne veut plus être du peuple aujourd'hui.

IV. — *Actrices des Folies.*

Personnel de la Gaité.

M. Marty (aujourd'hui maire de Charenton).

Le vaudeville triomphant

sur toute la ligne des boulevards.

*Délassements-Comiques, ancien titre,
nouveau théâtre. — Les classiques de la parade.*

Il y a de charmantes actrices aux Folies-Dramatiques. Madame Legros est une blonde toute céleste, qui joue les amours et qui serait plutôt leur mère ; mademoiselle Florentine joue les rôles décolletés et danse à ravir la polka. MM. A. Villot, Belmont, Palaiseau et Potier réussissent à divers titres dans le personnel masculin.

Passons encore devant la Gaité, l'ancien théâtre de Nicolet. Ce théâtre est aujourd'hui déplacé sur le boulevard du Temple et devrait avoir suivi l'Ambigu, son rival naturel, emporté dans le rayon d'une autre zone dramatique*. Les *Mystères* y ont implanté en-

core un rejeton vivace sous le titre de la *Bohémienne de Paris*; mais le public du Marais voudra bientôt en revenir aux émotions innocentes de la *Grâce de Dieu* et du *Sonneur de Saint-Paul*. C'est un public qui pleure si bien ! La Gaité n'échappera jamais au contraste de son nom, c'est une de ces vieilles plaisanteries dont le Parisien ne démord pas.

Mesdames Mélanie, E. Sauvage*, Gautier (la sœur de Bouffé), Fréneix et Léontine embellissent plus ou moins cette scène, qui vient de perdre son diamant, mademoiselle Clarisse*, et qui ne possède, en acteurs distingués, que MM. Delaistre, Saint-Mar et Surville; espérons que le mélodrame y triomphera bientôt du vaudeville en cinq actes, que mesdames Mélanie et Clarisse ont soutenu trop longtemps. Car où s'arrêtera-t-il, le vaudeville ? Il a envahi le théâtre de madame Saqui, — que cette ombre lui soit légère ! — perverti les Funambules et agrandi le Petit-Lazzari, qui s'intitule maintenant Lazzari tout court. Aux Funambules, pour arriver à Debureau, il faut subir trois vaudevilles, qui ne sont pas plus mauvais ni plus mal joués que d'autres, malheureusement ! Car c'est une chose à remarquer : s'il est vrai, comme l'a dit un trop spirituel critique, qu'il n'y a jamais eu qu'un seul vaudeville, — le premier, — il faut bien ajouter qu'il n'y a jamais eu qu'une manière de jouer le vaudeville, — probablement la première.

Chaque théâtre, ici, a sa Déjazet, son Arnal, son

Bouffé en herbe; laissez-les où ils sont, ils demeurent inconnus; déplacez-les, ce sont de grands acteurs qui valent les autres, la réclame aidant. Que j'en ai vu sortir de ces pépinières théâtrales, qui, toutefois, avaient profité de leur plus suave primeur! — je parle des femmes, — actrices, cantatrices, danseuses, que la splendeur des grands lustres attire comme des oiseaux. Il s'en est envolé encore une, ces jours derniers, une autre après Clarisse, mademoiselle Laverny, beauté décente qui avait appris la comédie de mademoiselle Mars, et qui a dû l'aller désapprendre au boulevard, pour être jugée digne d'entrer au Vaudeville, où elle est maintenant. Les Délassements-Comiques conservent mesdemoiselles Bruneval et Bergeon, en qualité de jolies amoureuses, et madame Cécile Darcourt, un talent formé, cantatrice, danseuse, tout ce qu'il faut pour tout. *Fanchette*, naïve enfant, courtisane sans le savoir; *Rigolette* encore, — celle des *Mystères*, — voilà ses triomphes du moment. Dans les *Pages de Louis XV*, pièce intéressante, il y a tout un espalier de jolies filles en costume de pages, fraîches beautés qui fleurissent pour les lions du Marais, car ce théâtre coquet a sa loge infernale et ses premières musquées où l'on ne figure qu'en toilette — du Marais.

Mais l'esprit du vaudeville me gagne moi-même; rentrons aux Funambules, et nourrissons-nous d'art sérieux, en présence de Debureau. La parade est un

canevas classique, le vaudeville est un chiffon. Charles Nodier a fait le *Bœuf enragé* et le *Songe d'or*; le *Lutin femelle*, que Debureau jouait hier, est de l'auteur du *Philosophe sans le savoir*.

V. — *Plus de Funambules.*

Debureau chevalier. — Longévité de l'enfance.

Les derniers ours. — Curtius.

L'Abyssinienne.

Le singe est un acteur donné par la nature.

Autrefois, le théâtre des Funambules n'était consacré qu'à la danse de corde et aux pantomimes. Ces deux arts se tenaient par la main, par le pied si l'on veut, par le silence, condition principale des anciens privilèges forains. Aujourd'hui, tous ces petits théâtres babillent et fredonnent comme les grands, le vaudeville est partout; il faut subir trois vaudevilles pour arriver à Pierrot, qui n'est plus même apprécié que des spectateurs en bas âge. Encore la pantomime est-elle précédée d'un prologue parlé, destiné à l'intelligence du reste, qui se comprenait si bien autrefois. De plus, on distribue un joli programme rose pour apprendre au public qu'Arlequin continue à enlever Colombine et se verra persécuté par Cassandre, suivi de son valet Pierrot; que le génie protecteur de l'amour tendra à ces derniers mille embûches, et finira par unir les amants, dans un temple aux colonnes roses, au fond duquel tourne ingénieusement un soleil de papier doré.

Cette immortelle pantomime change de nom de temps en temps et s'appelle aujourd'hui les *Trois Quenouilles*, titre inventé par M. Auguste L***, à qui l'on doit aussi la rédaction du prologue. Mais qui peut se défendre de la mode et du progrès ? La couleur locale et le moyen âge ont pénétré dans l'humble domaine de Debureau. Cassandre est devenu un seigneur du moyen âge ; il part pour la croisade, et Pierrot, son écuyer, se revêt comme lui d'armes éclatantes. — Debureau se montre couvert d'acier retentissant, et sa face blanchie disparaît sous la visière féodale. Quelle étrange alliance d'idées ! Il faut le voir avec son œil inquiet et intelligent, son rire froid, sa lèvre fine : comme il se prête avec dédain à ces innovations, comme il sait bien que lui, Pierrot, sera toujours mieux en souquenille de coton ! Heureusement, l'on sort bien vite du prologue et la pièce ordinaire se déroule dès lors avec simplicité. Toutefois, les décorations sont neuves, les costumes charmants, et l'action est traversée par d'aimables sylphides qui ont des mollets, chose inconnue à l'Opéra. Le génie des eaux paraît sous les traits d'une petite fille, mademoiselle Caroline, qui joue ce rôle depuis quinze ans, et qui n'a pas grandi. Cette particularité est remarquable parmi les enfants de théâtre. La petite Fonbonne en est un exemple à la Porte-Saint-Martin ; depuis 1826, où elle débuta dans les *Macchabées*, jusqu'aux *Mystères de Paris*, elle a toujours eu sept ans.

Je ne parlerai pas de Debureau ; — il est toujours lui-même, c'est tout dire ; et, malgré tant de gloire qu'on lui a faite, je n'ai pas appris qu'il ait demandé cent mille francs d'appointements à son directeur. Debureau ne prend pas de congé, n'a pas d'indisposition et ne change pas de théâtre. C'est un acteur unique, comme ce sera, nous le craignons bien, le dernier Pierrot. Après lui, non seulement la parade, mais la féerie, qui l'accompagne si bien, disparaîtra sous la couche épaisse et uniforme du vaudeville envahissant.

Voyez le Petit-Lazzari, c'est encore du vaudeville, c'est du mélodrame quelquefois. Les derniers *ours*, tombés de scène en scène, c'est-à-dire de cartons en cartons, ne veulent rouler au delà de ce petit théâtre, qui recueille les plus viables, et qui n'a pas toujours les plus mauvais. Nous y avons vu *Honte pour honte*, drame qu'on aura refusé comme trop littéraire sur le boulevard Saint-Martin, et encore *Castilbelza*, ou *les Morts vont vite*, pièce fantastique, où se mêlent bizarrement les inspirations de Victor Hugo et de Bürger. Ce théâtre donne jusqu'à trois représentations le même soir. Les acteurs ont des gants. Par exemple, auteurs et acteurs ne portent que des prénoms ; ils rêvent l'illustration sans doute, mais ailleurs et plus tard. M. Arthur est le grand acteur de cette troupe modeste ; mais il y a des habitués qui lui préfèrent M. Eugène.

Vous me demanderez si c'est fini, s'il n'y a plus,

au delà, quelque galetas dramatique, à la salle fumeuse, à la rampe de chandelles, aux acteurs de bois même; hélas! non, pas seulement un pantin. Voici les salons de Curtius, sombre Walhalla qui réunit tous les grands rois et tous les grands criminels, et qui en est à Louis-Philippe et à Poulmann. Au delà de cette porte, les belles maisons commencent et le boulevard du crime finit. Vous remarquerez peut-être un café, dont le comptoir est occupé par une jeune Abyssinienne, au nez percé d'un anneau d'or. Je lui ai dit : *Salamaleik*, elle m'a répondu : *Aleikum essalam*, c'est-à-dire : « la paix soit avec vous ». Je suis donc fondé à croire que sa peau de bistre est de bon teint. Il y a aussi dans ce café deux jolis singes qui font ce qu'ils peuvent pour s'élever à l'état de comédien. Nous nous arrêterons à ce degré de l'échelle dramatique, que nous avons tout lieu de croire le dernier.

III.

LA COMÉDIE DES SINGES.

Les représentations intéressantes des artistes de M. Corvi nous ramènent à ce bruyant et curieux boulevard du Temple, dont nous avons recueilli et dépeint, il y a quelques mois, les dernières splendeurs. Hélas! il faut bien le répéter une fois encore, le boulevard du Temple a perdu toute sa physionomie en s'embellissant, en s'assainissant, en épurant

sa société et ses mœurs ! La municipalité l'a soumis à l'alignement ; la police, aux bonnes manières. Il n'a plus ni les bateleurs, ni les danseurs de corde, ni les estaminets borgnes où grouillait cette honnête population de bohémiens qui, pour quelques mouchoirs et quelques binocles volés, a fait gagner, en compensation, tant d'argent à la littérature du théâtre et du feuilleton, et valu tant d'amusement au public ! Le jour où l'on a traqué et dispersé à tout jamais les deux cents habitués de l'estaminet de l'*Épi-Scié*, on a tari les sources d'observation de toute une catégorie d'écrivains et d'artistes. Les haillons de Robert Macaire avaient trouvé leur Cal-lot... Le grand avantage, aujourd'hui, d'être volé par des gens bien mis ! Les tréteaux de Saqui et de Laz-zari ont cédé la place à deux théâtres de vaudevilles, comme s'il n'y en avait pas assez. Debureau résiste encore avec la puissance de la tradition et du talent, mais le vaudeville l'envahit de tous côtés et lui dispute ses propres planches ; ainsi l'art populaire, la farce naïve, la gaieté saine et franche du peuple disparaissent devant la comédie bâtarde de la société bourgeoise. Malheureusement, il en est partout ainsi. A Vienne et à Naples, on est obligé de subventionner Arlequin et Pulcinella, et tout le répertoire forain, comme nous subventionnons ici la comédie et la tragédie ; mais ce n'est plus au fond qu'un plaisir d'érudits : le peuple préfère les vaudevilles traduits de Scribe ou de M. Clairville. Et,

chez nous, depuis la mort de Nodier, qui songe encore à Arlequin et au théâtre de la foire? Personne ne veut plus être peuple, comme personne ne veut plus être enfant!

Enfin, il y a encore dans le public quelque goût pour les spectacles d'animaux, et, comme disait un couplet très connu :

Aux vaudevilles nouveaux
La foule s'arrête;
J'aime mieux les animaux :
Ce n'est pas si bête.

En face du Cirque, où deux éléphants déploient chaque soir une intelligence célébrée par Buffon, des singes viennent, à leur tour, justifier l'admiration de Cuvier pour certains êtres de leur espèce, sans avoir eux-mêmes la supériorité de race de son célèbre orang-outan. Cuvier reconnaissait à cet animal la faculté de généraliser : « Il savait très bien prendre la clef de la chambre où on l'avait mis, l'enfoncer dans la serrure, ouvrir la porte. On mettait quelquefois cette clef sur la cheminée; il y grimpait alors, au moyen d'une corde suspendue au plafond, et qui lui servait à se balancer. On fit un nœud à cette corde pour la rendre plus courte. Il défit aussitôt le nœud... Lorsqu'on lui refusait ce qu'il désirait, n'osant s'en prendre à la personne qui ne lui cédait pas, il s'en prenait à lui-même, et se faisait du mal pour inspirer plus d'intérêt. C'est ce que fait l'enfant, et ce que ne fait aucun animal

autre que l'orang-outan. » Et maintenant que la science a reconnu au singe cette intelligence presque humaine que Buffon attribuait plus volontiers à l'éléphant, on comprend l'idée de l'*impresario* milanais qui vient de construire et d'ouvrir un véritable théâtre de comédies et de pantomimes, où ces acteurs, secondés par quelques chiens, offrent au public des représentations très variées.

Après l'ouverture, exécutée il est vrai par des musiciens bimanés, la toile se lève, et nous voyons commencer le souper africain. Le général Kocsuzzo traite à table d'hôte des Espagnols de distinction, et s'impatiente de la lenteur du service. Il paraît nouvellement arrivé, car, au bruit qu'il fait, on entre et on lui demande ses papiers. Il se décide avec peine à exhiber son portefeuille et à ouvrir sa feuille de route; puis, quand il a reployé le tout, il s'offense de la défiance qu'on lui a montrée, tire son sabre, et pourtant finit par céder, en le remettant au fourreau, à des conseils plus modérés. Cependant, les deux Espagnols, impatientés à leur tour, frappent sur les verres, et le garçon paraît, apportant le dîner dans un panier; il en tire les plats et les bouteilles, et ce n'est qu'après avoir fait son service qu'il se laisse aller à boire, en se détournant, à même la bouteille. La compagnie se livre au festin et à la joie; on n'entend plus que le bruit des fourchettes et le choc des verres. Des chiens savants se chargent du divertissement. Le chien Crédi et le

chien Petit font des exercices d'équilibre sur leurs pattes de devant. Il doit être beaucoup plus facile pour nous de marcher sur les mains. Cependant, le général Koesuzzo nous a tout l'air d'un intrigant. Il a embauché des recrues et les entraîne dans le désert ; ces pauvres gens, vêtus en chasseurs d'Afrique, ont peine à suivre la marche du superbe chien sur lequel il est monté. Qui sait s'il ne va pas les vendre à Abd-el-Kader ? De plus, il paraît avoir laissé, en quittant l'hôtel, une jeune dame très intéressante que l'on a vue à sa toilette, minaudant, se mettant du rouge, et que le départ du perfide semble réduire au désespoir. Elle se hâte de demander sa voiture, et la voilà qui part, traînée par deux vigoureux chiens, qu'un singe cocher fouette majestueusement. Les chemins sont mauvais, une roue casse, le cocher se précipite à la tête des chevaux et les dételle, tandis que le groom emporte madame Patafia évanouie.

Le général paraît arrivé au but de son voyage ; il commande dans un fort magnifique, probablement pour le compte de l'émir. Un des soldats qui l'ont suivi (ce soldat est un simple chien) s'échappe, entraîné par un sentiment de fidélité à la France. On l'arrête, et on le condamne à être fusillé, mais aucun de ses camarades ne veut exécuter la sentence. Le général, furieux, se mâche les lèvres et demande un fusil. Il l'arme, tire, et le déserteur tombe sans vie. Ses compagnons le relèvent tristement et l'emportent dans un tombereau.

Maintenant, ce général a dévoilé toute sa trahison ; il ne s'appelle plus Kocsuzzo, il s'appelle Mustapha. Il a trahi la France et sa religion pour des honneurs, des femmes. Ce renégat se fait apporter sa pipe et assiste à des exercices de baladins. Un singe monté sur une chèvre parodie l'écuyer Loisset, tandis qu'un autre, avec une cravache et des bottes à éperons, tourne sur lui-même comme Franconi au milieu du cirque. Le singe Zaningue danse sur la corde avec un balancier énorme, un autre exécute des difficultés sur la balançoire. Mais, au milieu de ces jeux, l'orage gronde, les Français s'approchent ; il faut courir à la défense des remparts. L'infâme Mustapha parcourt le chemin de ronde et excite ses soldats à une belle défense. Mais déjà des bataillons fidèles, composés, il est vrai, de chiens, donnent l'assaut à la forteresse, et y montent au travers des flammes. Le canon gronde, la fusillade éclate, et des feux de Bengale éclairent bientôt le triomphe des braves chasseurs d'Afrique. Les chiens aboient en signe de victoire. Le peu de singes qui s'échappent regagnent le désert en silence.

Cette pantomime n'est pas plus absurde que bien d'autres. Les acteurs à quatre mains et à quatre pattes rivalisent d'efforts, et les premiers surtout sont des mimes pleins d'intelligence.

Le chien ne sera jamais qu'un acteur médiocre, une utilité. Le singe est, au contraire, un artiste indépendant, *prime-sautier*, et, s'il imite l'homme, l'homme l'imite aussi, et encore bien faiblement !

Le Cirque s'est ému de la concurrence qu'allait lui faire le théâtre du Jardin-Turc, il a fait débiter des singes brésiliens qui exécutent à peu près les mêmes tours que les autres. Nous avons remarqué particulièrement une charmante guenon créole qui danse en s'accompagnant tantôt des cymbales, tantôt du tambour de basque, et un singe postillon qui galope fort agréablement à dos de lévrier.

NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS

PETITS CHÂTEAUX DE BOHÊME

Le texte est celui des *Petits châteaux de Bohême* de 1853. Je relève dans les notes les variantes de la *Bohême galante* de 1852-1855.

DÉDICACE.

Page 3. — *A UN AMI*. — La dédicace de la *Bohême galante* donne le nom de cet ami : Arsène Houssaye. En voici le texte :

A ARSÈNE HOUSSAYE

*O Primavera, gioventù dell'anno,
Bella madre di fiori,
D'erbe novelle e di novelli amori ;
Tu torni ben, ma teco
Non tornano i sereni
E fortunati di delle mie gioie :
Tu torni ben, tu torni,
Ma teco altro non torna,
Che del perduto mio caro tesoro
Che delle mie care e felici gioie
La rimembranza misera, e dolente!...*

(Le cavalier GUARINI, *Pastor fido*.)

Mon ami, vous me demandez si je pourrais retrouver quelques-uns de mes anciens vers, et vous vous inquiétez même d'apprendre comment j'ai été poète, longtemps avant de devenir un humble prosateur. — Ne le savez-vous donc pas? vous, qui avez écrit ces vers :

*Ornons le vieux bahut de vieilles porcelaines
Et faisons refleurir roses et marjolaines.*

*Qu'un rideau de lampas embrasse encor ces lits
Où nos jeunes amours se sont ensevelis.*

*Appendons au beau jour le miroir de Venise :
Ne te semble-t-il pas y voir la Cydalise
Respirant une fleur qu'elle avait à la main
Et présentant déjà le triste lendemain?*

Page 3. — ... *sous les tableaux flamands.* — Ces vers sont empruntés à une pièce d'Arsène Houssaye — *Le beau temps des poètes* — publiée dans l'*Artiste* en 1841 (série II, tome VII). En tête, une note sur Gérard, qui venait de subir les premières atteintes de la maladie. La même année, cette pièce figure dans le recueil des *Sentiers perdus*. — Les vers de Guarini sont empruntés au début de la scène I de l'acte III du *Pastor fido*.

I. — LA RUE DU DOYENNÉ.

Page 5. — Dans la *Bohême galante* de 1855, comme dans l'*Artiste* (1852), ce premier chapitre a pour titre : *Premier château*. En épigraphe, les quatre vers qui terminent la dédicace des *Petits châteaux* : *Rebâtissons, ami...*

On a commenté trop souvent les détails donnés par Gérard sur cette demeure commune et sur les fêtes dont elle fut le théâtre pour qu'il soit utile d'y revenir ici (voy. Th. Gautier, — A. Houssaye, *Confessions*, t. II, — M. Tourneux, — A. Marie...).

Page 5. — ... *dans un coin du vieux Louvre des Médicis...*
— Mots supprimés dans la *Bohême galante*.

Page 5. — *Le vieux salon du doyen...* — B. G. : ... *du doyen, restauré par les soins...*

Page 5. — ... *sur un des trois...* — B. G. : ... *sur un des quatre...*

Page 5. — *C'était Théophile. On s'empressait...* — B. G. : *C'était Théophile. Il cassait, en s'asseyant, un vieux fauteuil Louis XIII. On s'empressait de lui offrir un escabeau gothique et il lisait...*

Page 6. — ... *sous une aile du Louvre.* — Vers appartenant à la même pièce d'A. Houssaye.



Page 6. — ... *notre pauvre Édouard*... — B. G. : ... *notre pauvre Édouard Ourliac*... — Ourliac avait, à ce moment-là, un emploi médiocrement rétribué à l'administration des Enfants-trouvés. Houssaye célèbre aussi ses dons de comédien improvisateur : « Dans nos soirées de jeunesse, Ourliac était intarissable. Arnal nous dit un soir que c'était le plus grand comédien qu'il eût jamais vu... Comique à froid, face de Samson et de Debureau, il fallait le bien connaître pour savoir ce qu'il voulait dire... É. Ourliac était le Montfleury de la troupe ; il était auteur et acteur avec la même verve et la même gaité... » (*Confessions*, II). Quelques années plus tard, ce fantaisiste devait se convertir solennellement ; il collabora au *Constitutionnel* et à l'*Univers*.

Page 6. — ... *souvent riches*... — B. G. : ... *quelquefois riches*...

Page 7. — ... *au dix-huitième siècle, sur six malheureux*... — B. G. : ... *au dix-septième siècle, sur onze*...

Page 7. — ... *racheter deux lots de boiseries*... — B. G. : ... *racheter en deux lots les boiseries*...

Page 8. — *Quant au lit Renaissance, à la console Médicis, aux deux buffets, au Ribeira, aux tapisseries*... — B. G. : *Quant à mon lit Renaissance, à ma console Médicis, à mes buffets, à mon Ribeira, à mes tapisseries*...

II. — PORTRAITS.

Page 9. — Titre, dans la *Bohême galante* : LE THÉOPHILE.

Page 9. — ... *passé pour solide*;... — B. G. : ... *passé pour gras*;...

Page 9. — *L'armature colossale*... — B. G. : *L'armature solide*...

Page 10. — ... *d'une société antérieure, qui menions gaiement une existence de mode alors, même pour les gens sérieux*. — B. G. : ... *d'une Bohême antérieure qui menions gaiement l'existence que nous menons encore, quoique plus rassis*.

Page 10. — ... *viens souper*. — B. G. : ... *viens boire*.

III. — LA REINE DE SABA.

Page 12. — ... au dix-huitième siècle, sur les six... — B. G. :
... au dix-septième siècle, sur les onze...

Page 12. — ... le cardinal Dubois... — B. G. : ... le cardinal
Mazarin... — Gérard n'est pas renseigné très exactement.
L'accident s'étant produit le 15 octobre 1729, on ne pou-
vait guère soupçonner le cardinal Dubois, mort en 1723,
et moins encore Mazarin.

Page 12. — *Que la femme est amère !* — Toujours la même
pièce de Houssaye.

Page 12. — ... de ce *Cantique*... — B. G. : ... de votre *Can-
tique*... — Je ne retrouve pas cette pièce dans les recueils
d'A. Houssaye.

Page 13. — ... le vin des voluptés. — B. G. ajoute une phrase
après ces quatre vers : « *Nous reprendrons plus tard ce
discours littéraire et philosophique* », et commence ici le
chapitre IV : UNE FEMME EN PLEURS.

Page 13. — ... splendeurs pourprées du matin. — B. G. en
note : *Vous connaissez le beau tableau de Gleyre qui repré-
sente la scène.*

IV. — UNE FEMME EN PLEURS.

Page 15. — ... la mère Saguet. — B. G. en note : *Les soirées
chez la mère Saguet seront publiées sous ce titre : la Vieille
Bohême.* — Voy. l'article : *le Cabaret de la mère Saguet.*

Page 15. — ... nous partîmes à pied,... — B. G. : ... nous
partîmes à pied, les uns se trompant de femmes et se trom-
pant de chemin — vous vous en souvenez — les autres es-
cortés... — Cette phrase ne figure pas plus dans l'*Artiste*
que dans les *Petits châteaux*... ; c'est donc une addition
d'A. Houssaye.

Page 15. — *MM. d'Egmont et de Beauvoir... Giraud,...* —
H. d'Egmont, traducteur d'Hoffmann (4 vol. avec vi-
gnettes de C. Rogier, 1836). — Le peintre Eugène Giraud
donne en 1835 son tableau des *Enrôlements volontaires*. —
Quant à Roger de Beauvoir, sa situation de fortune lui

permet de n'être un bohème que par fantaisie. Son appartement somptueux est légendaire dans Paris ; mais il fréquente volontiers rue du Doyenné et restera, jusqu'à la fin, des amis de Gérard.

Page 15. — ... à une fenêtre... — B. G. : ... à la fenêtre...

Page 16. — ... appartenait à la *Cydalise* ;... — B. G. : ... était pris par la *Cydalise* ;...

Page 16. — ... comme toujours! — La *Bohème galante* (*Artiste*, juillet 1852, et Recueil Houssaye) intercale ici le mémoire sur les *Poètes du XVI^e siècle*, précédé de quelques lignes d'introduction (ch. v et vi) :

V. — INTERRUPTION.

Nous conterons le reste de l'aventure. Mais vous m'avez rappelé, mon cher Houssaye, qu'il s'agissait de causer poésie, et j'y arrive incidemment. — Reprenons cet air académique que vous m'avez reproché.

Je crois bien que vous vouliez faire allusion au mémoire que j'ai adressé autrefois à l'Institut, à l'époque où il s'agissait d'un concours sur l'histoire de la poésie au XVI^e siècle. J'en ai retrouvé quelques fragments qui intéresseront peut-être les lecteurs de l'Artiste, comme le sermon que le bon Sterne mêla aux aventures macaroniques de Tristram Shandy.

Quant au mémoire lui-même (VI), on le trouvera dans le volume de critique de la présente édition.

V. — PRIMAVERA.

Page 16. — Dans la B. G., ce chapitre devient le chapitre VII : EXPLICATIONS. Quelques variantes au début : *Vous le voyez, mon ami* — en ce temps, je ronsardisais — *pour me servir d'un mot de Malherbe. Considérez toutefois le paradoxe ingénieux qui fait le fond de ce travail [de son mémoire] : il s'agissait alors...*

Page 16. — ... aux formes générales. — B. G. ajoute :

Cette distinction, que je devais à l'étude de Schlegel, parut obscure alors même à beaucoup de nos amis qui voyaient

dans Ronsard le précurseur du romantisme. — Que de peine on a, en France, pour se débattre contre les mots! Je ne sais trop qui obtint le prix proposé alors par l'Académie; mais je crois bien que ce ne fut pas Sainte-Beuve, qui a fait couronner depuis par le public son Histoire de la poésie au xvi^e siècle. Quant à moi, il est évident qu'alors je n'avais droit d'aspirer qu'aux prix du collège dont ce morceau ambiteux me détournait sans profit :

*Qui n'a pas l'esprit de son âge
De son âge a tout le malheur!*

Je fus cependant si furieux de ma déconvenue que j'écrivis une satire dialoguée contre l'Académie, qui parut chez Touquet. Ce n'était pas bon, et cependant Touquet m'avait dit, avec ses yeux fins sous ses besicles ombragées par sa casquette à large visière : « Jeune homme, vous irez loin. » Le destin lui a donné raison, en me donnant la passion des longs voyages. Mais, me direz-vous...

Page 17. — ... celle de Malherbe. — B. G. donne ici les ODETTES RYTHMIQUES ET LYRIQUES (voy. ci-dessous, p. 19), sauf les Papillons.

Page 17. — *Vous verrez, mon ami,...* — Forme dans B. G. un nouveau chapitre : VIII. MUSIQUE. Voyez, mon ami, si ces poésies déjà vieilles...

Page 17. — ... quand on commence. — B. G. :

Il y en a encore bien d'autres que je ne puis plus retrouver : une notamment sur les papillons, dont je ne me rappelle que cette strophe :

*Le papillon, fleur sans tige
Qui voltige,
Que l'on cueille en un réseau ;
Dans la nature infinie,
Harmonie,
Entre la fleur et l'oiseau.*

C'est encore une coupe à la Ronsard et cela...

Page 18. — *La dernière : ...* — B. G. : *L'avant-dernière : ...*

Page 18. — ... très concordante aux paroles. — B. G. ajoute :

La dernière est calquée sur un air grec.

Je suis persuadé que tout poète ferait facilement la musique de ses vers s'il avait quelque connaissance de la notation. Rousseau est cependant presque le seul qui, avant Pierre Dupont, ait réussi.

*Je discutais dernièrement là-dessus avec S***, à propos des tentatives de Richard Wagner. Sans approuver le système musical actuel, qui fait du poète un parolier, S*** paraissait craindre que l'innovation de l'auteur de Lohengrin, qui soumet entièrement la musique au rythme poétique, ne la fît remonter à l'enfance de l'art. Mais n'arrive-t-il pas tous les jours qu'un art quelconque se rajeunit en se retrem pant à ses sources? S'il y a décadence, pourquoi le craindre? S'il y a progrès, où est le danger?*

Il est très vrai que les Grecs avaient quatorze modes lyriques fondés sur les rythmes poétiques de quatorze chants ou chansons. Les Arabes en ont le même nombre, à leur imitation. De ces timbres primitifs résultent des combinaisons infinies, soit pour l'orchestre, soit pour l'opéra. Les tragédies antiques étaient des opéras, moins avancés sans doute que les nôtres ; les mystères aussi du moyen âge étaient des opéras complets avec récitatifs, airs et chœurs ; on y voit poindre même le duo, le trio, etc. On me dira que les chœurs n'étaient chantés qu'à l'unisson, — soit. Mais n'aurions-nous réalisé qu'un de ces progrès matériels qui perfectionnent la forme, aux dépens de la grandeur et du sentiment? Qu'un faiseur italien vole un air populaire qui court les rues de Naples ou de Venise, et qu'il en fasse le motif principal d'un duo, d'un trio ou d'un chœur, qu'il le dessine dans l'orchestre, le complète et le fasse suivre d'un autre motif également pillé, sera-t-il pour cela inventeur? Pas plus que poète. Il aura seulement le mérite de la composition, c'est-à-dire de l'arrangement selon les règles et selon son style ou son goût particuliers.

Mais cette esthétique nous entraînerait trop loin, et je suis incapable de la soutenir avec les termes acceptés, n'ayant

jamais pu mordre au solfège. — Voici des pièces choisies parmi celles que j'ai écrites pour plusieurs compositeurs...

La B. G. donne ici le *Roi de Thulé*, la *Sérénade*, *Vers d'opéra*, *Chœur d'amour*, *Chanson gothique*, *Chant des femmes en Illyrie*, *Chant monténégrin*, *Chœur souterrain*, avec cette remarque : *Ces dernières strophes, comme vous voyez, ont une couleur ancienne qui aurait réjoui le vieux Gluck.* — Voy. la suite de la *Bohême galante*, p. 69.

ODELETTES.

Page 19. — AVRIL. — Publ. dans les *Annales romantiques* de 1835, sous le titre : *Le 25 mars*.

Page 19. — FANTAISIE. — Publ. dans les *Annales romantiques* de 1832. Deux variantes :

Vers 2 : *Tout Rossini, tout Mozart et tout Webre...*

Vers 14 : *Blonde aux yeux noirs, en son costume ancien...*

Réimpr. dans les *Annales...* de 1835, — dans le *Diamant* (Keepsake, s. d.), — dans la *Sylphide*, 1843, sous le titre : *Vision*, à M. Théophile Gautier, — dans l'*Artiste*, 1849 (*Odelette*)...

Page 20. — LA GRAND'MÈRE. — Publ. dans les *Annales romantiques* de 1835. Quelques variantes :

Vers 5 : *Pour moi, j'errais...*

Vers 10 : *Depuis trois ans, d'autres affections...*

Vers 13 : *Mais moi j'y songe...*

Vers 14 : *Chez moi toujours...*

Vers 15 : *Ainsi qu'un nom taillé...*

Page 23. — POLITIQUE. — Publ. dans le *Cabinet de lecture*, 4 décembre 1831, sous le titre : *Cour de prison*. Variantes :

Vers 2 : *D'une aile relargie,*

Vers 3 : *Où rêveur et plaintif,*...

Vers 8 : *Et bien taillés.*

Vers 25 : *Oui, faites-moi la joie...*

Page 24. — LE POINT NOIR. — Publ. dans le *Cabinet de lecture*, 4 décembre 1831, sous le titre : *le Soleil et la gloire*. Variantes :

Vers 2. : ... *danser obstinément.*

Vers 5-6 : *Je vis briller la gloire et j'y fixai les yeux :*

Hélas! C'en était trop pour mon regard avide!...

Vers 7 : *Depuis, m'importunant comme un oiseau de deuil...*

Vers 10 : *Quoi, partout!...*

Réimpr. dans l'*Almanach des Muses* de 1832.

Page 24. — LES PAPILLONS. — Publ. dans le *Mercure du XIX^e siècle*, t. XXVII, 1830, et dans la *France littéraire*, t. IX, 1833. — En tête, une strophe sacrifiée dans les *Petits châteaux* :

De toutes les belles choses

Qui nous manquent en hiver,

Qu'aimez-vous mieux? — Moi, les roses.

— *Moi, l'aspect d'un beau pré vert.*

— *Moi, la moisson blondissante,*

Chevelure des sillons.

— *Moi, le rossignol qui chante,*

— *Et moi, les beaux papillons!*

Vers 6 : *Entre la fleur et l'oiseau.*

Vers 7 : *Ah! quand vient...*

Vers 10 : *Comme un mort dans son linceul.*

Page 27. — NI BONJOUR, NI BONSOIR. — Attribué à Th. Gautier par Spœlberg de Lovenjoul, *Histoire des œuvres...*, t. II, p. 550. — Il est inutile d'ajouter que cette banale formule n'a pas le sens que lui attribue Gérard.

Page 27. — LES CYDALISES. — Sur la première Cydalise, maîtresse de Camille Rogier, voy. PREMIER CHÂTEAU..., et, dans les *Confessions* d'A. Houssaye, la rivalité de Rogier et de Théophile.

SECOND CHÂTEAU.

Page 29. — ... *au rendez-vous donné par Dumas...* — Voy. *Premier château*, ch. III : *la Reine de Saba*. C'est à l'intention de Jenny Colon que Gérard avait bâti son scénario de *la Reine de Saba*. C'est pour elle encore — et c'est en pensant à elle — qu'il écrivit *Corilla* ; mais il ne fut pas plus heureux avec le petit acte qu'avec le grand drame.

Page 31. — CORILLA. — Publ. sous le titre : *les Deux rendez-*

vous. Intermède, dans la *Presse* des 15-17 août 1839, et dans la *Revue pittoresque* en 1843. — Repris encore dans l'*Artiste* en 1879 : *Pages retrouvées de Gérard de Nerval. Les deux rendez-vous. Intermède.* — Dans la *Presse*, les *Deux rendez-vous* sont divisés en trois groupes de scènes destinés à être répartis dans les entr'actes d'une grande pièce. Je donne le texte des *Petits châteaux*, en conservant — entre crochets — quelques indications scéniques de la *Presse*. — Dans cette première version, Corilla porte le nom de Mercédès; quelques variantes, encore, sont à signaler :

Page 31. — ... à Naples. — Dans la *Presse* : INTERMÈDE (1).
La scène se passe sur le quai Santa Lucia à Naples.

Page 32. — ... des dix ducats... — P. : ... des dix louis...

Page 32. — ... vos manières, entendez-vous? votre son de voix, que sais-je! — P. : ... vos manières, entendre votre son de voix, que sais-je!

Page 32. — ... la première... — P. : ... la meilleure...

Page 34. — Que l'une soit le garant... — P. : Que l'une soit donc le garant...

Page 35. — ... à cinq heures... — P. : ... à quatre heures...

Page 35. — ... avec des habits... — P. : ... sous des habits...

Page 35. — ... sous cette mantille... — P. : ... dans cette mantille...

Page 36. — ... a été habilement... — P. : ... a été fort habilement...

Page 37. — ... vin d'Espagne. — P. : (Entre Marcelli).

Page 38. — ... vous n'avez pas manqué... — P. : ... vous n'avez pu manquer...

Page 38. — Il convient alors... — P. : Il convient donc...

Page 40. — ... regardez-la,... — P. : remarquez-la,...

Page 42. — A cinq heures. — P. : A quatre heures.

Page 43. — ... il serait dommage que ce fût avant,... — P. : ... il sera dommage qu'il soit avant,...

Page 43. — *Les choses...* — P. : *Les chances...*

Page 43. — ... *Seigneur Fabio.* — P. : *(Ils sortent).*

Page 43. — *Une terrasse près du palais.* — Manque dans les *Petits châteaux*. Ici commence, dans la *Presse*, un second groupe de scènes, avec cette indication : INTERMÈDE. *Deuxième entr'acte.*

Page 44. — ... *porter plus loin...* — P. : ... *pousser plus loin...*

Page 47. — ... *de douces paroles...* — P. : ... *quelques douces paroles...*

Page 47. — ... *permettez-moi de ne m'y point arrêter davantage;...* — P. : ... *permettez-nous de ne nous y point arrêter davantage;...*

Page 51. — ... *aussi remarquée?* — P. : ... *remarquée aussi?*

Page 52. — ... *seigneur Fabio!* — P. : *(Marcelli et Mercédès s'éloignent).*

Page 52. — ... *pauvre diable si inventif,...* — P. : *pauvre valet de comédie,...*

Page 52. — ... *je ne maudis plus que ma mauvaise étoile...*
— P. : ... *je ne maudis plus...*

Page 52. — ... *peut-être encore.* — P. : *(Il sort).*

Page 52. — *Une allée de la Villa Reale.* — Indication de la *Presse*, avec cette précision : *Troisième entr'acte.*

Page 54. — ... *apprendre des mots par cœur;...* — P. : ... *dire des mots appris par cœur;...*

Page 55. — ... *avec l'aide du spectacle...* — P. : ... *au milieu des enivrements du spectacle...*

Page 55. — ... *sa main, la plus royale...* — P. : ... *sa main, la plus royale main...*

Page 57. — ... *une allée.* — P. : ... *cette allée.*

Page 57. — ... *ensemble gaiement.* — P. : ... *ensemble si gaiement.*

Page 57. — ... *à la prima donna...* — P. : ... *à la véritable prima donna...*

Page 58. — ... *tous ensemble*;... — P. : ... *tous les trois ensemble*;...

Page 58. — *Excusez les fautes de l'auteur.* — P. : *Excusez-nous d'avoir brodé quelques répliques sur la trame d'un si pauvre canevas. Le second rideau se lève et le dernier acte de la grande pièce va commencer. (Fin de l'intermède.)*

TROISIÈME CHÂTEAU.

Page 59. — ... *a raconté l'histoire*,... — Nodier, *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux*. Paris, Delangle, 1830.

Page 59. — ... *qui s'est dénouée dans un pays du Nord*,... — Toujours Jenny Colon!... Gérard fait allusion à son voyage de Belgique, en octobre-décembre 1840, à la veille de la première crise ; mais ses souvenirs se brouillent un peu. Quand il rencontra, pour la dernière fois, l'actrice à Bruxelles, la rupture était depuis longtemps accomplie. Jenny Colon avait épousé le flûtiste Leplus, le 11 avril 1838.

MYSTICISME.

Page 60. — Pièces de vers publiées dans l'*Artiste* (1844-1845). Elles figureront en 1854 dans les *Chimères*, à la suite des *Filles du feu* (Paris, Giraud).

Page 60. — LE CHRIST AUX OLIVIERS. — L'*Artiste*, 31 mars 1844. — Variantes :

1^{er} sonnet, vers 3 : *Se fut assez perdu...*

Sonnet II, vers 8 : *Mais nul esprit n'habite...*

Sonnet IV, vers 1 : *Nul n'entendait gémir la céleste victime.*

Sonnet IV, vers 3 : *Mais, prêt à défaillir...*

Sonnet IV, vers 4 : *Il appela le seul qui veillait...*

Sonnet V, vers 2 : ... *aux cieux* est la version de l'*Artiste* (*Petits châteaux* : ... *les Cieux*).

Page 63. — DAPHNÉ. — L'*Artiste*, 28 décembre 1845, sous le titre : *Vers dorés* (*Delfica*, dans les *Chimères*). Daté de

Tivoli, 1843. [Au retour du voyage en Orient.] — Variante de l'*Artiste* :

Vers 3 : *Sous les myrtes en fleurs ou...*

Page 63. — VERS DORÉS. — L'*Artiste*, 16 mars 1845, sous le titre : *Pensée antique*. — Variantes :

Vers 3 : ... *ta royauté dispose*,

Vers 6 : *Chaque plante est une âme...*

LYRISME.

Page 65. — Ces pièces figurent dans la *Bohême galante* (VIII. MUSIQUE. Voy. ci-dessus, note à la p. 18).

Page 65. — ESPAGNE. — Extrait de *Piquillo* (1837).

Page 67. — LA SÉRÉNADE. — Publ. sous le titre *la Malade* dans le *Cabinet de lecture* (29 décembre 1830) ; les *Annales romantiques*, 1831 ; l'*Almanach des Muses*, 1832. Variantes :

Vers 7 : *La fièvre...*

Vers 8 : *Ces chants de ma fenêtre...*

Vers 11 : *Va, point de sérénade...*

Vers 12 : *Les amants...*

Vers 13 : *Les amants...*

Vers 16 : *Maman, ces sons étranges...*

LA BOHÊME GALANTE

Page 69. — Je reprends la suite des articles de 1852, dont Gérard avait conservé seulement le début dans les *Petits châteaux* et qu'A. Houssaye a recueillis intégralement en 1855 (ch. VIII-XIII). — Voy. note à la page 18.

Page 71. — ... *publiés à grands frais*. — En 1843, *Chants et chansons populaires de la France*. Paris, Delloye, 3 séries. Dessins de Trimolet, Steinheil, E. Giraud, etc... — En 1851, *Chansons nationales et populaires de France accompagnées de notes historiques et littéraires*, par Dumersan et Noël Ségur. Paris, G. de Gonet, 2 vol. Illustrations de Gavarni, Traviès, etc...

UN JOUR A SENLIS.

Page 72. — Pour les chapitres suivants (IX-XIII de la *Bohême galante*), Gérard a utilisé d'importants fragments de ses feuilletons du *National* de 1850 : les *Faux saulniers*, *histoire de l'abbé de Bucquoy* (*Angélique*, dans les *Filles du feu*). — Voy. lettres V et VI.

Page 76. — *Une très belle fille blonde parut...* — Dans *Angélique*, Gérard nous donne son nom : « La demoiselle blonde était d'une des plus grandes familles du pays et s'appelait Delphine. Je n'oublierai jamais ce nom! »

VIEILLES LÉGENDES.

Page 77. — Au début, un fragment d'*Angélique*, lettre VII.

Page 80. — ... *fort honorablement...* — Ici s'arrête, dans l'*Artiste*, le septième article de Gérard. En tête du huitième, il reproduit un article publié d'abord dans la *Sylphide* en 1842, sur le même sujet, et repris, en 1853, à la suite de *Sylvie* (*Souvenirs du Valois*). On le trouvera dans les *Filles du feu*, à la place que l'auteur lui a définitivement réservée et nous le supprimons ici.

VISITE A ERMENONVILLE.

Page 80. — Plusieurs fragments d'*Angélique*, lettre X : *Je quitte Senlis... la brume d'automne. — Nous avons parcouru... cela existe encore? — Nous avons voulu voir... un bien faible historien.*

Page 81. — ... *des rois carlovingiens...* — Gérard semble confondre la primitive muraille romaine et l'enceinte du moyen âge, beaucoup plus étendue. Celle-ci fut détruite et remplacée par des allées d'arbres en 1827.

Page 88. — ... *des dernières ornements.* — Armoiries d'Hippolyte d'Este, cardinal de Ferrare, abbé de Chaalis de 1541 à 1572.

ERMENONVILLE.

Page 89. — *Angélique*, lettre XI.

Page 90. — ... *rapporté par Beaumarchais*... — Détails empruntés à un article, bourré d'erreurs, du *Monthly Magazine*, article traduit dans la *Revue britannique* de février 1839, sous le titre : *les Illuminés, le comte de Caylus, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume et le comédien Fleury* (note de Maurice Tourneux).

Page 92. — *M. René de Girardin*... — Le marquis de Girardin, ancien officier de cavalerie, avait lui-même établi le plan et dirigé l'exécution des travaux de son parc d'Ermenonville.

VER.

Page 97. — *Angélique*, lettre XI.

Page 102. — ... *l'air est charmant*. — Je suis la disposition de l'*Artiste*. Dans le recueil de 1855, A. Houssaye détache le récit qui suit et le donne sous le titre : *la Reine des poissons*. Gérard lui-même l'a d'ailleurs publié aussi, comme une nouvelle distincte, dans son petit volume des *Contes et Facéties*. Paris, Giraud, 1852.

Page 107. — ... *sur un autre terrain*. — Ici finissent les souvenirs que Gérard a donnés à l'*Artiste*, sous le titre *la Bohême galante*. — Pour compléter son recueil, Houssaye a ajouté des articles empruntés à diverses publications. Je supprime la *Main enchantée* et le *Monstre vert* que l'on retrouvera dans le volume des *Contes et nouvelles*.

MES PRISONS

Page 109. — Article publié dans l'*Artiste*, le 11 avril 1841 (2^e série, t. VII), sous le titre : *Mémoires d'un Parisien. Sainte-Pélagie en 1832*. J'ai corrigé, sur l'original, quelques fautes de copie du recueil de 1855.

Page 109. — ... *Magalon*. — Un des fondateurs de l'*Album*. Emprisonné à Sainte-Pélagie et à Poissy pour délits de presse, les traitements dont il fut victime soulevèrent l'indignation ; Chateaubriand intervint en sa faveur.

- Page 109. — ... *Mémoires de M. Gisquet*... — Ancien préfet de police. Paris, Marchant, 1840, 4 vol.
- Page 110. — ... *que nous ignorions profondément*... — En février 1832, après le complot de la rue des Prouvaires.
- Page 112. — ... *pendant qu'on ferait*... — B. G. : ... *pendant qu'on faisait*...
- Page 113. — ... *le vol des médailles de la Bibliothèque*. — Le 6 novembre 1831. Fossard était un forçat libéré dont le frère tenait un commerce de bijouterie.
- Page 113. — ... *un front de génie*... — B. G. : ... *au front du génie*...
- Page 113. — ... *pour en examiner*... — B. G. : ... *pour examiner*...
- Page 115. — ... *camarades de chambrée*... — B. G. : ... *camarades de chambre*.
- Page 116. — ... *se dévouaient à représenter*... — B. G. : ... *se dévouaient et représentaient*...
- Page 122. — ... *de sa mise en liberté*. — Évariste Gallois avait été emprisonné à la suite de ses imprudences de langage à un banquet politique. Grièvement blessé en duel par Pescheux d'Herbinville, il mourut le 31 mai 1832.

LES NUITS D'OCTOBRE

- Page 123. — Ces souvenirs ont paru d'abord dans l'*Illustration*, du 9 octobre au 13 novembre 1852, c'est-à-dire après le retour de Hollande, au moment où l'*Artiste* donne la *Bohême galante*. — Je rétablis le texte primitif, altéré parfois dans le recueil de 1855.
- Page 123. — LE RÉALISME. — En 1852, nous sommes en pleine campagne réaliste. G. Planche fulmine contre Courbet à la *Revue des Deux Mondes*; Champfleury, son défenseur passionné depuis 1848, prend des allures de chef d'école (article de la *Semaine théâtrale* du 1^{er} février 1852) et commence à atteindre le gros public. Bientôt paraîtront

les Aventures de Mariette. D'autre part, Champfleury a déjà donné des preuves de sa sympathie pour Gérard de Nerval (*Messager des théâtres*, 4 mai 1849; *National*, 1^{er} octobre 1850). — Voy. E. Bouvier, *la Bataille réaliste*.

Page 124. — ... *la Clef de la rue*. — *La clé de la rue ou Londres la nuit*, article de la *Revue britannique*, juillet-août 1852.

Page 125. — MON AMI. — « Sa pensée allait sans cesse chercher dans les années antérieures les bonheurs évanouis. Il vivait comme dans un rêve perpétuel, au milieu des fantômes et des chimères, qui lui plaisaient d'autant plus qu'ils revêtaient des formes plus idéales. J'étais devenu son confident... J'entrepris de le guérir et, comme la belle saison était revenue, nous nous mîmes à faire de longues promenades, qui parfois duraient plusieurs jours, dans les environs de Paris... Pendant que nous allions ainsi, presque toujours à travers bois, à Meudon, à Sèvres, à Saint-Cloud, à Versailles, à Saint-Germain, j'essayai de faire renaître ces ardeurs qui donnent des forces pour le travail... » (G. Bell, *Études contemporaines, Gérard de Nerval*. Paris, Lecou, 1855, in-8°. — Paru d'abord dans l'*Artiste*, mars-avril 1855).

Page 126. — *Dupont de Nemours*,... — Économiste de l'école de Quesnay, mort en 1817 dans l'état de Delaware.

Page 127. — ... *ou seulement même*,... (Ms.). — *Illustration* et B. G. : ... *ou seulement à Montmartre*.

Page 128. — ... *Château-Rouge*,... — Bal public ouvert par un certain Bobeuf, aux environs de 1845, en haut de la chaussée de Clignancourt, dans une propriété qui avait eu l'honneur, affirmait le tenancier, d'abriter la belle Gabrielle.

Page 129. — ... *Saint-Cricq*? — Sur le baron de Saint-Cricq et ses excentricités légendaires, voy. Alfred Delvau, *les Lions du jour*, — Roger de Beauvoir, *les Soupeurs de mon temps*. — Ses folies lui avaient valu une popularité qu'il entretenait avec soin. Sa grande joie était, dans les restaurants à la mode, de composer des mixtures étranges, pour l'ébahissement des badauds. Au théâtre, il adorait interpeller

le public, ou engager avec les acteurs en scène des conversations particulières. Expulsé de la Comédie-Française, il avait transporté son quartier général à la Porte-Saint-Martin ; mais le directeur Harel se fâcha à son tour.

Page 131. — *Tout le monde sait les facéties...* (Ms.). — *Illustration* et B. G. : *Nous savons toutes les facéties...*

Page 131. — ... *je ne sais trop...* (Ms.). — *Illustration* et B. G. : ... *je ne sais guère...*

Page 132. — ... *près de l'ancien estaminet de l'Épi-Scié...* (Ms.). — *Illustration* et B. G. : ... *près de l'Épi-Scié...* — L'Épi-Scié, café au coin du faubourg du Temple. Il fut démoli lors de la construction du Théâtre historique. C'était d'ailleurs un établissement assez louche, hanté de vagabonds faméliques et d'escarpes de toute catégorie, — bouge et tapis franc où la police faisait souvent des perquisitions fructueuses.

Page 132. — *Trois fois.* — Le premier voyage de Gérard en Angleterre remonte à 1836 (article sur les mœurs anglaises dans la *Charte de 1830*, 5 décembre 1836). — Le second est de 1845 (article sur les *Plaisirs de Londres* dans la *Presse*, 8 septembre 1845), le troisième de 1849. — Voy. A. Marie, *livre cité*, p. 210.

Page 134. — ... *la fusion.* — La coalition des légitimistes et des orléanistes après la révolution de 1848.

Page 135. — LE CAFÉ DES AVEUGLES. — Sorte de caveau du Palais-Royal, à l'extrémité de la galerie Beaujolais opposée au théâtre. Le café avait eu une réputation assez fâcheuse. Un orchestre d'aveugles accompagnait les exercices bruyants d'un *sauvage* en maillot rose, paré de plumes multicolores.

Page 136. — ... *le Palais-National...* — B. G. : ... *le Palais-Royal...* — Le Palais-Royal était devenu le *Palais-National* en 1848.

Page 136. — ... *l'homme à la poupée...* — Le célèbre ventriloque Valentin.

Page 138. — ... *Bal des chiens.* — Dans son volume *les Cy-*

thères parisiennes (1844), Alfred Delvau a emprunté ce chapitre à Gérard de Nerval.

Page 140. — LA GOGUETTE. — Les Goguettes, sociétés de chanteurs et buveurs qui tenaient leurs assises dans les cabarets, s'étaient multipliées depuis 1817, après la dispersion des membres du Caveau. Chaque goguette avait son règlement, son président, ses officiers. La *Goguette des Frileux*, à l'entrée de l'ancienne barrière des Poissonniers, fut longtemps la plus célèbre.

Page 144. — ... *cette chanson colorée* : ... — Chanson d'A. de Chatillon, musique de Darcier. — Voy. A. de Chatillon, *Chant et poésie*, avec une préface de Th. Gautier. Paris, Dentu, 1855.

Page 148. — *Les pharmacies*... — B. G. : *Les pharmaciens*...

Page 152. — *Ce sont les charniers*. — Les galeries voûtées qui entouraient l'ancien cimetière des Innocents. Dès le xvi^e siècle, on avait pris l'habitude de vendre, sous les charniers, des objets et des livres de piété. Puis, ce furent d'autres commerces. Une fois débarrassés des ossements qui s'y étaient accumulés, ils se transformèrent en boutiques de toutes sortes : des marchands de vin, en particulier, offraient, la nuit, un asile aux gens de la halle et aux maraîchers.

Page 152. — ... *Robbé*,... — Le poète satirique Robbé de Beauveset, pensionné par Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, et ensuite par Louis XV.

Page 152. — ... *de M^{lle} Hus ou de la comtesse de Beauharnais*. — M^{lle} Hus, une des plus jolies et des plus médiocres actrices de la Comédie-Française. Après avoir ébloui Paris par un luxe qu'elle ne devait pas à son talent, elle s'était efforcée de l'étonner encore par sa vieillesse édifiante. — Fanny de Beauharnais, l'amie de Dorat.

Page 155. — ... *Paul Niquet*. — Le cabaret de Paul Niquet, dans la rue aux Fèves, ouvrait sur le marché par une porte étroite surmontée d'une lanterne. Il fut exproprié lors de la construction des nouvelles halles et démoli en 1853.

Page 158. — ... *et je me flattais..., car je n'avais pas...* — B. G. : ... *et je me flattais... et je n'avais pas...*

Page 161. — *Des corridors, des corridors sans fin!*... — Comparez le rêve d'*Aurélia* (1^{re} partie, II) : « J'errais dans un vaste édifice... Je me perdis plusieurs fois dans les longs corridors... » — Après les chapitres précédents, d'une lucidité parfaite, ces quelques pages produisent une impression pénible. En ces dernières années, Gérard est toujours, même aux meilleurs moments, sous le coup de la terrible menace.

Page 162. — ... *Bilboquet*... — Le rôle d'Odry dans les *Saltimbanques*.

Page 162. — CHŒUR DES GNOMES. — Voy. *Stello*, ch. II.

Page 165. — ... *de n'être pas fou*. — Gérard cite de mémoire. Voici le texte véritable de Pascal : « Les hommes sont si nécessairement fous, que ce serait être fou par un autre tour de folie que de n'être pas fou. »

Page 171. — ... *M. de Fongeray*. — Pseudonyme de Dittmer et Cavé, en tête des *Soirées de Neuilly*.

Page 172. — ... *chasse à la loutre*... — Voy. la lettre à Buloz d'août 1852.

Page 175. — EN PRISON. — Voy. la seconde partie de *Mie prigioni* d'Alfred Delvau, à la date de 1857 (*le Fumier d'Ennius*), et *le Jour de l'an d'un vagabond* de Glatigny (1869).

PROMENADES ET SOUVENIRS

Page 183. — Articles publiés dans l'*Illustration* (30 décembre 1854, 6 janvier et 3 février 1855). C'est, deux ans après les *Nuits d'octobre*, une suprême évocation de son cher Valois. Et pour la dernière fois, revivent les doux souvenirs et se raniment les fantômes du passé. — Je reproduis le texte de l'*Illustration*. Pour le chapitre I et les trois premiers paragraphes du chapitre II, j'ai pu retrouver le manuscrit original.

- Page 183. — ... *dans une villa...* (Ms. et *Illustr.*). — B. G. : ... *dans une ville...* — En revenant d'Allemagne, Gérard avait été ramené chez le Dr Blanche, à Passy (6 août 1854) ; mais il avait trouvé le moyen de s'évader et, pendant deux semaines, il erra à l'aventure.
- Page 183. — ... *toucher à la ville...* — La vieille maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre avait été expropriée. Voy. *Angélique*, lettre XIII.
- Page 184. — ... *un louis pour une chanterelle...* (Ms.). — *Illustration* et B. G. : ... *un louis pour entendre une chanterelle...*
- Page 185. — ... *les monstres informes reconnus depuis...* (Ms. et *Illustr.*). — B. G. : ... *les monstres informes reconstruits depuis...* — Voy. *Nuits d'octobre*, III : *la Nuit de Montmartre*.
- Page 185. — ... *rue de l'Empereur...* — Actuellement rue Lepic, tracée sur l'ordre de Napoléon I^{er}.
- Page 185. — ... *de l'autre par le quartier de la Mairie...* (Ms. et *Illustr.*). — B. G. : ... *de l'autre par la mairie...*
- Page 185. — ... *un front moins superbe.* — L'ancienne butte des Moulins, plus tard butte Saint-Roch. Elle s'étendait à peu près sur l'espace compris entre l'église Saint-Roch et la rue de Richelieu. Le percement de l'avenue de l'Opéra acheva de la faire disparaître.
- Page 185. — *Il y a là des moulins...* (Ms. et *Illustr.*). — B. G. : *Il y a des moulins...*
- Page 185. — ... *certains îlots de verdure...* (Ms. et *Illustr.*). — B. G. : ... *certains flots de verdure...*
- Page 185. — ... *Château des Brouillards...* — Une ferme sous Louis XIV, plus tard une salle de bal ; actuellement, avec ses verdure à peu près respectées, un immeuble de rapport au n° 13 de la rue de Girardon.
- Page 186. — ... *l'abreuvoir...* — Abreuvoir alimenté par la Fontaine du Buc, au bas de l'ancien chemin des Fontaines, puis de la Croix-du-Buc, puis des Brouillards

(actuellement rue Girardon). Il ne reste rien de cet abreuvoir.

Page 186. — ... *se dessine le chemin des Bœufs*,... (Ms.). — *Illustration* et B. G. : ... *se dessine et serpente la rue des Brouillards qui descend vers le chemin des Bœufs*... (Actuellement rue Marcadet.)

Page 186. — ... *qui passent, et même les laveuses*... (Ms. et *Illustr.*). — B. G. : ... *qui passent, les laveuses*...

Page 187. — ... *étale en cette saison ses panaches*... (Ms.). — *Illustration* et B. G. : ... *étalait naguère ses panaches*...

Page 187. — ... *tend à rejoindre*... (Ms. et *Illustr.*). — B. G. : ... *tend à joindre*...

Page 187. — *Aujourd'hui... stéariques*. — Cette parenthèse manque sur le manuscrit.

Page 187. — ... *y sont venus étudier*... (Ms.). — *Illustration* et B. G. : ... *sont venus sur ce point étudier*...

Page 187. — *Il y reste même un marais*... (Ms. et *Illustr.*). — B. G. : *Il y reste un marais*...

Page 188. — ... *des ravines*... (Ms.). — *Illustration* et B. G. : ... *des ravins*...

Page 188. — ... (*près de Paris du moins*),... — Cette parenthèse manque sur le manuscrit.

Page 188. — ... *sur les murs de Rome*,... (Ms. et *Illustr.*). — B. G. : ... *sous les murs de Rome*,... — Gabriel Laviron, un des grands amis de Gigoux, avait fait partie de la « jeunesse des ateliers » recrutée par Gérard, Th. Gautier et P. Borel pour la soirée d'*Hernani*. Cultivé, mais incapable d'un effort suivi, il mena une existence de bohème et fut tué, en 1849, par une balle française, dans les derniers jours du siège de Rome. — Dans les premiers mois de 1844, Laviron est, en même temps que Gérard, un des collaborateurs réguliers de l'*Artiste*.

Page 191. — *Depuis, l'on a transformé ce monument en pénitencier*,... — Un pénitencier militaire. Voy. *Saint-Germain, prison pénitentiaire*, article d'Eugène Chapus dans l'*Artiste*, série I, t. IX (1835).

- Page 192. — *Les habitués, bouchers ou conducteurs...* — B. G. : *Les habitués, les bouchers ou conducteurs...*
- Page 193. — *... pour raffermir les fondations du château,...* — B. G. : *... pour raffermir les fondations,...*
- Page 193. — *... de leurs rois.* — Jacques II, exilé, se retira au château de Saint-Germain.
- Page 194. — *... aux convenances militaires.* — B. G. : *... aux gouvernances militaires.*
- Page 195. — *... sur des habitants...* — B. G. : *... sur les habitants...*
- Page 197. — *... des Joyeux et des Bergers de Syracuse;...* — Voy. Dinaux, *les Sociétés badines...*
- Page 197. — *Je me rappellerai toujours...* — B. G. : *Je me rappelai...*
- Page 197. — *Aux Polonais!... et à ces dames!* — Voy. *Nuits d'octobre*, IX : *la Goguette*.
- Page 197. — *... du merle, ou n'a pas faussé...* — B. G. : *... du merle; on n'a pas faussé...* — Voy. ci-dessus, p. 143.
- Page 199. — *... des arbres presque effeuillés...* — B. G. : *... des arbres effeuillés...*
- Page 200. — *... les intéressait...* — B. G. : *... les intéressa...*
- Page 201. — *... pas les matelas, toujours! murmurai-je.* — B. G. : *... pas un matelas, m'écriai-je...*
- Page 204. — *... du dixième des Césars.* — Gérard pense à Nerva sans doute; mais il se trompe de numéro d'ordre. — De là son pseudonyme de Gérard de Nerval.
- Page 207. — *... l'une d'elles était ma tante;...* — Eugénie Laurent, une jeune sœur de sa mère.
- Page 209. — *... les frères Cogniard.* — Provost dit Raymond a écrit : avec les frères Cogniard la féerie *la Fille de l'air* (1837), avec Saint-Yves *l'Amour d'une reine ou une Nuit à l'hôtel Saint-Paul*, drame en trois actes (1837), et sans collaborateur *Lucette ou une Chaumière allemande*, comédie-vaudeville en un acte (1836).

Page 210. — ... *imitée d'une poésie de Thomas Moore* : ... — B. G. : ... *imitée d'une mélodie de Thomas Moore* : ...

Page 210. — ... *et d'espérance*... — Voy. le volume des *Poésies*.

Page 211. — VOYAGE AU NORD. — Ici commence le dernier article de Gérard dans l'*Illustration* (3 février 1855). Comme titre : *Promenades et souvenirs. Dernière page de Gérard de Nerval*. En tête, quelques lignes sur le drame du 25 janvier. — Le 10 février, l'*Illustration* donne encore une notice nécrologique (Chronique littéraire de Félix Mornand).

Page 212. — ... *sur mes folies de jeunesse*,... — Allusion aux articles du *Pays* (7-9 juillet 1844) : *Causeries d'un voyageur*.

Page 212. — ... *en dépit du chemin de fer du Nord*. — Voy. *Nuits d'octobre*, XXII : *Itinéraire*.

Page 215. — ... *qui m'a aimé et qui m'appelait*... — B. G. : ... *qui m'a aimé, qui m'appelait*...

Page 216. — ... *les joncs et les oseraies*... — B. G. : ... *les joncs et oseraies*...

Page 221. — ... *la pluie avait cessé*. — Le recueil de 1855 s'achève par une série d'articles sur le théâtre contemporain publiés dans l'*Artiste* de 1844 à 1848. On les trouvera dans le volume de Critique littéraire.

LE CABARET DE LA MÈRE SAGUET.

Page 225. — Article publié sans signature dans le *Gastrologue, journal universel du goût*, 13 mai 1830. — Reproduit, avec la signature de Gérard de Nerval, dans l'*Abeille impériale*, 15 septembre 1855. — Nous avons ici un fragment d'un recueil projeté; voy. ci-dessus la note de la p. 15 : « Les soirées chez la mère Saguet seront publiées sous ce titre : *la Vieille Bohême*. » — Voy. *Victor Hugo raconté*..., chap. XLVI.

LE BŒUF GRAS.

Page 228. — Article publié dans l'*Artiste* du 9 février 1845.
Il n'a jamais été recueilli.

Page 228. — ... *toute une semaine*. — Béranger, *le Carnaval de 1818*.

Page 229. — *Le journal phalanstérien*... — La *Démocratie pacifique* de Victor Considérant, fondée en août 1843.

LE BOULEVARD DU TEMPLE.

Page 235. — Les deux premières parties, *Autrefois, Aujourd'hui*, publ. dans l'*Artiste* des 17 mars, 3 et 12 mai 1844. La troisième, *la Comédie des singes*, est postérieure (*Artiste*, 23 janvier 1846). Le tout a été repris dans *le Rêve et la vie*, sous le titre : *les Bateleurs du boulevard du Temple* (avec quelques fautes de copie que je corrige).

Page 235. — ... *les grands théâtres nous laissent*,... — Depuis janvier, Gérard était chargé à l'*Artiste* de la critique théâtrale.

Page 235. — ... *lady Henriette*,... — Ballet-pantomime de Saint-Georges et Flotow (Opéra, 1^{er} février 1844).

Page 235. — ... *prince Rodolphe*,... — Dans les *Mystères de Paris*.

Page 235. — ... *tant à risquer... tant à perdre*,... — R. V. : ... *tout à risquer... tout à perdre*,...

Page 235. — ... *le Cadran-Bleu*,... — Un des restaurants élégants groupés autour du *Jardin turc*.

Page 236. — ... *ses enfants*... — R. V. : ... *les enfants*...

Page 236. — ... *seul approuvé du bon Nodier*... — Voy. l'article de Nodier au tome II du *Livre des Cent-un* (1831).

Page 238. — ... *attira longtemps tout Paris?* — *Janot ou les Battus payent l'amende*. Proverbe, comédie parade, ou ce que l'on voudra, de Dorvigny (théâtre des Variétés-Amusantes, 1778). — La pièce et l'acteur Volange, dans le rôle

de Janot, eurent un grand succès. « Janot fut le successeur de Voltaire, écrit Mercier ; trois mois après le triomphe de Voltaire, le Parisien, oubliant les trente-neuf académiciens qui restaient, accueillit Janot avec le même enthousiasme. Il jouait dans une farce qui, plus heureuse qu'*Irène*, eut 500 représentations. L'idiome de la dernière classe du peuple s'y trouvait exprimé au naturel et le jeu vif de l'acteur, son accent sûr formaient un tableau qui, dans sa bassesse, avait un mérite extrêmement rare sur la scène française, la parfaite vérité. » (*Tableau de Paris*).

Page 239. — ... *il y a dix ans*,... — Premier voyage de Gérard, octobre-novembre 1834.

Page 240. — ... *il y a quelques semaines à peine*,... — A son retour d'Orient, novembre 1843.

Page 241. — ... *envahissent déjà d'un tiers*... — Des réflexions analogues dans un article du *Monde dramatique* (III, 1836, p. 251) : *les Petits théâtres d'autrefois* (article signé : De Casatisme).

Page 241. — ... *un auteur de la fin du XVIII^e siècle* : — Mayeur Saint-Paul, le *Chroniqueur désœuvré ou l'Espion du boulevard du Temple* (ch. II et III). — Dans tout son article, Gérard a usé largement de ce libelle, mais en négligeant les anecdotes scandaleuses qui en avaient fait le succès. Mayeur Saint-Paul avait fait partie de la troupe de Nicolet.

Page 242. — ... *le Jardin-Turc*,... — Au coin de la rue Charlot. Le Jardin turc, fréquenté par la bourgeoisie du Marais, conserva longtemps cette faveur. En 1836, l'orchestre de Jullien, rival de Musard, y attirait encore la foule.

Page 242. — ... *le café des Babillards*,... — Mayeur Saint-Paul, *Ibid.*, ch. IV.

Page 243. — ... *salle des Élèves pour la danse de l'Opéra*. — Ouverte en janvier 1779 avec une pantomime de la *Jérusalem délivrée*. Découragés par le succès médiocre de leur tentative, ses fondateurs, Abraham et Tessier, en avaient cédé le privilège à Parisau, qui fit succéder aux pièces à

spectacle de petites comédies à ariettes et des scènes villageoises.

Page 243. — *Deux demoiselles Spinacuta, deux autres demoiselles Tabrèze,...* — Un danseur de corde, du nom de Spinacuta, présentait, chez Nicolet, le singe dressé Turco. Les sœurs Tabraize (ou Tabrèze) restèrent à l'Ambigu-Comique jusqu'à la fin de 1783. En 1784, elles passèrent aux Variétés-Amusantes, l'aînée pour tenir l'emploi des amoureuses, la cadette celui des soubrettes. — Quant à l'enfant « à qui le public avait imposé le nom de l'amour », c'était la petite Bonnet, alors âgée de sept ans et demi.

Page 243. — ... *Audinot,...* — Ancien acteur de la Comédie-Italienne, fondateur de l'Ambigu-Comique (juillet 1769). — Voy., dans Mayeur Saint-Paul, la querelle d'Audinot et de Parisau.

Page 243. — ... *les Grands-Danseurs du roi,...* — Théâtre fondé par Nicolet et qui prit le titre de Grands-Danseurs du roi après une représentation à Choisy, devant Louis XV et la Dubarry. Taconet fournissait la troupe de farces et d'arlequinades. En juin 1791, les Grands-Danseurs du roi devinrent le théâtre de la Gaieté.

Page 243. — *Outre les cafés des spectacles,...* — R. V. : *Outre les cafés et les spectacles,...*

Page 244. — ... *remplis de la plus mauvaise compagnie.* — Mayeur Saint-Paul.

Page 244. — ... *le théâtre des Associés,...* — Fondé vers 1770 par un entrepreneur de marionnettes et le fameux bateleur *le Grimacier*, ce théâtre était devenu, depuis la Révolution, un théâtre sérieux, de répertoire très éclectique. Il fut supprimé en août 1807.

Page 244. — ... *entre Comus et Curtius,...* — Le cabinet d'électricité de Comus et le musée de cire de Curtius (annexe de son musée du Palais-Royal).

Page 244. — ... *l'Ambigu-Comique,...* — Ouvert sur le boulevard du Temple en juillet 1769 (voy. ci-dessus, p. 243, note sur Audinot). — Audinot, qui d'abord avait présenté

au public une troupe d'enfants, y montait, avec un grand luxe de décors, des pantomimes dialoguées (*Hercule et Omphale, les Quatre fils Aymon...*). Ses succès excitèrent, en 1784, la jalousie de l'Académie de musique, qui le fit chasser de son théâtre ; mais il y rentra triomphalement en 1786. Après l'incendie de 1827, l'Ambigu se transporta dans la salle actuelle du boulevard Saint-Martin.

Page 244. — *Les Variétés-Amusantes...* — Ouvert par Lécruze, en 1779, au coin de la rue de Lancry (voy. ci-dessus, note de la p. 238 sur Janot).

Page 244. — ... *Dorvigny*... — Archambaut, dit Dorvigny, auteur comique et acteur de la troupe Nicolet. On le disait né au Parc-aux-Cerfs et bâtard de Louis XV, à qui il ressemblait étrangement. Outre son triomphant *Janot*, ce fut un intarissable improvisateur de farces, parades, comédies en prose et en vers. Après une vieillesse lamentable, il mourut de misère dans un galetas de la rue Frépillon, en janvier 1812.

Page 245. — AUJOURD'HUI. — L'article de l'*Artiste* (3 mai 1844) a pour titre : *le Boulevard du Temple. Spectacles populaires*. — Voy. Brazier, *Chronique des petits théâtres de Paris* (1837). — Dans le *Monde dramatique* de Gérard (t. IV et V, 1837), articles de Dumersan : *Histoire des théâtres du boulevard*.

Page 247. — ... *l'entrée du Vaux hall*... — Salle de bal, appelée aussi le Colisée, fréquentée des commis et des figurantes.

Page 248. — ... *Paphos*... — Établissement fondé en 1795 au coin de la rue du Temple, pour faire concurrence au Jardin turc. On l'appela plus tard *Hébé*, puis *Jardin des princes*.

Page 248. — ... *le Théâtre Éphébique*,... — C'est le nom que Restif donne à la troupe enfantine d'Audinot, aux débuts de l'Ambigu-Comique (vers 1770).

Page 252. — ... *la masse imposante du Cirque*,... — Transféré en février 1817 du faubourg Saint-Honoré au faubourg du Temple, brûlé en mars 1826, le Cirque Olympique rouvrit,

boulevard du Temple, en 1827. Frédérick Lemaître y joua de 1817 à 1820 (*Othello, la Mort de Kléber, Poniatowski...*).

Page 253. — ... *dans des pièces de Victor Hugo*. — Rôle du marquis de Saverny dans *Marion de Lorme*, de Maffio Orsini dans *Lucrèce Borgia*... — Atala Beauchêne (Louise Baudouin) a créé, en 1838, à la Renaissance, la reine de *Ruy Blas*. En 1847, elle appartient à la troupe du Théâtre-Historique, où elle joue la *Reine Margot* (rôle de M^{me} de Saure), le *Chevalier de Maison-Rouge* (Geneviève)...

Page 253. — ... *peut bien représenter l'empereur*... — Au lendemain de 1830, tous les théâtres avaient leur Napoléon : Edmond au Cirque, Gobert à la Porte-Saint-Martin, Cazot aux Variétés...

Page 254. — ... *M. Ferdinand Laloue*. — Ancien rédacteur à la *Quotidienne*, administrateur et grand fournisseur du théâtre du Cirque.

Page 255. — ... *Folies-Dramatiques*,... — Construites sur l'emplacement de l'ancien Ambigu, transféré lui-même boulevard Saint-Martin après l'incendie de juillet 1827, les Folies-Dramatiques ouvrent le 22 janvier 1831. Après quelques essais malheureux, un drame-vaudeville des frères Cogniard, *la Cocarde tricolore*, commença la série de leurs succès.

Page 255. — *L'ombre de Frénoy, de Stockleit et de M^{lle} Gougibus*... — Frénoy et Stockleit, les étoiles du mélodrame au premier Ambigu. Mais Gérard se trompe pour M^{lle} Gougibus, qui n'appartient pas à la même troupe. Après avoir obtenu des succès précoces dans des rôles d'enfants, elle joua à la Gaieté, sous son nom de jeune fille d'abord, puis sous le nom de son mari, le comédien Lemesnil.

Page 256. — *Le succès de Robert Macaire*... — *L'Auberge des Adrets* de Benjamin, Saint-Amant et Paulyanthe, fut représentée au premier Ambigu le 2 juillet 1823, et *Robert Macaire* de Saint-Amant, Antier et Fr. Lemaître, aux Folies-Dramatiques le 14 juin 1834. — Les deux pièces

furent reprises à la Porte-Saint-Martin, la première en janvier 1832, la seconde en septembre 1835.

Page 256. — ... *les Funambules et le Petit-Lazzari* : ... — Les Funambules ouverts en décembre 1813, 54 boulevard du Temple, à côté du théâtre de M^{me} Saqui. — Le Petit-Lazzari (deuxième théâtre de ce nom) ouvert en 1821, 50 boulevard du Temple, le plus vulgaire de tous les théâtres du boulevard.

Page 257. — ... *son Ricard*,... — Auguste Ricard, ancien officier de cavalerie. Il écrivit, seul et en collaboration, le *Cocher de fiacre*, le *Marchand de coco*, *Julien ou le forçat libéré*, et une interminable série de « romans de mœurs » à la façon de Pigault-Lebrun et de Paul de Kock.

Page 257. — ... *le roman des « Débats »*... — Les *Mystères* y paraissent du 9 juin 1842 au 25 octobre 1843.

Page 257. — ... *plus que la Porte-Saint-Martin n'a osé se permettre*,... — Les *Mystères de Paris* avaient été joués à la Porte-Saint-Martin le 13 février 1844, avec Frédérick Lemaître dans le rôle du notaire Jacques Ferrand. « Le talent de Frédérick va causer une fureur de *Mystères* », écrit Balzac. (A M^{me} Hanska, 14 février.)

Page 258. — ... *M^{lle} Judith*,... — La future sociétaire du Théâtre-Français. Elle avait appartenu d'abord aux Folies-Dramatiques et aux Variétés.

Page 259. — ... *Marty*... — Un des acteurs les plus applaudis de la Gaieté, où il remplit les fonctions d'administrateur sous la direction Pixérécourt.

Page 260. — ... *Délassements-Comiques*... — Reconstitue en 1841, l'ancien théâtre de M^{me} Saqui (théâtre du Temple) était devenu le théâtre des Délassements-Comiques (troisième du nom), sous la direction de F. Laloue et Ed. Triqueries. On y jouait tour à tour le drame et le vaudeville. Avec la direction Sari, en 1857, le théâtre renoua à ce souci de moralité dont parle Gérard, pour se consacrer aux pièces à femmes et aux revues.

Page 260. — ... *d'une autre zone dramatique*. — La Gaieté,

théâtre officiel du mélodrame et de Guilbert de Pixérécourt, avait été incendiée en 1835 ; reconstruite sur le même emplacement, elle rouvrit à la fin de la même année.

Page 261. — ... *E. Sauvage*,... — Eugénie Sauvage, née en 1813, débute à la Porte-Saint-Martin en 1827 et passe, l'année suivante, à la Gaieté. Elle y resta jusqu'à l'incendie du théâtre, en 1835 ; elle jouait ce soir-là un rôle de petit garçon, dans *Bijou*, la féerie de Brazier et Pixérécourt et s'échappa en costume. De là, elle fut accueillie au Gymnase, où elle remplaça M^{lle} Volnys, puis aux Variétés. Le tome I du *Monde dramatique* publie son portrait lithographié par Camille Rogier. — Certains chroniqueurs veulent lui attribuer une part de responsabilité dans la mort tragique de Victor Escousse ; mais ce n'est pas d'amour que sont morts Escousse et Lebras.

Page 261. — ... M^{lle} *Clarisse*,... — Clarisse Midroy, la créatrice du rôle de Marie dans *A la grâce de Dieu*. Elle avait appartenu, tout enfant, au Gymnase-Enfantin du passage de l'Opéra et au théâtre Comte. Après un séjour en Portugal, elle revint au théâtre du Panthéon, puis à la Gaieté.

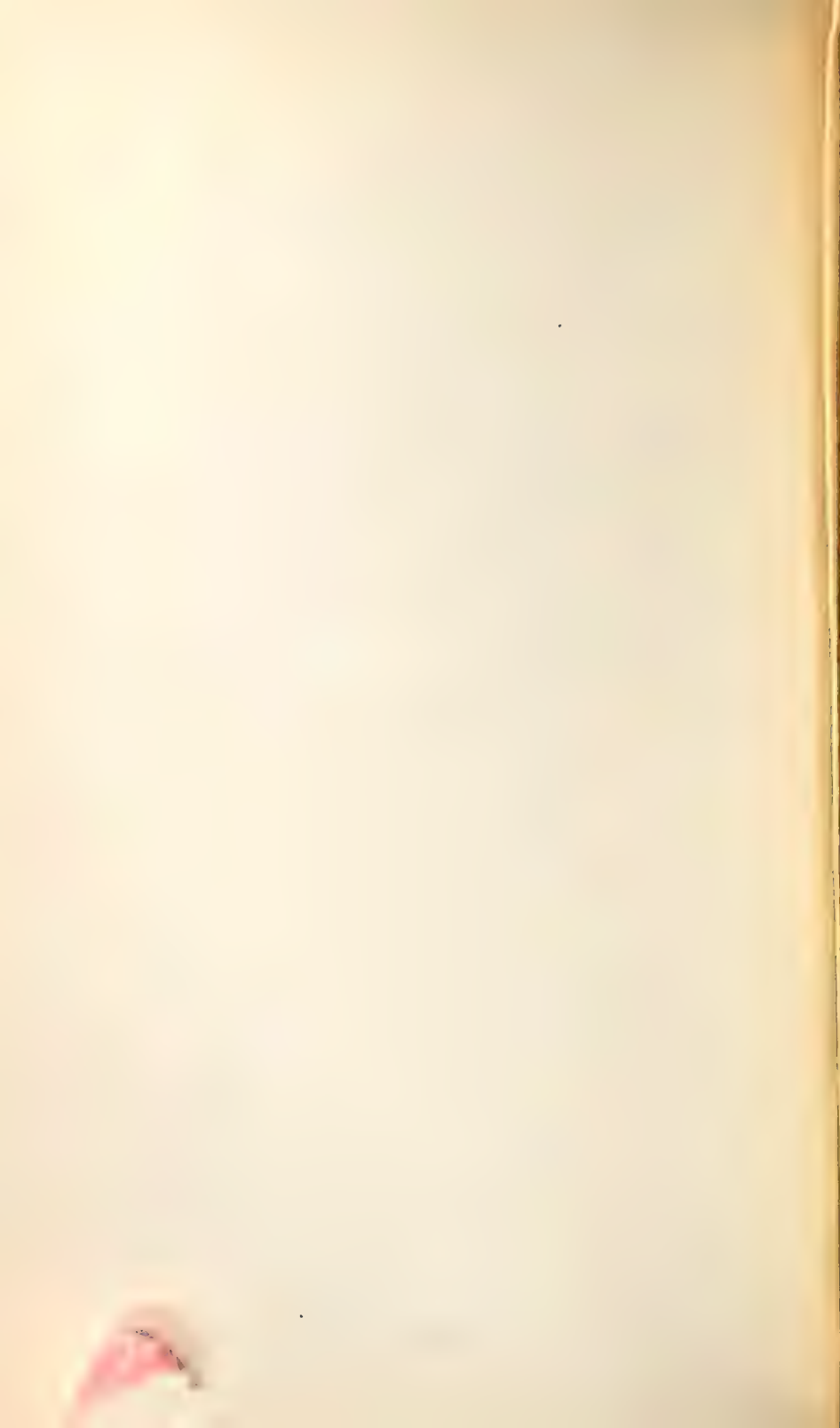


TABLE DES GRAVURES

Titre de l'édition originale	Frontispice
Les ruines de l'église Saint-Thomas du Louvre	<i>Pages</i> 12-13
Fragment du manuscrit original	184-185
Le quartier du Louvre, fragment du plan dit de Turgot	274-275



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE	IX

PETITS CHÂTEAUX DE BOHÈME

A un ami.	3
PREMIER CHÂTEAU	5
I. La rue du Doyenné	5
II. Portraits.	9
III. La reine de Saba	11
IV. Une femme en pleurs	14
V. Primavera	16
Odelettes	18
SECOND CHÂTEAU.	29
Corilla.	31
TROISIÈME CHÂTEAU	59
Mysticisme	60
Lyrisme	65

LA BOHÈME GALANTE

Un jour à Senlis	72
Vieilles légendes	77
Visite à Ermenonville.	80

	Pages
Ermenonville	89
Ver.	97
MES PRISONS	109
LES NUITS D'OCTOBRE	123
I. Le réalisme.	123
II. Mon ami	125
III. La nuit de Montmartre	127
IV. Causerie.	129
V. Les nuits de Londres.	131
VI. Deux sages	133
VII. Le café des Aveugles.	135
VIII. Pantin	137
IX. La goguette	140
X. Le rôti-seur	143
XI. La Halle	147
XII. Le marché des Innocents	149
XIII. Les charniers	150
XIV. Baratte	152
XV. Paul Niquet	155
XVI. Meaux	158
XVII. Capharnaüm	161
XVIII. Chœur des gnomes	162
XIX. Je m'éveille.	164
XX. Réflexions.	165
XXI. La femme-mérinos	168
XXII. Itinéraire	172
XXIII. Crespy-en-Valois	174
XXIV. En prison	175
XXV. Autre rêve	177
XXVI. Moralité.	179

TABLE DES MATIÈRES	309
PROMENADES ET SOUVENIRS	Pages 183
I. La butte Montmartre	183
II. Le château de Saint-Germain	189
III. Une société chantante.	195
IV. Juvenilia	202
V. Premières années	206
VI. Héloïse	209
VII. Voyage au nord	211
VIII. Chantilly.	216

ANNEXES

LE CABARET DE LA MÈRE SAGUET	225
LE BŒUF GRAS	228
LE BOULEVARD DU TEMPLE	235
I. Autrefois	235
II. Aujourd'hui	245
III. La comédie des singes	266
NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENTS	273
Table des hors texte	305

IMPRIMERIE
DAUPELEY-GOUVERNEUR
A NOGENT-LE-ROTRON







DEC 83

N. MANCHESTER,
INDIANA 46962

PO 2260.636 1926, vol. cen
1 Petits chias



3 0081 000 678 262